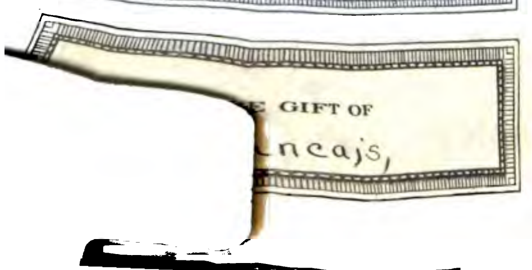

E GIFT OF
ncajs,



PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

AVIS.

MM. les Souscripteurs sont priés de renouveller leurs souscriptions, le plutôt possible, et d'envoyer leurs adresses exactes, afin qu'on puisse les faire imprimer, et qu'ils n'éprouvent point de retards dans les livraisons des volumes de la cinquieme année.

Le quatrieme volume des *Essais historiques sur l'Art Dramatique* paroîtra dans le cours de 1788.

A commencer au premier Janvier 1789, le prix de la souscription, qui est actuellement de 33 livres par an, pour Paris, et de 36 livres pour la Province, sera, pour les personnes qui n'auront pas souscrit à cette époque, de 48 livres pour Paris comme pour la Province, et le papier vélin, qui est actuellement de 75 livres, par an, sera de 96 livres, pour tout le Royaume.

Les personnes qui dans ce tems n'auront pas complété les exemplaires qu'elles auroient d'incomplets, sur l'un et l'autre papier, ne pourront les compléter plus tard, sous tel prétexte que ce soit.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

PETITS THEATRES,

Tome quatrieme.

LE SCULPTEUR,

OU

LA FEMME

COMME IL Y EN A PEU,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES, ET EN PROSE,

Par Madame DE BEAUNOIR.



A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET DU SCULPTEUR, OU LA FEMME COMME IL Y EN A PEU.

M. Le Doux, jeune Sculpteur, plein de talent, a, par les soins du Comte d'Artiphile, son protecteur, épousé une jeune femme charmante, nommée Susanne, qu'il aime et dont il est aimé. Elle peint fort bien, et par leur travail à tous les deux, et la célébrité que M. Le Doux commence à acquérir, leur ménage, dont il est déja né un enfant, seroit assez heureux, si l'envie que ces premiers succès excitent dans le cœur d'un certain M. Du Ciseau, autre Sculpteur, leur voisin, ne cherchoit à leur nuire. Pour y parvenir aisément, M. Du Ciseau a feint de se lier d'amitié avec M. Le Doux, et, aidé d'un

certain M. Bécarre, Musicien, vieux garçon, sans emploi, mais vrai ami de M. Le Doux, il l'a entraîné dans des débauches, qui l'ont éloigné de son travail, de sa femme et de son fils. Madame Le Doux est avertie de toutes ces parties de dissipation, par une voisine, Madame Caquet, et elle emploie tous les moyens que sa tendresse lui suggere pour ramener son mari à ses devoirs. Cependant, M. Du Ciseau l'en détourne sans cesse. Il l'engage dans une nouvelle partie, où le jour et la nuit se passent à boire, à jouer et même à se battre. Pendant que ce tems s'écoule, Susanne est dans des inquiétudes mortelles sur la longue absence de son mari. Il revient enfin chez lui ivre, défait, de mauvaise humeur, ayant perdu son argent au jeu, et s'étant battu contre M. Du Ciseau, qui le lui a gagné. M. Du Ciseau n'en reste pas là. Voulant absolument le ruiner, il écrit, sous l'anonyme, au Comte d'Artiphile, et lui apprend l'inconduite de M. Le Doux, qu'il accuse même de mauvais procédés envers sa femme. Pour décrier le talent de ce jeune Artiste, il ajoute qu'il

s'est fait faire, par un Sculpteur de ses voisins, sous les traits duquel il se désigne lui même, les ouvrages qui lui ont été commandés; et particuliérement une statue de Minerve, qui est pour le Comte, dont il a fourni le marbre, et dont il a avancé plus que le prix du travail. Le Comte vient pour accabler M. Le Doux de reproches, et faire enlever sa statue de son attelier; mais Susanne le rappelle à la douceur, en disculpant son mari, autant qu'il lui est possible, et en mettant au jour toute la noirceur du caractere de M. Du Ciseau, dont on reconnoît l'écriture dans la lettre anonyme. Le Comte s'appaise, et rend toute sa bienveillance à M. Le Doux, qui lui promet, ainsi qu'à Susanne, de renoncer à ses dangereuses liaisons de débauches, et de ne plus songer qu'à son travail et à faire le bonheur de sa femme et de son fils. Deux scenes épisodiques d'un Abbé Rémifa, Poëte et Musicien, et d'une Danseuse de l'Opéra, Mademoiselle Des Brisées, qui viennent, l'un pour son buste, qu'il a fait faire par M. Le Doux, et l'autre pour sa statue, qu'elle veut faire faire aussi par cet Ar-

tiste, jettent de la variété et de la gaieté dans ce sujet, et concourent à son but, qui est d'amuser et d'instruire, à la fois, par le tableau des ridicules et des vices de quelques classes inférieures de la société.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LE SCULPTEUR,

OU

LA FEMME COMME IL Y EN A PEU.

CETTE Piece, qui, pour le fond du sujet et la morale qu'on en tire, a quelque ressemblance avec le Drame de *Béverlei*, de Saurin, surtout dans le rôle de Madame Le Doux, qui paroît être, en quelque sorte, une imitation de celui de Madame Béverlei, eut un très-grand succès dans sa nouveauté, et est restée au Théâtre, où on la revoit souvent, et toujours avec le même intérêt et le même plaisir. Elle fut imprimée, à Paris, chez Cailleau, rue Gallande, la même année, 1784, et eut une seconde édition, en 1786, chez le même Libraire.

Les *Etrennes du Parnasse*, de 1785, rédigées alors par M. Mayeur de Saint-Paul, disent, en annonçant cette Piece : « qu'elle offre un tableau intéressant des suites trop ordinaires de la malheureuse jalousie qui regne entre les Artistes, qu'elle fait autant de plaisir à la lecture qu'à la représentation, et qu'il seroit à souhaiter que ce genre de Comédie se soutînt aux petits Spectacles. »

Il est certain que si l'on y donnoit souvent des Pieces semblables à celle-ci, on ne pourroit pas les accuser, avec justice, de contribuer à la corruption des mœurs du peuple, et qu'au contraire ils deviendroient fort utiles à leur correction.

L'anecdote que nous allons rapporter prouve cette vérité.

Nous garantissons l'authenticité de cette anecdote, parce qu'elle nous a été racontée par des personnes de notre connoissance, qui y ont quelque part, et dont nous ne pouvons révoquer en doute le témoignage.

Le domestique d'un homme de Lettres, ami d'un autre homme de Lettres, qui a le droit

de donner des billets d'entrée *gratis* aux Spectacles, prie un jour son maître de lui procurer une fois celui des Variétés. Le maître y consent, et, à quelques jours de-là, lui fait avoir un billet pour ce Spectacle. Le domestique de retour du Spectacle, son maître lui demande si ce qu'il a vu lui a fait plaisir. « Oh! oui, Monsieur; mais c'est bien mal à vous. — Comment! c'est bien mal à moi? Que veux-tu dire? — Oh! Monsieur, j'ai vu tout de suite que c'étoit moi! Vous auriez bien pu vous dispenser de me montrer comme ça, devant tout le monde.... Mais c'est égal. Ah! je m'en souviendrai long-tems! — Je ne te comprends pas; qu'as-tu donc vu? — J'ai vu, Monsieur?.... Oh! j'ai bien deviné votre finesse! — Explique-toi donc mieux, si tu veux que je t'entende. — Oui, Monsieur. On venoit de donner déja deux Pieces; on joue la troisieme. C'étoit un M. Le Doux, Sculpteur, sa femme, ses amis; que sais-je, moi? d'autres personnes comme ça. Vous avez fait arranger ça comme vous l'avez voulu. Vous avez fait mettre là un Sculpteur, mais je me suis bien reconnu, et tout le monde aussi; car, tant qu'a

duré la Piece, tous les yeux ont été fixés sur moi. Tout le monde me regardoit avec une avidité.... Ah! ça m'a fait un effet!.... J'étois bien honteux toujours! Mais c'est une bonne leçon! —Comment! tu crois?...—Oh! qu'oui! Vous avez fait faire cette Piece-là contre moi, pour me corriger; et je vous réponds qu'elle y a réussi!» Le maître, comme on se l'imagine bien, rit beaucoup de l'ingénuité de son domestique. Mais, en effet, cet homme qui alloit tous les jours au cabaret, d'où il revenoit ivre, de mauvaise humeur, et souvent ayant perdu son argent au jeu, rentroit auprès de sa femme, qui demeuroit avec lui, chez son maître, lui cherchoit querelle et la maltraitoit, a renoncé au vin, dès ce moment, et depuis il a toujours fait un excellent ménage.

Cette anecdote fait également honneur à Madame de Beaunoir, qui, par cette Comédie, a pu y donner lieu, et au Theatre qui s'empresse à accueillir des Pieces de ce genre. Celle-ci y est très-bien jouée. Ce furent M. Beaulieu et Mademoiselle Chénier qui, dans la nouveauté, remplirent les rôles de M. et de Madame Le

Doux. Depuis, celui de M. Le Doux a été donné à M. de Saint-Clair, qui le joue avec beaucoup de naturel et de chaleur. Celui de Madame Le Doux est actuellement joué alternativement par Mademoiselle Forêt l'aînée, Mademoiselle Tabraise l'aînée, et par Madame Roubaud. Ces trois Actrices, aimées du Public, et qui méritent de l'être par des qualités qui leur sont à chacune particulieres, obtiennent chacune des suffrages dans ce rôle, qui exige beaucoup de sensibilité et de décence. Celui du Comte d'Artiphile, celui de l'Abbé Rémifa, celui de M. Du Ciseau et celui de Madame Caquet ont toujours été joués par M. Duval, M. Bordier, M. Boucher et Mademoiselle Prieur. Celui de Mademoiselle Des Brisées, qui étoit joué d'abord par Mademoiselle Buisson, l'est actuellement par Mademoiselle Tabraise, cadette. Celui de M. Bécarre l'a été, alternativement, par M. Volange et par M. Baroteau. M. Volange a rempli le premier ce rôle, et y a mis une gaieté et une vérité étonnantes.

Après une absence de quelques années, pendant lesquelles M. Volange a été jouer dans des

Troupes de Province, il vient de reparoître au Théatre des Variétés, où il a été reçu par le Public avec de nouveaux applaudissemens, dans tous les rôles qu'il avoit joués autrefois, et particuliérement dans celui de M. Bécarre.

LE SCULPTEUR,

OU

LA FEMME

COMME IL Y EN A PEU,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES, ET EN PROSE,

Par Madame DE BEAUNOIR;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre des Variétés, le 14 Janvier 1784.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'ARTIPHILE.

M. LE DOUX, Sculpteur.

SUSANNE, son épouse.

M. BÉCARRE, Musicien, ami de M. Le Doux.

M. DU CISEAU, Sculpteur, faux ami de M. Le Doux.

L'ABBÉ RÉMIFA.

Mademoiselle DES BRISÉES, Danseuse.

Madame CAQUET, voisine de M. Le Doux.

Un jeune enfant de M. et de Madame Le Doux, dans un berceau, et que l'on ne voit pas.

La Scene se passe à Paris, dans l'attelier de M. Le Doux.

LE SCULPTEUR, OU LA FEMME COMME IL Y EN A PEU, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SUSANNE, Madame CAQUET.

(*Au lever de la toile, Susanne est occupée à peindre.*)

Madame CAQUET, *en entrant, et en présentant à Susanne une lettre qu'elle tient à la main.*

TENEZ, ma voisine, voilà une lettre que vient de me remettre pour vous le Facteur de la petite poste.

SUSANNE, *quittant sa palette et son pinceau, prenant la lettre et la mettant dans la poche de son tablier.* Bien obligé, Madame Caquet.

Madame CAQUET.

Que je ne vous gêne pas!

SUSANNE.

Elle n'est pas pour moi.

Madame CAQUET.

N'est-elle pas pour M Le Doux?

SUSANNE.

Oui, Madame.

Madame CAQUET.

Eh! bien, est-ce qu'entre mari et femme on doit avoir des secrets l'un pour l'autre?

SUSANNE.

Aussi Le Doux n'a-t-il rien de caché pour moi.

Madame CAQUET.

Et vous n'osez ouvrir cette lettre?

SUSANNE.

Mon mari ne décachete pas les miennes.

Madame CAQUET.

Il a raison; mais, s'il n'a rien de caché pour vous, vous pouvez voir ce qu'on lui écrit. Peut-être est-ce une affaire pressée; peut-être exige-t-elle une prompte réponse?

SUSANNE.

Le Doux est ici; il va bientôt descendre, et je la lui remettrai.

Madame CAQUET, *avec un ton d'intérêt affecté.*

Ah! ma pauvre voisine, ma pauvre voisine!

SUSANNE.

Que voulez-vous dire, Madame?

Madame CAQUET.

Si la plupart des femmes sont trompées, elles le méritent bien !

SUSANNE.

Cela se peut, Madame.

Madame CAQUET.

Comme on endort aisément une jeune femme !

SUSANNE.

Voulez-vous bien m'expliquer, Madame Caquet, ce que veulent dire tous ces demi-mots ? Est-ce à moi qu'ils s'adressent ?

Madame CAQUET, *avec ironie.*

A vous ? Bon ! vous avez un mari trop sage !

SUSANNE.

On ne peut être plus heureuse que je le suis !

Madame CAQUET.

C'est ce que tout le monde dit : « Cette pauvre » petite Madame Le Doux, qu'elle doit être con- » tente ! Au bout d'un an et plus de mariage, son » époux est toujours aussi empressé, aussi amoureux » que le premier jour. Ce n'est pas de ces mauvais » sujets qui n'ont de pire maison que la leur ; qui aban- » donnent leurs femmes, leurs ménages et vont » s'enfermer toute la journée, et souvent une bonne » partie de la nuit, dans une Estaminette, pour » fumer, boire et jouer. Le Doux est toujours chez » lui, toujours à travailler ; il n'a pas de meilleur » ami que sa femme. » N'est-il pas vrai, ma voi- sine ?

SUSANNE.

Sans doute.

Madame CAQUET.

« Il voit, à la vérité, dit-on, ce M. Bécarre, » ce Musicien, toujours altéré, qui ne sort d'un ca- » baret que pour rentrer dans un autre, qu'on ren- » contre le matin gris, qu'on ramasse le soir ivre- » mort; mais il ne le voit que pour le faire rougir » de ce goût, pour l'en détourner; et s'il se per- » met quelquefois de boire un coup avec lui, c'est » qu'il sait qu'on ne corrige un ivrogne qu'en fei- » gnant de partager son défaut. » N'est-il pas vrai, ma voisine?

SUSANNE.

M. Bécarre est son ami depuis long-tems. Il peut avoir ce malheureux goût que vous lui reprochez; mais il a le cœur excellent!

Madame CAQUET.

Il est bien certain qu'il ne ressemble en rien à ce vilain M. Du Ciseau, qui est bien le plus méchant homme, l'être le plus envieux qui soit dans la nature! M. Le Doux le voit tous les jours, ne le quitte pas, mais c'est certainement pour adoucir son caractere; et puis il vaut mieux vivre en paix avec les méchans que d'être leur ennemi. N'est-il pas vrai, ma voisine?

SUSANNE.

M. Du Ciseau est lié d'affaires avec mon mari.

Madame CAQUET.

C'est encore une raison; et, comme disent les

hommes, les bonnes affaires ne se font que le verre à la main. Voilà pourquoi, sans doute, M. Du Ciseau et votre mari s'enferment ensemble des jours entiers dans ce petit jardin du Fauxbourg. On doit y traiter bien des affaires, ma voisine; car il s'y boit rudement de vin, et ces Messieurs y travaillent tant qu'ils ont toujours en sortant la tête cassée, et ne savent pas même où ils mettent leurs pieds! C'est cependant bien désagréable pour une femme jeune, douce, honnête, jolie, de voir rentrer son mari dans un pareil état! N'est-il pas vrai, ma voisine?

SUSANNE.

En voilà assez, Madame. Je vois bien quelle est votre intention; mais voulez-vous qu'à mon tour je vous ouvre mon cœur?

Madame CAQUET.

Très-volontiers. J'espere que vous pensez bien que tout ce que je vous dis m'est dicté par le tendre intérêt que vous inspirez à tout le monde?

SUSANNE.

J'en suis persuadée, Madame. Je crois même qu'il n'y a point de malignité dans votre conduite; que si vous cherchez à m'éclairer sur celle de mon mari, c'est uniquement par bonté d'ame, et non, comme on pourroit le penser, pour porter le trouble et la discorde dans mon ménage.

Madame CAQUET.

Vous me rendez justice; vous lisez dans le fond de mon cœur.

SUSANNE.

Eh ! bien, Madame, supposons, pour un instant, que mon époux ait tous les défauts que vous lui prêtez : si je les connois, votre confidence est inutile; et si je les ignore, elle est cruelle, puisqu'elle détruit une erreur qui me rend heureuse !

Madame CAQUET.

Écoutez donc, Madame Le Doux : ce que je vous en dis n'est que par amitié pour vous. Vous êtes jeune encore; vous ne savez pas combien il est intéressant qu'une femme ait l'œil à son ménage, et veille de près la conduite de son mari. Il est de certains goûts qui, arrêtés dans leurs commencemens, ne sont rien; mais qui, lorsque l'on les laisse croître et s'enraciner, deviennent des habitudes cruelles, se changent bientôt en vices, et finissent par conduire à tout. Je puis vous en parler par expérience ; je sais tout ce que j'ai eu à souffrir, pour avoir été, comme vous, trop bonne, trop douce, trop confiante. J'avois un mari brutal, ivrogne, débauché, dissipateur : eh ! bien, Madame, je l'ai tant querellé, tant battu qu'il a fini par prendre son parti. Il est allé, je crois, aux Antipodes; et, depuis vingt ans, Dieu merci ! je n'en ai pas seulement entendu parler; mais vous n'êtes point dans ce cas-là !

SUSANNE.

Heureusement, Madame. Le Doux fait mon bonheur, et sa conduite est telle qu'elle doit être.

Madame CAQUET.

Je vous crois, ma voisine. M. Le Doux est sage, rangé,

rangé, toujours amoureux. Je vous en fais mon compliment ! Mais si, par hasard, (car tout peut arriver) il devenoit jamais ivrogne ; s'il négligeoit son ouvrage pour ses plaisirs, s'il abandonnoit sa femme pour ses coteries, souvenez-vous que je vous ai prévenue, de bonne heure, d'y mettre ordre ; et si votre maison se trouve ruinée, dites bien : « C'est ma » faute, et si j'eusse cru Madame Caquet, je ne me » trouverois pas dans l'embarras où je suis. » Entendez-vous, Madame ?

SUSANNE.

Oui, Madame.

Madame CAQUET.

De tous les goûts celui du vin est le plus bas ; c'est aussi le plus dangereux. Il le paroît peu dans les commencemens ; mais les suites sont terribles, sont affreuses ! Le vin éteint la raison et le talent, abrutit l'homme, et le mene de l'inconduite aux bassesses, des bassesses au vice, du vice au crime.... Adieu, ma chere voisine ! Je suis charmée de vous savoir heureuse !

(*Elle sort.*)

SCENE II.

SUSANNE, *seule.*

HÉLAS ! ses funestes présages ne sont peut-être que trop vrais ! Le calme est sur mon front, quand la douleur est dans mon cœur !.... Mais est-ce à moi à

déshonorer mon mari? Eh! qui donc prendra soin de sa réputation, si ce n'est son épouse?... (*Elle se remet à peindre.*) Que sont devenus ces premiers momens, ces momens si doux de notre union? Mon époux n'étoit alors occupé que de moi, il ne me déroboit que les momens qu'il donnoit à son ouvrage. Il le néglige aujourd'hui, pour se livrer, tout entier, aux plaisirs de la société. M. Bécarre le perd, M. Du Ciseau le trahit. Peut-être son cœur se seche, son génie s'éteint... Il se déplaît dans son attelier; il se déplaît auprès de moi.... Pourquoi donc sa maison lui devient-elle désagréable? Seroit-ce ma faute?.... Cela se peut.... Eh! bien, redoublons encore de complaisance et de douceur, et rendons, s'il est possible, son ame à la gloire, et son cœur à l'amour!

SCENE III.

M. LE DOUX, SUSANNE.

M. LE DOUX.

BON JOUR, Susanne!.... Déja toute à l'ouvrage?

SUSANNE, *quittant son tableau et allant embrasser son époux.*

Oui, mon ami. Il faut bien que je répare un peu tes fautes. Quand tu négliges ton travail, il faut que je force le mien, pour maintenir l'équilibre.

M. LE DOUX.

Tu me grondes, Susanne ?

SUSANNE.

Non, mon ami, non!

M. LE DOUX.

Pourquoi t'en défendre ? Tu n'as pas tort. Je te parois un paresseux ; mais crois qu'il me faut des raisons puissantes pour te quitter aussi souvent que je le fais.

SUSANNE.

Je croirai tout ce que tu voudras. Est-il possible, cependant, que tu puisses traiter des affaires bien importantes avec ce pauvre Bécarre ?

M. LE DOUX.

Ne badines pas ! quand il a la tête froide, il est d'un excellent conseil !

SUSANNE.

Le malheur est que sa pauvre tête est bien souvent échauffée !

M. LE DOUX.

Il est vrai : aussi n'est-ce pas sur lui que je compte.

SUSANNE.

Sur qui donc ?

M. LE DOUX.

Sur M. Du Ciseau.

SUSANNE.

Sur M. Du Ciseau ?

M. LE DOUX.

Tu ne l'aimes pas ?

SUSANNE.

Je ne hais aucun des amis de mon mari. Mais mérite-t-il ce titre?

M. LE DOUX.

J'en suis sûr; il me le prouve. Il est chargé, dans ce moment, d'une entreprise superbe, qu'il veut bien partager avec moi, et qui peut me donner toute l'aisance que je desire te procurer.

SUSANNE.

Ne suis-je pas heureuse? ne suis-je pas contente, Le Doux? Est-ce donc la fortune qui donne le bonheur? Je n'ai jamais formé de vœu que pour ta gloire.

M. LE DOUX.

Eh! bien, sois satisfaite; en travaillant à ma fortune, j'assure, en même-tems, ma réputation.

SUSANNE.

Je vois bien que tu ne manqueras jamais de bonnes raisons, et tu sais que tu n'en as pas besoin auprès de moi; mais tout le monde ne me ressemble pas. On crie, on murmure, on s'impatiente.... (*Lui donnant la lettre.*) Tiens, voilà une lettre que je viens de recevoir.

M. LE DOUX, *prenant la lettre.*

De quelle part?

SUSANNE.

Je l'ignore.

M. LE DOUX, *lisant.*

« Lassé de vos retards continuels, je vous prie, » Monsieur, de ne plus toucher à la statue que je

» vous avois commandée. Je la confierai à des mains » moins négligentes ; et demain, de grand matin, » je viendrai la faire enlever de chez vous.

» Le Comte D'ARTIPHILE. »

SUSANNE.

Voilà ce que je craignois depuis long-tems !

M. LE DOUX.

C'est ma faute ; j'ai trop abusé de sa patience, j'ai trop abusé de ses bontés.

SUSANNE.

Tu l'as cruellement négligé !

M. LE DOUX.

J'ai des torts sans nombre envers lui.

SUSANNE.

Il est vrai qu'il nous a comblés de bienfaits.

M. LE DOUX.

Et je n'oublierai jamais le plus grand de tous!

SUSANNE.

Lequel donc ?

M. LE DOUX.

C'est à lui que je dois la main de ma Susanne !

SUSANNE.

Mon ami !

M. LE DOUX.

Sa menace m'afflige et me désespere.... (*Regardant une des statues de son attelier, et qui représente Minerve.*) J'ose me flatter que ce morceau n'est pas sans mérite; j'attendois, avec impatience, l'instant précieux où le ciseau, le burin et le pinceau, réunis dans le même Musée, présenteront à l'œil étonné du Connoisseur,

les chef-d'œuvres des arts et les fruits du génie ; et ce morceau, fait pour m'illustrer, n'y sera pas !

SUSANNE.

Il y sera, Le Doux ! il y sera. M. d'Artiphile menace ; mais tu connois la bonté de son cœur, tu sais qu'il t'aime ? S'il te surprend travaillant à sa statue, jamais il n'aura la fermeté cruelle de t'enlever un morceau qui doit faire la réputation d'un Artiste, qu'il a ouvertement protégé.

M. LE DOUX.

Tu as raison, Susanne. Eh ! quel homme seroit assez hardi pour oser porter la main sur ma Minerve ? Je la briserois plutôt !

SUSANNE.

Fais mieux ; acheve-la.

M. LE DOUX.

Oui, je l'acheverai, et l'envie même se taira devant elle.

SUSANNE.

Bien, mon ami ! bien. Voilà cette noble fierté qu'on pardonne au talent.

(*Elle reprend son ouvrage.*)

SCENE IV.

L'ABBÉ RÉMIFA, M. LE DOUX, SUSANNE.

L'ABBÉ, *à M. Le Doux.*

BON JOUR, mon cher M. le Doux. Comment vous portez-vous?

M. LE DOUX.

Monsieur....

L'ABBÉ, *l'interrompant.*

Vous me prenez pour un revenant, n'est-ce pas? Il y a un siecle que vous ne m'avez vu; mais c'est qu'on m'a enlevé. Me voilà enfin rendu à ce cher Paris!

SUSANNE, *lui présentant un siége.*

Voulez-vous?....

L'ABBÉ.

Ah! je ne vous avois pas vue, Madame! Il est inutile de vous demander des nouvelles de votre santé; elle perce à travers vos charmes.... Et le petit poupon, toujours l'amour?

SUSANNE.

Vous êtes trop honnête!

L'ABBÉ.

En vérité, je ne puis me lasser d'admirer la prudence de ce cher époux! Voilà ce qui s'appelle marier l'utile et l'agréable! Trouver dans une femme charmante un modele parfait, et toujours prêt....

(*A M. Le Doux.*) C'est très-bien l'entendre, M. Le Doux, et je ne m'étonne plus si tous vos ouvrages sont marqués au coin de la perfection !

M. LE DOUX.

Vous avez bien de la bonté.

L'ABBÉ.

A propos, et mon buste ? Où en est-il ?

M. LE DOUX, *découvrant un buste.*

Le voilà.

SUSANNE, *à l'Abbé.*

Comment le trouvez-vous ?

L'ABBÉ, *examinant le buste.*

J'en suis assez content.... Je voudrois, cependant, dans le tout un peu plus de moëlleux.

M. LE DOUX.

Ce seroit affoiblir le caractere.

L'ABBÉ.

Mais je n'en veux point de caractere ; il ne me faut que des graces. Je vous l'avois tant recommandé !

M. LE DOUX.

Je croyois....

L'ABBÉ, *l'interrompant.*

Je voudrois aussi plus de passion dans les yeux, plus de volupté dans la bouche ; la tête plus penchée.... (*Prenant une attitude voluptueuse.*) Tenez, voyez....

(Il chante, à demi-voix, avec une expression outrée.)

« Je n'ai point trouvé de cruelles,
» Et je n'en trouverai jamais,
» Et je n'en trouverai jamais ! »

(Après avoir chanté.)

Saisissez bien mon genre.

M. LE DOUX.

Je le tiens à présent, M. l'Abbé, et si vous voulez seulement m'accorder une heure de séance....

L'ABBÉ, *l'interrompant.*

Très-volontiers ; mais pas pour aujourd'hui.

M. LE DOUX.

Quand vous voudrez.

L'ABBÉ.

Eh ! bien, je tâcherai de vous sacrifier un jour.

M. LE DOUX.

Je serai à vos ordres tous les matins.

L'ABBÉ.

A merveille !.... J'ai aussi une idée à vous donner pour la base.... Elle est charmante cette idée !

M. LE DOUX.

Je n'en doute pas.

L'ABBÉ.

De deux guirlandes de myrthes et de roses s'entrelaçant, vous formerez une couronne.... Vous m'entendez bien ?

M. LE DOUX.

Je vous entends.

L'ABBÉ.

Dans ces guirlandes, vous jetterez, comme par hasard, quelques feuilles de laurier, qui auront l'air de vouloir percer à travers les roses.

M. LE DOUX.

Je vous comprends.

L'ABBÉ.

Et, au milieu de la couronne, vous graverez ce quatrain, que je me suis amusé à griffonner ce matin, et qui rend très-bien mon genre.

SUSANNE, *quittant son ouvrage.*

Voulez-vous avoir la complaisance de nous le lire?

L'ABBÉ.

Très-volontiers. C'est un rien; mais vous en serez contens.

(*Il tire un papier de sa poche, et lit.*)

« Je n'irai pas au Temple de Mémoire
» Le front ceint du laurier de l'Immortalité;
» J'ai connu le bonheur, l'amour, la volupté:
» Un instant de plaisir vaut un siecle de gloire! »

(*Après avoir lu.*)

Hé bien?

M. LE DOUX.

Délicieux!

SUSANNE.

Je savois bien que M. l'Abbé Rémifa pinçoit à ravir une guittare, que la Romance lui devoit ses plus doux charmes; mais j'ignorois qu'il joignît à tant de talens l'art des vers.

L'ABBÉ.

Eh ! qui n'en fait pas aujourd'hui ? Il est vrai que si j'avois voulu m'y livrer davantage, m'en occuper un peu plus sérieusement, j'aurois pu me placer, je crois, entre Horace et Chaulieu; mais à quoi m'eût servi, pour le bonheur, une étincelle de réputation ? Trop de mérite eût pesé sur la société; et, pour rester à sa portée, j'ai préféré n'être qu'aimable.

SUSANNE, *se remettant à peindre.*

Et vous avez parfaitement réussi !

L'ABBÉ, *contemplant, avec admiration, le tableau que peint Susanne.*

On me le persuade.... Oh ! oh ! oh ! mais voilà qui est charmant, divin ! Quelle vérité ! Voilà la majesté de Junon, la fierté de Minerve, et le sourire de Vénus. C'est elle-même.... Quelle fraîcheur ! quel vif dans les chairs ! Ce sont ses formes ! c'est la nature !.... Mais pourquoi m'en étonner, quand la Déesse elle-même se trouve l'Artiste et le modele ?

SUSANNE.

Galanterie à part, en êtes-vous content ?

L'ABBÉ.

Enchanté !.... Ces tems de barbarie sont donc entiérement disparus, où nos idiots de peres prétendoient qu'une femme en savoit assez, quand elle pouvoit distinguer un pourpoint d'avec un haut-de-chausses, recoudre un rabat, et plisser leurs fraises

antiques. Aujourd'hui nous voyons, tour-à-tour, dans la main des Graces

» L'aiguille et le compas, la plume et le pinceau. »

SUSANNE, *voyant entrer quelqu'un et quittant son ouvrage.*

Quelle est cette charmante personne ?

L'ABBÉ, *regardant la personne qui entre.*

Eh ! c'est Mademoiselle Des Brisées !

SCENE V.

Mademoiselle DES BRISÉES, M. LE DOUX, SUSANNE, L'ABBÉ RÉMIFA.

Mademoiselle DES BRISÉES, *à l'Abbé.*

C'EST ce cher Abbé !

L'ABBÉ.

« Qui m'eût dit que ces lieux, par les Arts habités,
» Présenteroient Vénus à mes yeux enchantés ? »

Mademoiselle DES BRISÉES.

Toujours charmant !.... Vous êtes un monstre !

L'ABBÉ.

Pourquoi ?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Comment ! il y a trois mois qu'on ne vous a vu !

L'ABBÉ,

L'ABBÉ.

J'ai été enlevé, comme un ballon.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Nos coulisses, pendant votre absence, ont été d'un triste, d'une décence !.... C'est à y périr d'ennui !

L'ABBÉ.

Je compte bien m'y montrer incessamment.... Mais puis-je vous demander ce qui vous amene ici.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Un projet que, très-certainement, vous approuverez.

L'ABBÉ.

Vous n'en doutez pas !

Mademoiselle DES BRISÉES, *montrant M. Le Doux.*

Monsieur, est M. Le Doux ?

M. LE DOUX.

A vous obéir, Madame.

Mademoiselle DES BRISÉES.

On m'a beaucoup vanté vos talens, votre honnêteté, vos mœurs.

L'ABBÉ, *montrant Susanne.*

Voilà sa caution.

Mademoiselle DES BRISÉES.

C'est un modele ?

M. LE DOUX.

C'est ma femme.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Ah! ah!... Je viens, Monsieur, reclâmer le secours de votre art.

M. LE DOUX.

Jamais il ne m'aura été plus précieux, jamais il ne m'aura donné de plus doux momens!

Mademoiselle DES BRISÉES, *bas, à l'Abbé.*

Il sait vivre!

L'ABBÉ, *bas.*

Vous en serez contente.

Mademoiselle DES BRISÉES, *bas.*

C'est dommage que ça soit marié.

M. LE DOUX, *bas, à l'Abbé, tandis que Mademoiselle Des Brisées s'amuse à regarder quelques modeles de sculpture.*

M. l'Abbé.

L'ABBÉ, *bas.*

Hé bien?

M. LE DOUX, *bas.*

Quelle est cette belle Nymphe?

L'ABBÉ, *bas.*

C'est Mademoiselle Des Brisées, la nouvelle Danseuse de l'Opéra. Tout le monde connoît ça.... (*A Mademoiselle Des Brisées.*) Vous allez nous faire un cadeau?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Oui... Vous savez combien tous les jours je suis excédée des demandes indiscrettes de mille adorateurs? Vous connoissez tout le liant de mon caractere. Je voudrois n'en mécontenter aucun, et je n'ai trouvé qu'un seul moyen de satisfaire leurs desirs.

L'ABBÉ.

Et ce moyen, c'est de donner à chacun une copie de l'original?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Justement. On m'avoit proposé la gravure; mais elle devient si commune! ....

L'ABBÉ.

Vous avez raison.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Et puis tapisser tous les coins de rues, à côté d'un Poëte, ou de mon maître de musique : c'est une idée qui me blesse l'imagination !

L'ABBÉ.

Ce n'est pas là votre place !

Mademoiselle DES BRISÉES.

Toutes réflexions faites, je préfere le ciseau au burin.

L'ABBÉ.

Très bien vu ! Le marbre seul étoit digne de nous rendre ces traits divins !

Mademoiselle DES BRISÉES.

Je viens, en conséquence, prier M. Le Doux de vouloir bien me faire....

M. LE DOUX, *l'interrompant.*

En buste, Madame?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Non, Monsieur, en pied.

L'ABBÉ.

Charmante!

Mademoiselle DES BRISÉES.

Ah! ça, l'Abbé, vous êtes paîtri de goût. Quel costume choisirai-je?

L'ABBÉ.

Eh! quel autre convient à la Déesse de la Danse que celui de Terpsicore?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Oh! non, l'Abbé, non; il n'y a pas de jour où je ne reçoive, à ma toilette, des couplets, ou des vers innocens, et ce nom m'y est si souvent prodigué qu'il m'en donne des vapeurs!

L'ABBÉ.

La rose dans nos parterres reçoit, tour-à-tour, les caresses du zéphir et le baiser du papillon; comme elle, vous voyez les cœurs voler autour de vous. Soyez Flore à nos yeux.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Ne trouvez-vous pas un peu de fadeur dans cette idée?

L'ABBÉ.

Eh! bien, voulez-vous offrir cette gaîté si mutine, si libertine, qui vous rend divine à la fin d'un souper? Prenez le costume d'une Bacchante.

Mademoiselle DES BRISÉES.

D'une Bacchante, l'Abbé?

L'ABBÉ

Entendons-nous.... Non telle qu'on la peint outragée, furieuse, déchirant le langoureux Orphée: mais vive, folâtre, échappant aux caresses du vieux Sylène, pour se précipiter dans les bras du jeune Satyre, qui l'emporte, en riant, dans le plus épais du bois.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Cette image est charmante !... mais c'est que je tiens à une idée singuliere.

L'ABBÉ.

Quelle est-elle ?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Vous allez peut-être la trouver ridicule ?

L'ABBÉ.

Voyons.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Je préférerois à tout autre habit celui de Vestale.

L'ABBÉ.

Parlez-vous tout de bon ?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Oui.

L'ABBÉ.

C'est d'une folie qui ne rime à rien. La coiffure pourra bien vous aller ; mais cette draperie lourde et massive nous déroberoit trop de charmes, si généralement admirés. Personne ne vous reconnoîtroit, à moins que vous ne vous fissiez faire qu'en buste.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Fripon !

L'ABBÉ.

Voulez-vous nous faire un cadeau bien précieux, et nous forcer à une reconnoissance générale ?

Mademoiselle DES BRISÉES.

Hé bien ?

L'ABBÉ.

Ne nous cachez aucun de vos appas. Vénus, sortant

du sein des eaux, n'avoit d'autre parure que celle de ses charmes.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Qu'en pensez-vous, M. Le Doux?

M. LE DOUX.

Personne mieux que vous ne peut en fournir le modele!

Mademoiselle DES BRISÉES.

Mais, au moins, de la modestie!

L'ABBÉ, *à M. Le Doux.*

Que l'imagination devine ce que le desir regrette?

Mademoiselle DES BRISÉES, *à M. Le Doux.*

Quand voulez-vous commencer?

M. LE DOUX.

Je suis tout à vos ordres.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Eh! bien, demain, si vous voulez, rendez-vous à ma petite maison de la Villette. L'Abbé vous amenera.

L'ABBÉ.

Très-volontiers.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Que devenez-vous aujourd'hui, l'Abbé?

L'ABBÉ.

J'ai promis à la petite Julie. La grosse Présidente m'a fait promettre aussi, et je ne sais à laquelle donner la préférence.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Eh! bien, soyez un homme galant; manquez à toutes deux.

L'ABBÉ.

Mais....

Mademoiselle DES BRISÉES, *l'interrompant.*

Mais, il le faut. Je vais dîner chez mon vieux Commandeur.

L'ABBÉ.

Il est ennuyeux!

Mademoiselle DES BRISÉES.

Oui; mais son cuisinier est divin, et sa cave est délicieuse!

L'ABBÉ.

Je vais me faire une querelle.

Mademoiselle DES BRISÉES.

Ne peut-on vous dédommager?... (*A M. Le Doux.*) A demain, M. Le Doux.

M. LE DOUX.

Oui, Madame.

L'ABBÉ, *à M. Le Doux.*

Je viendrai vous chercher.

M. LE DOUX.

Je vous attendrai. Si même vous pouviez venir de bonne heure, vous prendriez une derniere séance.

L'ABBÉ.

Je ferai mon possible.... (*A Susanne.*) Serviteur à Madame Le Doux.

(*Il sort avec Mademoiselle Des Brisées.*)

SCENE VI.

SUSANNE, M. LE DOUX.

M. LE DOUX.

VOILA, ma foi ! une excellente affaire !

SUSANNE.

Comment cela ?

M. LE DOUX.

Comment ! .... Mais songe donc que si chaque amant favorisé me commande seulement un plâtre, jamais moule ne m'aura tant rapporté.

SUSANNE.

D'autant plus que l'Abbé a fort bien choisi le costume !

M. LE DOUX.

Il est vrai.

SUSANNE.

A parler franchement, j'en aimerois tout autant un autre.

M. LE DOUX.

Comment ! Susanne, serois-tu donc jaleuse ?

SUSANNE.

Je t'aime trop pour ne pas l'être un peu; mais je t'estime assez pour ne le paroître jamais.

M. LE DOUX.

Tu serois bien injuste si tu pouvois douter du cœur de ton mari !

SUSANNE.

Je n'en doute pas non plus. N'as-tu pas pris jour pour demain avec Mademoiselle Des Brisées ?

M. LE DOUX.

Oui.

SUSANNE.

Tu aurois bien dû, avant de rien entreprendre de nouveau, achever ta Minerve !

M. LE DOUX.

L'une ne me fera pas négliger l'autre. Je ferai marcher de front Vénus et la Sagesse.

SUSANNE.

Ce n'est pas chose aisée !

M. LE DOUX.

Plaisanterie à part, je ne pouvois pas remettre cette Danseuse. Ces Demoiselles sont toujours fort pressées de jouir. Ce sont des oiseaux de passage qu'il faut prendre à la volée ; et puis cet ouvrage doit nécessairement me faire connoître et m'en procurer d'autres.

SUSANNE.

Je n'en doute pas. Je sais même qu'en général c'est assez bien payé. Mais songe cependant que de tels objets ne doivent pas te faire négliger ta réputation. Il est bon de travailler un peu pour le profit ; mais ton principal but doit être la gloire.

M. LE DOUX.

Eh ! ma pauvre Susanne, le siecle des talens est passé. Aujourd'hui, le génie même est trop heureux de trouver un boudoir, ou un jardin Anglois à décorer.

Un Artiste qui voudroit marcher à l'immortalité, courroit risque de mourir de faim sur la route, en attendant un Amateur !

SUSANNE.

En est-il donc besoin, quand la patrie elle-même confie au ciseau de ses plus célebres Sculpteurs les traits des grands hommes qui ont fait sa gloire ? Ah ! mon ami, si tu pouvois être un jour choisi pour un ouvrage aussi précieux ! Songe que tes premiers succès t'ont déja fait désigner par le Public. Songe que le Protecteur des Arts attend, sans doute, ton nouvel ouvrage, pour confirmer un choix si glorieux. O qu'un époux illustre devient cher à son épouse ! Combien alors elle s'enorgueillit de porter un si beau nom !

M. LE DOUX.

Combien la voix d'une femme adorée est puissante ! Tu rallumes dans mon sein toute la flamme du génie !... Oui, ton époux fera bientôt ta gloire et ton bonheur ! Oui, je sens que mon nom sera placé près de ceux des plus célebres Artistes!

SUSANNE.

Promets-moi donc de travailler un peu plus assiduement !

M. LE DOUX.

Je te le promets. Je ne veux plus sortir que ma Minerve ne soit achevée.

SUSANNE.

Si M. Bécarre et M. Du Ciseau viennent te chercher ?

M. LE DOUX.

Je les refuserai.

SUSANNE.

En auras-tu le courage ?

M. LE DOUX.

Est-il donc si difficile de rester près de toi ? Ma femme, mon enfant, mon ouvrage, n'en voilà-t-il donc pas assez pour s'occuper et être heureux ?

SUSANNE.

Certainement.

M. LE DOUX.

Tu es trop bonne aussi, Susanne ; tu es trop douce ; tu ne grondes jamais.

SUSANNE.

Eh ! peut-on gronder ce qu'on aime ?

M. LE DOUX.

Il faut être un peu méchante. Je suis foible ; tu le sais ? je me laisse aller facilement. C'est à toi à me retenir.

SUSANNE,

Tu ne té fâcheras pas ?

M. LE DOUX.

Non, certainement.

SUSANNE.

Nous allons bientôt voir .... Voilà M. Bécarre ... Il en tient déja.

SCENE VII.

M. BÉCARRE, *un peu gris*, SUSANNE, M. LE DOUX.

M. BÉCARRE, *à M. Le Doux.*

BON jour, mon ami .... (*A Susanne.*) Votre très-humble serviteur, Madame Le Doux. Toujours charmante!

SUSANNE.

Toujours de bonne humeur!

M. BÉCARRE.

Je n'engendre pas de mélancolie.

SUSANNE.

C'est fort bien fait!

M. BÉCARRE, *à M. Le Doux.*

Je viens de chez Du Ciseau; il nous attend.

M. LE DOUX.

Pourquoi faire?

M. BÉCARRE.

Pour déjeûner.

M. LE DOUX.

Je ne puis y aller. Je suis pressé d'ouvrage, & j'ai promis à ma femme de ne pas sortir aujourd'hui.

M. BÉCARRE.

Tu seras rentré sur le champ.

M. LE DOUX.

Un déjeûner va souvent plus loin qu'on ne pense.

M. BÉCARRE.

M. BÉCARRE.

Oh ! non, nous avons ce matin fait vœu de sobriété.

SUSANNE.

Vous avez fort bien commencé à tenir votre vœu !

M. BÉCARRE.

Je me sentois l'estomac un peu foible, et j'ai bu un petit coup.

SUSANNE.

Qui a monté à la tête ?

M. BÉCARRE.

Ca se dissipera. Un clou chasse l'autre.... (*A M. Le Doux.*) Pas vrai, Le Doux ?

M. LE DOUX.

Tu as raison.

M, BÉCARRE.

Du Ciseau a fait cuire ce jambon qu'il a reçu de Bayonne. Il a une odeur.... ah !.... Nous devons l'entamer; et tu connois son petit vin blanc ?... Hein ?... ça ne te tente pas ?

SUSANNE.

Eh ! mon cher M. Bécarre, vous êtes l'ami de Le Doux, n'est-il pas vrai ?

M. BÉCARRE.

Pour la vie, Madame !

SUSANNE.

Eh ! bien, soyez assez raisonnable pour le laisser travailler tranquillement, pendant quelques jours. Il est pour lui de la dernière conséquence d'achever son ouvrage; sa fortune, sa réputation en dépendent. Ne

venez donc pas le détourner. Donnez-lui cette preuve d'amitié : engagez-le vous-même à travailler.

M. BÉCARRE.

Vous avez raison, Madame Le Doux ! vous parlez comme un Astre ; et je vais vous prouver combien je suis bon ami. Du Ciseau nous attend pour déjeûner ; il a un jambon excellent, du vin .... ah !... Eh ! bien, Du Ciseau, le jambon, le vin, le déjeûner, je vous sacrifie tout, et je vais rester avec Le Doux : c'est-il beau de ma part ?

SUSANNE.

Je vous en aurai une obligation infinie !

M. BÉCARRE.

C'est à une condition, cependant.

SUSANNE.

Quelle est-elle ?

M. BÉCARRE.

C'est qu'il y aura un petit coup à boire, & une croûte à casser ; car je suis presqu'à jeûn.

SUSANNE, *ouvrant une petite armoire, de laquelle elle tire une bouteille, deux verres et du pain, qu'elle place sur une table.*

C'est trop juste !... Tenez, voilà une bouteille de vin, qui vaudra bien celui de M. Du Ciseau. Voulez-vous quelque chose encore ?

M. BÉCARRE.

Une croûte, rien davantage.

SUSANNE.

De la sagesse, sur-tout !

M. BÉCARRE.

N'ayez pas peur !

M. LE DOUX, *à sa femme, qui prend le tableau auquel elle travailloit.*

Tu sors ?

SUSANNE.

Oui, mon ami. Je vais porter ce tableau, et je reviens tout de suite. Je te retrouverai ?

M. LE DOUX.

Certainement!

M. BÉCARRE, *à Susanne.*

C'est moi qui vous en réponds.

SUSANNE, *souriant.*

La bonne caution !

M. BÉCARRE.

Vous verrez, vous verrez !

M. LE DOUX.

Adieu, Susanne.

SUSANNE.

Adieu, mon bon ami.... (*A M. Bécarre.*) Sans adieu, M. Bécarre. Vous dînerez avec nous ?

M. BÉCARRE.

Très-volontiers. J'aime à rester où je suis.

(*Susanne, en partant, embrasse son mari.*)

SCENE VIII.

M. LE DOUX, M. BÉCARRE.

M. BÉCARRE.

SI j'avois, chez moi, un petit bec comme ça, je n'irois pas si souvent dehors siffler la linotte!... Tu es trop heureux!

M. LE DOUX.

Jamais femme n'eut un caractere plus honnête et plus doux.

M. BÉCARRE.

Buvons à sa santé?

M. LE DOUX.

Bien volontiers!

(*Ils boivent.*)

M. BÉCARRE.

J'ai vingt fois envié ton sort.

M. LE DOUX.

Je le crois.

M. BÉCARRE.

Je donnerois le dernier tonneau de ma cave pour trouver une femme comme ta Susanne.

M. LE DOUX.

Ce n'est pas chose aisée!

M. BÉCARRE.

Je le sais bien!... J'aime ta femme, moi.... mais je suis honnête homme, et puis elle est sage.

M. LE DOUX.

Je le sais.

M. BÉCARRE.

Encore un coup à sa santé ?

M. LE DOUX.

Tope!

(Ils boivent.)

M. BÉCARRE.

Sais-tu bien une chose, Le Doux ?

M. LE DOUX.

Quoi ?

M. BÉCARRE.

C'est le désœuvrement, la solitude qui rendent la taverne et le jeu nécessaires à un garçon. Il n'est que d'être mari pour se ranger.

M. LE DOUX.

Certainement.

M. BÉCARRE.

Un garçon ne tient à rien.

M. LE DOUX.

Il est vrai.

M. BÉCARRE.

Pour bien travailler il faut aimer son chez soi ; et pour l'aimer il faut y trouver quelqu'un qui nous le rende agréable.

M. LE DOUX.

Une Susanne ?

M. BÉCARRE.

C'est ça !... A ta santé.

M. LE DOUX.

A la tienne.

(Ils boivent.)

M. BÉCARRE.

On peut se livrer un instant à ses plaisirs ; mais il faut aussi songer à sa fortune, à sa réputation, et ce n'est pas au cabaret qu'elles se font.

M. LE DOUX.

Non, certainement. Je me suis apperçu mille fois que nous commençions par y parler d'affaires, et que nous finissions par y perdre la raison.

M. BÉCARRE.

On n'a pas dessein de se griser ; mais on boit un coup, on en boit deux. L'exemple entraîne, la vanité s'en mêle, et l'on finit par ne plus savoir ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait.

M. LE DOUX.

Le pire encore, c'est qu'on y joue. On perd son argent ; on se dispute : on rentre chez soi malade, de mauvaise humeur. Le lendemain, la tête est lourde, la main tremblante, et l'on ne fait rien qui vaille.

M. BÉCARRE.

C'est à la lettre.... Buvons un coup.

(Ils boivent.)

M. LE DOUX.

Il n'y a que ce diable de Du Ciseau qui ne perd jamais la tête ; il boit mieux que nous.

M. BÉCARRE.

Tais-toi donc ! Dis qu'il n'est pas franc comme nous.

C'est un sournois, vois-tu ? dont je me défie, et qui n'est pas véritablement ami.

M. LE DOUX.

Pourquoi mal penser de lui ?

M. BÉCARRE.

J'ai des raisons.

M. LE DOUX.

Il en faut de fortes pour soupçonner un ami !

M. BÉCARRE.

Elles sont convaincantes.

M. LE DOUX.

Puis-je les savoir ?

M. BÉCARRE.

Il trempe toujours son vin, et fait d'un verre deux coups !

M. LE DOUX.

Effectivement, je crois m'en être apperçu plus d'une fois.

M. BÉCARRE.

Tiens, mon ami, il faut nous ranger.

M. LE DOUX.

Je le veux bien.

M. BÉCARRE.

Travailler.

M. LE DOUX.

Oui.

M. BÉCARRE.

Ne boire que de l'eau.

M. LE DOUX.

On s'en porte mieux.

M. BÉCARRE.

On fait de bien meilleure besogne.

M. LE DOUX.

Ce petit jardin nous perd.

M. BÉCARRE.

Il faut y renoncer. Tu as du talent; j'en ai aussi.... On veut me faire entrer à l'Opera.

M. LE DOUX.

Il faut être sobre, ou rester toute sa vie dans les Chœurs.

M. BÉCARRE.

J'aime ma liberté; et j'ai, Dieu merci! de quoi vivre sans rien faire.

M. LE DOUX.

Un peu d'occupation est nécessaire à l'homme.

M. BÉCARRE.

Et la célébrité?

M. LE DOUX.

Jamais ivrogne n'en acquiert.

M. BÉCARRE.

Tiens, Le Doux, vois le serment que je fais. Je veux que ce verre de vin soit le dernier que je boive, si je me grise davantage!.... Jure avec moi.

M. LE DOUX.

Volontiers.

M. BÉCARRE, *prenant la bouteille.*

Notre bouteille est vuide.

M. LE DOUX.

J'ai la clef de la cave.

M. BÉCARRE.

Bravo !... Est-ce que nous ne sommes pas mieux ici qu'au cabaret ?

M. LE DOUX.

Certainement.

M. BÉCARRE.

Bien plus honnêtement.

M. LE DOUX.

Bien plus agréablement.

M. BÉCARRE.

On bóit modérément.

M. LE DOUX.

Pour le plaisir. On ne se grise pas.

M. BÉCARRE.

Descends-tu à la cave ?

M. LE DOUX.

Bien pensé !

SCENE IX.

M. DU CISEAU, M. LE DOUX, M. BÉCARRE.

M. DU CISEAU.

EST-CE que vous vous moquez de moi, tous les deux, de me faire attendre si long-tems ?

M. LE DOUX.

Serviteur, M. Du Ciseau ?

M. Du Ciseau.

Bécarre ne t'a donc pas dit? .....

M. Bécarre, *l'interrompant.*

Si-fait; mais il n'a pas voulu venir.

M. Le Doux, *à M. Du Ciseau.*

J'ai de l'ouvrage extraordinairement pressé.

M. Bécarre, *à M. Du Ciseau.*

Et nous avons promis à Madame Le Doux de ne pas sortir d'aujourd'hui.

M. Du Ciseau, *à M. Le Doux.*

Vous avez promis à Madame Le Doux?

M. Le Doux.

Oui, mon ami.

M. Bécarre, *à M. Du Ciseau.*

Elle nous a mis à la réforme.

M. Du Ciseau,

Je vous en fais mon compliment!... (*A M. Le Doux.*) Te voilà donc à la lisiere? Tu n'auras de volonté, tu ne prendras de plaisir qu'autant que Madame voudra bien t'en accorder la permission. N'as-tu pas de honte de te laisser ainsi mener par ta femme?

M. Le Doux.

Ma femme ne me mene pas. Elle est mon amie.

M. Bécarre, *à M. Du Ciseau.*

Et c'est la femme la plus honnête, la plus douce!

M. Du Ciseau, *à M. Le Doux.*

En ce cas, mon cher Le Doux, tu fais fort bien de lui obéir ponctuellement. Cela te fera un honneur infini; et, très-certainement, les fideles du petit jardin viendront t'en complimenter! Il y a justement, ce

matin, une assemblée de tous ces bons enfans. Nous avons un nouveau Récipiendaire, qui doit, dit-on, faire les choses en grand... Tu le connois, c'est Dupré.

M. LE DOUX.

Le Sculpteur?

M. DU CISEAU.

Lui-même. Garçon de mérite, qui desire fort se lier avec moi. On s'est bien promis de rire, et de faire sauter maint bouchon de vin de Champagne.

M. BÉCARRE.

Diable! tu ne m'avois pas dit cela!

M. LE DOUX, *à part.*

Ce Dupré m'inquiette.

M. DU CISEAU, *à M. Bécarre.*

Je voulois vous surprendre agréablement tous les deux. J'avois cru pouvoir répondre de vous. Mais, puisque vous êtes dans la réforme; puisque vous avez promis à Madame Le Doux de ne pas sortir, je vais donner vos démissions et faire vos excuses.

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

M. BÉCARRE, *le retenant.*

Attends donc. Je n'ai point de bonnes raisons à donner, moi, pour me dispenser d'y aller. Le Doux a son ouvrage, mais je suis libre.

M. LE DOUX.

Et ton serment?

M. BÉCARRE.

Je commencerai aussi-bien ma réforme demain qu'aujourd'hui. Il est même décent que je fasse mes adieux.

On doit avoir des procédés dans la société : on ne quitte pas d'honnêtes gens comme une bouteille vuide. Nous allons te laisser, tu travailleras mieux tout seul.

M. DU CISEAU.

Hé bien, Le Doux ?

M. LE DOUX.

C'est que j'ai promis à ma femme.

M. DU CISEAU.

Et tu crains la correction ?

M. LE DOUX, *montrant la statue de Minerve.*

Non ; mais c'est qu'on me presse horriblement pour ce morceau, qui devroit être fini et livré, depuis plus de six mois.

M. DU CISEAU, *avec un rire moqueur.*

Et tu vas le finir aujourd'hui ?

M. LE DOUX.

Je l'avancerai, du moins.

M. DU CISEAU.

Beaucoup, je crois !

M. LE DOUX.

On menace de me l'enlever.

M. DU CISEAU, *à part.*

Ma Lettre a eu son effet.... (*A M. Le Doux.*) On menace de te l'enlever? .... Le Comte d'Artiphile ?

M. LE DOUX.

Lui-même.

M. DU CISEAU.

Il n'oseroit. N'es-tu donc pas accoutumé à ces menaces que fait un Amateur, toujours pressé de jouir, mais qu'il se garde bien d'exécuter ? Ne sais-tu pas

qu'un

qu'un ouvrage n'a de mérite à ses yeux qu'autant que l'ón le lui fait desirer ?

M. Le Doux.

Mais, au moins, faut-il y travailler ?

M. Du Ciseau.

Comme si le travail d'un jour marquoit sur un ouvrage comme celui-là !

M. Bécarre, *à M. Le Doux.*

Il a raison.

M. Du Ciseau, *à M. Le Doux.*

Je voudrois bien que quelqu'un de ces prétendus connoisseurs s'avisât de me menacer de m'enlever un morceau, ou même de fixer un terme; il l'attendroit dix ans de plus. Ce n'est pas moi qu'il faudroit ainsi commander. La médiocrité est à la tâche, mais le génie à des ailes !

M. Bécarre.

Bien dit !

M. Le Doux, *à M. Du Ciseau.*

Si j'étois certain que l'on ne poussât pas trop avant....

M. Du Ciseau, *l'interrompant.*

Tu peux y compter. On a arrêté qu'on n'y dîneroit pas, et qu'à deux heures on se sépareroit.

M. Le Doux.

Certainement ?

M. Du Ciseau.

Très-certainement ! Ils ont tous affaire ce s

M. BÉCARRE, *à M. Le Doux.*

Ta femme ne sera peut-être pas encore rentrée, et elle ignorera même que nous soyions sortis.

M. LE DOUX.

Au reste, je reviendrai tout de suite.

M. DU CISEAU.

Tu ne feras que paroître, si tu veux : cela sera suffisant ; et, du moins, tu ne manqueras à personne. Tu peux même ne point boire du tout.

M. LE DOUX.

Oh ! je boirai si modérément....

M. BÉCARRE, *l'interrompant.*

Nous nous placerons à côté l'un de l'autre à table, et je te maintiendrai.

M. DU CISEAU, *à M. Le Doux.*

Ne perdons pas de tems.

M. LE DOUX.

Laisse-moi prendre, au moins, ma canne et mon chapeau.

M. DU CISEAU.

Tu n'en as pas besoin, pour une heure ou deux, au plus, que nous y resterons.

M. LE DOUX.

Tu as raison. Si même ma femme revenoit avant moi, elle se douteroit moins où je suis.

M. DU CISEAU, *à part.*

Je le tiens !

(*Il sort, avec M. Le Doux et M. Bécarre.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*L'Orchestre a joué, pendant l'entr'acte, l'air de la Romance de M. Berquin :* Dors, mon enfant, &c.)

SCENE PREMIERE.

SUSANNE, *seule, assise auprès d'une table sur laquelle il y a une chandelle allumée. A côté de cette table est une Barcelonette, couverte d'une toile, dans laquelle est son fils qui dort.*

(*Une pendule sonne sept heures.*)

SEPT heures !... et Le Doux n'est pas encore rentré.... La nuit entiere est passée, et Le Doux n'est pas revenu. Où est-il ?... Si l'incertitude en est cruelle, la certitude en est affreuse ! Pourvu, du moins, qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux !... Je succombe à ma peine, et mes yeux se refusent au sommeil.... (*Regardant la Barcelonette.*) Dors encore, dors, mon enfant ! N'accrois pas mes maux par tes cris. Hélas ! ta pauvre mere a bien assez de sa douleur !

SCENE II.

Madame CAQUET, SUSANNE.

Madame CAQUET.

COMMENT! c'est vous ma voisine?

SUSANNE, *à part, et se levant.*

Ah! Ciel! c'est Madame Caquet.

Madame CAQUET.

Je voulois dire un mot à M. Le Doux.

SUSANNE.

Il n'est pas.... il n'est pas encore levé.

Madame CAQUET, *faisant semblant de vouloir s'en aller.*

Jé repasserai.

SUSANNE.

Quand vous voudrez.

Madame CAQUET, *revenant sur ses pas.*

A propos, eh! pourquoi donc levée et habillée avant le jour? Où allez-vous donc?

SUSANNE.

Je vais porter de l'ouvrage au Fauxbourg Saint-Honoré.... (*A part.*) Je ne sais ce que je dis.

Madame CAQUET.

De l'ouvrage, de si bonne heure?

SUSANNE.

C'est à quelqu'un qui part pour la campagne.

Madame CAQUET.

Allez-vous à pied?

SUSANNE.

Oui, Madame.

Madame CAQUET.

Tant mieux! J'ai justement affaire dans ce quartier; je vous accompagnerai, nous causerons en chemin : il nous paroîtra moins long; et puis, si vous avez quelque chose à porter, je vous aiderai.

SUSANNE.

Vous êtes trop bonne, et je craindrois d'abuser....

Madame CAQUET, *l'interrompant.*

Non, non, je ne souffrirai pas....

SUSANNE, *l'interrompant à son tour.*

C'est si léger.

Madame CAQUET.

Il n'est pas de fardeau, si léger qu'il soit, qui ne lasse à la fin. Donnez-moi....

SUSANNE, *l'interrompant.*

Je ne compte pas encore partir tout de suite.

Madame CAQUET.

Eh! bien, je vous attendrai.

SUSANNE.

Mais...:

Madame CAQUET, *l'interrompant.*

Je ne suis pas pressée, et je serai bien aise de causer un instant avec vous.

SUSANNE, *à part.*

Faut-il que cette cruelle femme me fasse même craindre le retour de Le Doux!

Madame CAQUET.

N'avez-vous rien à faire?

SUSANNE.

Pardonnez-moi, Madame, j'ai un ouvrage très-pressé à achever, et je vous demanderai la permission.....

Madame CAQUET, *l'interrompant.*

De travailler?

SUSANNE.

Oui, Madame.

Madame CAQUET.

Je ne vous interromprai pas; et c'est un plaisir pour moi de voir avec quel art vous animez la toile!

SUSANNE.

Vous êtes bien honnête; mais il faut que je sois seule.

Madame CAQUET.

Pourquoi?

SUSANNE.

L'ouvrage que je fais.....

Madame CAQUET, *l'interrompant.*

Est un peu libre?... Mais à mon âge....

SUSANNE, *l'interrompant à son tour.*

Vous vous trompez, Madame. Jamais mon pinceau ne fera rougir la décence, et mes ouvrages sont aussi purs que le fond de mon cœur; mais j'ai promis le secret.

Madame CAQUET, *soufflant la chandelle et s'asseyant.*

Et moi, je ne souffrirai pas que vous perdiez vos beaux yeux, en travaillant à la lumiere. Il faut ménager sa vue: nous n'avons rien de plus précieux. Asseyez-vous.

SUSANNE, *à part, en s'asseyant.*

Ecoutons-là donc ! C'est peut-être le seul moyen de m'en débarrasser.

Madame CAQUET.

Vous souvenez-vous, ma voisine, de notre derniere conversation ?

SUSANNE.

Oui, Madame ; elle m'est encore présente, et je n'en ai pas perdu un seul mot.

Madame CAQUET, *ironiquement.*

Eh ! bien, moi, ma chere voisine, j'ai fait des réflexions depuis ; et, tout bien examiné, je venois faire réparation à M. Le Doux des soupçons que je m'étois permis sur sa conduite.

SUSANNE.

Je vous en remercie !

Madame CAQUET.

C'est un poids pour moi, mais un poids insupportable de mal penser de quelqu'un.

SUSANNE.

Je le crois !

Madame CAQUET.

D'après ce que vous m'avez dit, j'ai examiné, de plus près, votre mari, et j'ai reconnu combien les bruits injurieux qu'on répandoit contre lui étoient faux et mal fondés !

SUSANNE.

Il est tant de gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, et qui se plaisent à tout envenimer !

Madame CAQUET.

Ce sont des monstres dans la société !... Eh ! bien ma voisine, croiriez-vous qu'en vous quittant j'en ai rencontré de ces gens mal intentionnés, de ces médisans, de ces mauvaises langues, qui ont voulu me soutenir, me prouver même que votre époux étoit un homme sans mœurs, sans conduite ?... Et, tenez, à l'instant même, je viens, je vous en réponds, de le défendre vigoureusement contre la commere Bertrand, qui soutenoit qu'il n'étoit pas rentré coucher chez lui, et que tandis que vous passiez la nuit à travailler, à pleurer, il étoit à faire la débauche, avec un tas de mauvais sujets, d'ivrognes, qui se rassemblent, pour leurs orgies, dans un petit jardin du Fauxbourg, où ces beaux Messieurs, sans s'embarrasser de leurs ménages, sans se soucier de leurs pauvres femmes, fument, boivent et jouent. Je l'ai rembarée de la bonne maniere ! et je lui ai bien dit que M. Le Doux n'étoit pas homme à aller dans de pareils endroits.

SUSANNE.

Il faut laisser parler les méchans, Madame, et les mépriser.

Madame CAQUET.

Non, ma voisine, non; il faut les confondre, il faut que les honnêtes gens se soutiennent les uns les autres. Voilà comme je suis. C'est au point, ma voisine, que je viens de gager un écu, contre Madame Bavardin, qui est bien la plus mauvaise langue du quartier, en présence de Simonne et de la commere Bonbec, qui a même reçu les enjeux, que M. Le

Doux étoit, dans ce moment, occupé à travailler, et qu'il avoit passé la nuit à côté de vous ; et je suis bien certaine d'avoir gagé à-coup-sûr ! N'est-il pas vrai, Susanne ?

SUSANNE.

Assurément ! et s'il n'est pas encore à son attelier, c'est que je l'ai forcé à se reposer aujourd'hui un peu plus qu'à l'ordinaire .... Il étoit fatigué ....

Madame CAQUET, *l'interrompant.*

Du grand travail qu'il a fait hier ?... Voilà ce qui s'appelle une bonne femme, bien intentionnée ! Il faudroit que votre mari fût un monstre pour ne pas sentir tout ce que vous valez !

SUSANNE, *à part.*

Cette femme se plaît à déchirer mon cœur !

Madame CAQUET, *se levant.*

Je vais bien punir cette méchante Madame Bavardin, en lui gagnant son écu ! J'aurois dû gager plus gros. N'est-il pas vrai, ma voisine ? En vérité, je vous félicite d'avoir un mari si rangé, si parfait !.... (*Appercevant M. Le Doux qui rentre, avec M. Bécarre et M. Du Ciseau.*) Eh ! ma voisine, le voilà qui revient, en bon état, et bien accompagné !

SCENE III.

M. LE DOUX, M. BÉCARRE, M. DU CISEAU, SUSANNE, Madame CAQUET.

SUSANNE, *volant au devant de son mari.*

EH ! mon ami, c'est toi ?

M. LE DOUX, *la repoussant, avec brutalité.*

Laissez-moi.

SUSANNE.

N'es-tu pas incommodé ? n'as-tu besoin de rien ?

M. LE DOUX, *s'asseyant.*

Non .... laissez-moi .... retirez-vous.

SUSANNE.

Ne me reconnois-tu pas, Le Doux ? Je suis Susanne ; je suis ta femme.

M. LE DOUX.

Parbleu ! je sais bien qui vous êtes.

SUSANNE.

Voilà comme tu me traites ?

M. LE DOUX.

Ne m'étourdissez pas. Vos doléances m'ennuient, vos remontrances me fatiguent, et j'ai besoin de repos... (*A M. Du Ciseau.*) Pour vous, M. Du Ciseau, vous devez être content de votre nuit, et vous m'avez appris à vous connoître.

M. DU CISEAU.

Vous avez tort de vous plaindre.

M. LE DOUX.

Vous m'avez appris à vous connoître, Monsieur!.... La leçon me coûte cher ; mais elle n'est pas trop payée !

M. BÉCARRE.

Quand tu auras fait un petit somme....

M. LE DOUX, *l'interrompant.*

Je me fais honte à moi-même.... (*Il se leve en renversant sa chaise, avec colere, et fait quelque pas pour entrer dans sa chambre.*) (*A Susanne qui se prépare à l'accompagner, et en la repoussant.*) Ne me suivez pas !

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

SUSANNE, M. BÉCARRE, M. DU CISEAU, Madame CAQUET.

Madame CAQUET, *à Susanne.*

VOTRE mari me paroît fort indisposé, ma voisine, et, si vous voulez, je le garderai ?

SUSANNE.

Eh ! Madame, laissez-moi respirer, je vous en conjure ! Allez, si vous voulez, divulguer mes peines et mes malheurs ; mais ne venez pas davantage jouir de mes larmes, et laissez-moi, du moins, les répandre en liberté !

Madame CAQUET.

Je suis fâchée, Madame, que vous preniez si mal

les marques d'intérêt et d'amitié qu'on vous donne, et, dorénavant, je garderai pour d'autres mes conseils, puisque vous les recevez ainsi !

SUSANNE.

Vous me ferez grand plaisir, Madame !

Madame CAQUET.

Cela suffit. Restez à roucouler douloureusement auprès d'un époux si tendre, si rangé.... Vous méritez bien ce qui vous arrive !

(*Elle sort.*)

SCENE V.

SUSANNE, M. DU CISEAU, M. BÉCARRE.

SUSANNE.

QU'ATTENDEZ-VOUS donc Messieurs ? N'êtes-vous pas contens !

M. BÉCARRE.

Vous devez nous en vouloir un peu, belle Susanne ; mais quand vous saurez....

M. DU CISEAU, *feignant d'être gris.*

Votre mari me boude ; mais je veux faire ma paix avec lui, et vous expliquer....

SUSANNE, *l'interrompant.*

N'avez-vous pas de honte de me ramener mon mari dans un pareil état ?

M. BÉCARRE.

M. BÉCARRE, *chantant.*

« Un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense ! »

SUSANNE.

Et vous osez vous dire ses amis ?

M. DU CISEAU.

C'est un crâne, c'est un sot !

M. BÉCARRE.

Ça n'a pas plus de tête qu'une linotte ! Je n'ai bu un coup ni plus, ni moins que lui, et vous voyez que je suis frais ? Mais dame aussi ? je ne joue pas, moi ; je ne perds pas mon argent, je ne m'emporte pas, je ne me dispute pas. Je bois un petit coup d'amitié ; mais lui, c'est un enragé !

SUSANNE.

Vous m'effrayez ! Il a joué, dites-vous ? il a perdu ?... ce n'est rien... mais il s'est disputé ?

M. BÉCARRE.

Et battu !

SUSANNE, *effrayée.*

Battu ?

M. BÉCARRE.

J'étois-là. Je les ai séparés. Je n'aurois pas souffert que deux amis .... Un verre de vin a tout racommodé, et je vous réponds qu'ils n'ont plus de rancune .... (*A M. Du Ciseau.*) N'est-il pas vrai, Du Ciseau ?

M. DU CISEAU.

Je lui pardonne, de bon cœur !

SUSANNE.

Comment ! Monsieur, c'est contre vous ?

M. DU CISEAU.

Ce n'est pas ma faute. Votre mari a le vin joueur ; on joue : il est mauvais joueur ; on se fâche : il est brutal ; on se défend. Tout est dans l'ordre.

SUSANNE.

Que je suis malheureuse !

M. DU CISEAU, *d'un ton naturel.*

Il est vrai, je vous plains d'avoir un mari qui se dérange tous les jours ; et je vous conseille, en bon ami, d'avoir assez de fermeté pour séparer votre sort de celui d'un homme qui finira par vous ruiner.

SUSANNE, *s'apperçevant que M. Du Ciseau feint d'être gris, et le regardant avec une surprise mêlée d'indignation.*

Vous me conseillez ?...

M. BÉCARRE, *l'interrompant.*

Mauvais conseil que cela ! Ne l'écoutez pas ; c'est un sournois. Le Doux aime la petite goutte ? Eh ! bien, il faut en tirer vengeance; mais une vengeance plus douce, plus usitée... Vous êtes charmante ! je vous aime de tout mon cœur ; et, si vous voulez . . . (*Il s'avance pour l'embrasser ; Susanne le repousse fièrement, et comme il est réellement gris, il trébuche, et tombe à demi aux pieds de la Statue de Minerve.*)

SUSANNE.

Insolent !

M. BÉCARRE.

On peut pousser les gens un peu plus doucement !

M. DU CISEAU.

Ah! ah! douce Susanne, vous oubliez votre caractere!

SUSANNE.

Et vous, votre rôle. Je vois toute l'horreur et la bassesse de votre cœur; mais vous n'êtes plus à craindre, vous êtes démasqué.

M. DU CISEAU, *reprenant le ton d'un homme gris.*

Ah! démasqué?

SUSANNE.

Vous ne m'abusez plus: votre ivresse est feinte. M. Bécarre est à plaindre; mais, vous, vous êtes un monstre! et c'est vous seul que j'accuse de la perte de mon mari.

M. DU CISEAU.

Moi, Madame?

SUSANNE, *entendant du bruit dans la chambre où son mari s'est retiré.*

Ah! Ciel! mon mari seroit-il blessé?

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

M. BÉCARRE, M. DU CISEAU.

M. DU CISEAU, *à part.*

TU m'as démasqué; mais trop tard. Tous les coups sont portés; Le Doux ne s'en relevera pas, et je vais triompher. (*Regardant la Statue de Minerve, aux pieds de laquelle M. Bécarre est resté, et l'admirant.*)

M. BÉCARRE, *voulant parler de Susanne.*

Charmante !

M. DU CISEAU, *l'interrompant.*

Des contours ! . . . .

M. BÉCARRE, *l'interrompant.*

Un embonpoint . . . .

M. DU CISEAU, *l'interrompant.*

Des formes ! . . .

M. BÉCARRE, *l'interrompant.*

Une taille . . . .

M. DU CISEAU, *l'interrompant.*

Une fermeté ! . . .

M. BÉCARRE, *l'interrompant.*

Je le crois.

M. DU CISEAU.

Quelle fierté !

M. BÉCARRE.

Un peu trop !

M. DU CISEAU.

Que de vigueur !

M. BÉCARRE.

Oh ! oui !

M. DU CISEAU.

Aujourd'hui elle est à moi.

M. BÉCARRE.

A toi ?

M. DU CISEAU.

Oui, Bécarre, oui à moi. Je la lui ravis.

M. BÉCARRE.

Tu l'aimes donc bien fort ?

M. DU CISEAU.

J'en suis fou !

M. BÉCARRE.

Et moi aussi.

M. DU CISEAU.

Est-ce que tu t'y connois?

M. BÉCARRE.

Aussi-bien que toi!

M. DU CISEAU.

Non, mon ami, non; il n'y a qu'un Artiste qui puisse apprécier au juste tout son mérite !

M. BÉCARRE

N'ai-je pas des yeux aussi bien que toi?

M. DU CISEAU.

Tu ne devines pas mille beautés cachées !

M. BÉCARRE.

Oh ! que si-fait !

M. DU CISEAU.

Ces coups hardis d'un ciseau sublime !

M. BÉCARRE.

Qu'ess-ce que tu dis donc ?

M. DU CISEAU.

De quoi parles-tu ?

M. BÉCARRE.

De Susanne.

M. DU CISEAU.

Il s'agit bien ici de Susanne !

M. BÉCARRE.

De qui donc ?

M. DU CISEAU.

De sa Minerve, ivrogne ! de ce morceau divin !

SCENE VII.

LE COMTE D'ARTIPHILE, M. DU CISEAU, M. BÉCARRE.

LE COMTE.

POURRIEZ-VOUS me dire, Messieurs, si M. Le Doux est ici ?

M. BÉCARRE.

Certainement !

M. DU CISEAU, *au Comte.*

Vous venez, peut-être, pour lui parler d'affaires ?

LE COMTE.

Oui.... d'une affaire très-importante!

M. DU CISEAU.

Pour de l'ouvrage ?

LE COMTE.

Oui, Monsieur, pour de l'ouvrage.

M. DU CISEAU.

Excusez, Monsieur ; mais c'est que, dans ce moment, M. Le Doux n'est gueres en état de vous rendre aucune raison.

LE COMTE.

Comment cela ?

M. DU CISEAU.

Il a passé toute la nuit dans une taverne à faire la débauche ; il vient de rentrer, ivre-mort, et sa femme est allée le coucher.

M. BÉCARRE, *bas.*

Pourquoi donc dire ça ?

M. DU CISEAU, *bas.*

J'ai des raisons.

M. BÉCARRE, *bas.*

Dis de la rancune.... et c'est vilain !... (*Au Comte.*) Ne le croyez pas, Monsieur.... Il est vrai que nous avons passé la nuit ensemble, mais je vous réponds que M. Le Doux vient de rentrer aussi sain d'esprit et de corps que moi.

LE COMTE, *à part.*

Ce qu'on me mande n'est donc que trop véritable ! (*Regardant la Statue de Minerve*) Quel dommage que tant de talens soient perdus pour jamais !

M. DU CISEAU.

Vous examinez cette Statue ?

LE COMTE.

Ce marbre respire !... Quelle fierté !

M. DU CISEAU.

Et croyez vous, Monsieur, que ces beautés appartiennent à M. Le Doux ?

LE COMTE.

Oui, Monsieur.

M. DU CISEAU.

A lui ? Apprenez, Monsieur, qu'il les doit toutes à un Artiste de ses voisins, qui est son guide et son maître.

LE COMTE, *à part.*

C'est ce qu'on me mande.... (*A M. Du Ciseau.*) Vous aimez la sculpture ?

M. DU CISEAU.

J'en fais mon état.

LE COMTE.

Et vous croyez que M. Le Doux....

M. DU CISEAU, *l'interrompant.*

Homme perdu, Monsieur; talent éteint.

LE COMTE.

Il en annonçoit cependant, et beaucoup !

M. DU CISEAU.

Fleur trop hâtive, qui ne donnera jamais de fruits !

LE COMTE.

Vous le jugez bien sévérement ?

M. BÉCARRE.

C'est qu'ils sont brouillés. Ils ont passé la nuit à boire et à jouer. Ils se sont disputés, battus, et je les ai raccommodés, parce que j'avois conservé ma raison, moi.... Mais il est rancuneux, lui !

M. DU CISEAU, *bas.*

Tais-toi donc ?

M. BÉCARRE, *bas.*

Pourquoi dis-tu du mal de mon ami ?

M. DU CISEAU, *bas.*

J'ai mes raisons pour parler ainsi.

M. BÉCARRE, *bas.*

Tu as tes raisons ?

M. DU CISEAU, *bas.*

Oui; et si tu veux venir jusques chez moi boire un verre de liqueur, je te les expliquerai.

M. BÉCARRE, *bas.*

Ceci change la thèse! Je veux les savoir, moi, ces raisons.

M. DU CISEAU, *bas.*

Eh! bien, donne-moi le bras... (*Au Comte.*) Votre très-humble serviteur, Monsieur.

(*Il sort, avec M. Bécarre.*)

SCENE VIII.

LE COMTE D'ARTIPHILE, *seul.*

Cet homme est plus que méchant; c'est un envieux.... Ah! pourquoi les talens, au lieu d'exciter dans le cœur des Artistes une noble émulation, une généreuse rivalité, n'y font-ils naître qu'une basse et lâche jalousie? Un succès, dans tous les genres, est le tocsin qui réveille la haine, ameute la médiocrité, effraie le demi-talent. Malheur à celui, qui, jeune encore, se couronne d'un laurier! Il peut dès-lors compter autant d'ennemis qu'il a de rivaux. Tous chercheront à l'écraser; et, si la dent de l'envie se brise contre son ouvrage, on attaquera son cœur, on dénigrera ses mœurs, on souillera son berceau, et son nom même prêtera une arme nouvelle à la plate malignité!

SCENE IX.

SUSANNE, LE COMTE.

SUSANNE, *à part.*

AH! Ciel! c'est le Comte d'Ariphile, lui-même!... (*Au Comte.*) Pardon, M. le Comte! j'ignorois que vous fussiez ici. Y a-t-il long-tems?

LE COMTE.

Non, Madame.... Quels sont ces deux hommes que je viens d'y trouver?

SUSANNE.

Ce sont deux amis de mon mari.

LE COMTE.

Deux amis de votre mari?

SUSANNE.

Oui, Monsieur. L'un est Musicien, qui n'est pas sans talent, mais qui a le malheureux défaut de boire un peu.

LE COMTE.

Je m'en suis bien apperçu.... Mais quel est l'autre?

SUSANNE.

C'est M. Du Ciseau, un confrere de mon mari, et qui demeure ici près.

LE COMTE.

M. Du Ciseau!.... Et c'est, dites-vous, l'ami de votre mari?

SUSANNE.

Son ami intime.

LE COMTE, *à part.*

Le lâche! (*A Susanne.*) Revenons à M. Le Doux. Vous savez, Madame, la maniere dont je me suis comporté avec lui?

SUSANNE.

Ah! M. le Comte, après avoir élevé sa jeunesse, après avoir été son bienfaiteur, voudriez-vous le perdre?

LE COMTE.

Il m'y force, Madame! Il y a plus d'un an que cet ouvrage devroit être fini. Je lui en ai fourni le marbre; je lui ai avancé plus de cent louis au-delà du prix convenu. Je ne lui demande pas d'argent, mais je veux, au moins, son ouvrage; je le veux tel qu'il est!

SUSANNE.

Vous voulez donc notre ruine? Je sais jusqu'à quel point vous avez poussé vos bontés, et combien mon mari paroît avoir de torts avec vous; mais ces torts, j'en suis, peut-être, la premiere cause.

LE COMTE.

Vous, Madame?

SUSANNE.

Oui, moi, Monsieur.... C'est vous qui nous avez mariés.... (*Lui montrant la Barcelonette de son fils.*) Vous voyez le premier fruit de vos bienfaits et de l'amour de Le Doux.... Peut-être ma tendresse l'a-t-elle trop de fois détourné de son ouvrage. Il est bien difficile de

se livrer à tout son génie, quand le cœur par le si haut. Je suis donc seule coupable; mais mon crime fut de trop aimer l'époux que vous m'aviez donné. Le punirez-vous de ma faute?

LE COMTE.

J'admire avec quelle adresse vous défendez votre époux! mais plus vous employez d'art pour le disculper, plus il est coupable à mes yeux!

SUSANNE.

Lui, coupable?

LE COMTE.

Oui, puisqu'il ne vous rend pas heureuse.

SUSANNE.

Le Doux ne me rend pas heureuse? Eh! que manque-t-il à mon bonheur? Mon mari m'aime, m'adore, a pour moi les complaisances d'un amant.

LE COMTE.

Vous me trompez, Madame; M. Le Doux vous néglige, vous maltraite même

SUSANNE.

Qui peut vous avoir fait de tels rapports?

LE COMTE, *tirant une lettre de sa poche et la lui donnant.*

Tenez, Madame, voyez ce qu'on m'écrit.

SUSANNE, *prenant la lettre et en examinant l'écriture.*

C'est l'écriture de M. Du Ciseau.

LE COMTE.

De l'ami de votre mari?

SUSANNE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

LE COMTE.

En êtes-vous bien certaine ?

SUSANNE.

On ne peut davantage. Je vous montrerai vingt de ses lettres.

LE COMTE.

Lisez donc.

SUSANNE, *lisant*.

« M. le Comte, je me crois, en honneur, obligé de » vous donner un avis, qui coûte beaucoup à mon » cœur ; mais je ne puis laisser indignement tromper un » homme aussi généreux que vous, et dont la protec- » tion est si précieuse à tous les Artistes. Vous avez » confié un ouvrage de conséquence à un jeune homme, » nommé M. Le Doux, qui, à la vérité, annonçoit » quelque talent ; mais qui, depuis quelque tems, » est absolument dérangé, maltraite sa femme, et » passe sa vie dans une taverne. Adonné au jeu, au » vin, il n'a plus ce ciseau ferme et hardi qui a » dégrossi votre marbre, et je vous préviens qu'il est » hors d'état de l'achever. Si j'ai un conseil à vous » donner, c'est de le confier à des mains plus sûres. Il » est beaucoup d'Artistes qui méritent votre confiance ; » il en est un, sur-tout, qui, ami, dit-on, et voisin » de M. Le Doux, a seul échauffé son imagination, et » conduit sa main. J'ignore son nom. L'avis que je » vous donne en est d'autant plus sincere, ainsi que » le profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être, » quoique je ne me nomme pas, M. le Comte, » Votre, &c ».

LE COMTE, *à part.*

Le monstre ! .... *A Susanne.*) Hé bien, Madame ?

SUSANNE.

L'envie seule, Monsieur, l'envie la plus basse a pu dicter une pareille lettre ! Jugez quel est cet homme, qui n'ose se nommer ?

LE COMTE.

J'avoue qu'un pareil écrit ne peut venir que d'une main méprisable ; mais est-ce donc la premiere fois que la vérité parvient à nous par un organe impur ?

SUSANNE.

Eh ! bien, je me sens le courage de vous la dire, moi, cette vérité si cruelle, et vous m'en croirez, M. le Comte .... Il est vrai, Le Doux est changé ; mais ce n'est pas un monstre, ce n'est pas, non plus, un homme sans talent. C'est un jeune Artiste foible, qui, depuis quelque tems, entraîné par des amis dangereux, a négligé son ouvrage ; mais sans rien perdre de son génie. Ce M. Du Ciseau, ce lâche, qui vous écrit, vient tous les jours l'arracher de son attelier, pour le conduire dans un jardin, où s'assemblent des gens désœuvrés, mais honnêtes. Voilà les seuls torts de Le Doux. Trop de facilité, un peu de paresse, un peu de négligence, mais ce n'est qu'un léger nuage, qui peut bientôt se dissiper. Ma tendresse, vos conseils, vos bontés, si vous daignez les lui conserver, (*Montrant la barcelonnette.*) la vue de cet enfant qui lui doit le jour, auquel il doit le bonheur, tout va ranimer dans son ame les

premiers élans du génie. Mon époux a toujours le cœur excellent. Songez qu'en le perdant, vous perdez sa femme et cette innocente créature. Non, vous n'en aurez pas la fermeté cruelle !

SCENE X et derniere.

M. LE DOUX, *dans le désordre d'un homme qui vient de dormir tout habillé*, SUSANNE, LE COMTE.

SUSANNE, *voyant descendre son mari, vole au devant de lui, et le présente au Comte.*

VIENS, mon ami, viens tomber, avec moi, aux pieds d'un homme sensible, qui ne résistera pas à nos larmes.

M. LE DOUX, *au Comte.*

Pardon, M. le Comte, si je parois en cet état devant vous ; une indisposition subite, un mal aise....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Avouez, mon ami, qu'il en coûte cruellement à un homme honnête pour mentir ?... Epargnez-vous cette peine.

M. LE DOUX, *à Susanne.*

Quoi ! Susanne ?...

SUSANNE, *l'interrompant.*

Peux-tu soupçonner, Le Doux ?...

LE COMTE, *à M. Le Doux.*

Ne faites point de reproches à votre femme..... Il est bien rare d'en trouver une pareille ! Loin de vous accu-

ser, elle a tout employé pour vous justifier, et sa tendresse pour vous m'a plus appaisé que ses raisons. C'est un Ange, mon ami, c'est un Ange tutélaire qui veille sur vous et sur votre maison. Voyez tout ce que vous lui devez, puisque je vous conserve encore mes bontés, mon estime et ma protection, malgré cette lettre affreuse que m'écrivoit contre vous votre ami du Ciseau... (*Lui donnant la lettre.*) Reconnoissez-vous son écriture?

M. LE DOUX, *prenant la lettre, et l'examinant.*

Oui, M. Le Comte.

LE COMTE.

Lisez-la.

(*M. Le Doux lit la lettre, bas.*)

M. LE DOUX, *après avoir lu.*

Qui donc a pu l'armer contre moi?

LE COMTE.

Vos succès .... Et voilà l'ami pour lequel vous abandonniez cette femme respectable .... (*Lui montrant son fils.*) Cette créature intéressante, à laquelle vous devez un pere!

M. LE DOUX, *faisant un mouvement pour se jetter aux pieds du Comte.*

Ah! Monsieur, permettez....

LE COMTE, *l'arrêtant, lui tendant la main et lui montrant Susanne.*

Ce n'est pas à mes pieds que vous devez tomber, M. Le Doux; c'est à ceux de cette adorable femme.

SUSANNE, *l'embrassant.*

O mon ami!....

M. Le Doux, *se jettant à ses pieds.*

Ma Susanne ! .... j'abjure à tes pieds ce malheureux goût, qui alloit, peut-être, me faire oublier que j'étois époux et pere.

(*Susanne le releve.*)

Le Comte

Voyez, M. Le Doux, voyez à quoi tiennent les talens, les mœurs, le bonheur même ! Voyez, surtout, combien un faux ami est à craindre, et redoutez toujours les liaisons dangereuses !

FIN.

LES CAPRICES DE PROSERPINE,

OU

LES ENFERS A LA MODERNE,

PIECE EPISODI-COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES,

Par M. PUJOULX, de plusieurs Sociétés Littéraires.

Que pouvois-je, Messieurs, faire de plus pour vous ?
J'ai mis dans les Enfers tout sens-dessus-dessous.

SCENE DERNIERE.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR tragique prend un trait historique, l'altere pour l'adapter à la scene ; la Piece réussit, et l'Auteur est justifié. Ce n'est point l'Histoire, c'est la Fable que je mets sur la scene. Voici le trait qui sert de base à ma Piece. « Cérès se » plaint à Jupiter que Pluton lui a enlevé sa fille, » Proserpine, qui ne veut plus quitter les Enfers. » Le maître du tonnerre ordonne, pour consoler » cette tendre mere, que Proserpine passera six » mois de l'année avec elle, et les autres six » mois avec Pluton. » Et voici ce que je suppose. Proserpine, allant chez sa mere, passe à Paris, *incognito*, s'entend, se plaît dans la Capitale ; c'est dans l'ordre : elle est femme, conséquemment un peu coquette, et le luxe étale en France toute sa richesse. Elle revient aux Enfers ; elle y rapporte les modes, les ri-

dicules, la légéreté de nos Françoises. Les Champs Élisées lui paroissent insipides : elle veut repartir ; Pluton en enrage, assemble son conseil, on leve la toile et la Piece commence.

NOTE
DES RÉDACTEURS.

ON connoît suffisamment le sujet de cette Piece, quand on a lu l'Avertissement de l'Auteur. C'est à lui aussi que nous devons les Anecdotes que nous allons rapporter, et la Notice sur Carlin. Il a bien voulu nous les communiquer, après les avoir rédigées sur les renseignemens que lui en a fournis Madame Carlin, veuve de ce célebre Acteur; et nous avons puisé les Jugemens dans les différens Journaux qui ont parlé de la Piece, en annonçant les éditions qui en ont été faites, tant à Paris qu'en Province.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LES CAPRICES DE PROSERPINE.

CETTE Piece eut un grand succès dans sa nouveauté, et elle se joue encore fréquemment au Palais-Royal. C'est un cadre ingénieux dans lequel l'Auteur a passé en revue nos ridicules, nos manies et les modes en vogue. Il y avoit à la premiere représentation plusieurs scenes composées de différens personnages épisodiques, que Pluton changeoit en animaux, suivant le caractere qu'ils avoient eu sur la terre ; mais l'Auteur ayant retiré sa Piece après la neuvieme représentation, sous prétexte d'y faire quelques corrections, il substitua aux scenes de la Ménagerie celle de l'Ombre de Carlin, qui eut un très-grand succès. M. Volange a montré beaucoup de talent dans cette scene, où l'Auteur a réuni

la gaieté naturelle des rôles d'Arlequin au caractere bon et sensible dont on sait que Carlin étoit doué, au plus haut degré.

Quelques Anecdotes précieuses doivent tenir lieu d'éloges.

La fille aînée de cet Acteur assistant à une représentation des *Caprices de Proserpine*, tomba évanouie à ces vers de la scene derniere, où l'ame de son pere se peint toute entiere :

« A plaire chaque jour j'étois accoutumé :
» Il est dur de mourir quand on est tant aimé ! »

L'Auteur demandant un jour à Madame Carlin, veuve de cet Acteur chéri, si elle connoissoit cette Piece. « Oui, Monsieur, lui répondit» elle ; mais, par ce qu'on m'en a dit, j'ai senti » que je ne pourrois jamais en soutenir la repré» sentation. »

On a été surpris de ce que le premier hommage décerné à Carlin ne lui ait pas été rendu sur un Théâtre dont il faisoit les délices ; on l'a été bien davantage de ce que les Comédiens Italiens, à la censure desquels les Pieces des Variétés passoient encore lorsque *Les Caprices de Proserpine*

y furent présentés, n'aient pas empêché les représentations de cette Piece. Voici le mot de l'énigme. La scene de l'Ombre de Carlin étoit restée dans le porte-feuille de l'Auteur lorsqu'il fit jouer cette Piece, et il la retira ensuite, en feignant d'y ajouter cette scene pour remplacer celles de la Ménagerie. De cette maniere, elle ne passa qu'à la censure de la Police, et non à celle des Comédiens Italiens.

Il eût été difficile que cette scene fût jouée avec plus de naturel et d'illusion au Théatre Italien, qu'elle l'a été à celui des Variétés, successivement par MM. Volange et Bordier.

Le rôle de Proserpine fut joué, dans la nouveauté, par Mademoiselle Prieur, et depuis il l'a été par Mademoiselle Forêt, l'aînée, qui y a mis toutes les graces, la légéreté, la noblesse et la dignité dont il est susceptible dans ses différentes nuances, et que l'on est accoutumé à voir déployer à cette charmante Actrice, dans tous les rôles dont elle est chargée, selon leurs divers genres.

Nous ne craignons d'être désavoués ni par l'Auteur, ni par personne en faisant à Ma-

demoiselle Forêt l'application de ces vers galans, qu'il adressa, il y a quelque tems, à une Dame de sa connoissance, qui venoit de jouer, en société, le rôle de Proserpine dans sa Piece.

Tu me les fais encor chérir
Ces *Caprices* de ma jeunesse;
Et par ton jeu, plein de finesse,
Tu parviens à les rajeûnir.
En vain nos petites Marquises,
Et nos Bourgeoises, aux grands airs,
Ont changé de goûts, de travers,
Et de chapeaux et de *chemises* :
En vain ton costume a vieilli.
Ah ! ta grace est toujours nouvelle,
Et l'habit qui pare une Belle
Sera toujours neuf et joli.

L'Auteur a rétabli ici toutes les scenes de la Ménagerie, à l'exception d'un seul personnage dans lequel on a cru appercevoir une allusion, qu'il avoit été bien loin de prévoir. Il a supprimé, sans retour, ce personnage, moins pour se justifier d'un soupçon qui portoit totalement à faux que pour se rendre aux desirs d'un grand Seigneur, aussi illustre par son nom que par son rang, et qui l'en a prié.

Les Caprices de Proserpine furent composés vers la fin de 1783. L'Auteur avoit alors vingt ans. Un mois avant la représentation, il y plaça quelques tirades relatives aux circonstances. Il est le premier qui ait osé ridiculiser publiquement le magnétisme animal. Cette hardiesse fut traitée avec humeur par quelques-uns, reçue avec enthousiasme par d'autres, et applaudie généralement quelque tems après. L'épigramme sur le Ballon du Luxembourg fut ajoutée le jour même de sa chûte, et l'Ombre de Carlin en montra un échantillon aux Spectateurs. Enfin il est peu de Pieces qui aient autant prêté aux allusions du moment. Elle fut imprimée à Paris, chez Cailleau, en 1784, après la trente-sixieme représentation, et elle eut, peu de tems après, une seconde édition. On l'imprima aussi à Toulouse. Elle a été jouée, avec succès, dans différentes Villes de Province, et les Journaux du tems en ont parlé avantageusement. Les Rédacteurs de celui de Bordeaux ayant appris, dans la nouveauté, que l'Auteur étoit de cette même Ville, se firent un plaisir de rapporter dans le Journal de Guyenne les éloges qu'on en avoit faits dans ceux de la

Capitale ; particuliérement dans le *Mercure de France*, n°. 41, 9 Octobre 1784, et dans les *Etrennes du Parnasse* de 1785, rédigées alors par M. Mayeur de Saint-Paul, où l'on dit, en parlant du succès de cette Piece, et en rapportant son sujet : « Qu'il falloit pour remplir ce cadre heureux une plume délicate et spirituelle, et, que, de ce côté, l'Auteur ne laisse rien à desirer ; que la Piece est écrite avec facilité, remplie de traits d'esprit, et que la scene de l'Ombre de Carlin est très-intéressante. »

Nous avons cru qu'on nous sauroit gré de donner ici une courte Notice sur Carlin. C'étoit un des Acteurs que le Public chérissoit le plus, au Théatre et dans le monde ; et, à ce double titre, il a trop de droits à nos hommages pour que nous ne nous empressions pas à lui en rendre toutes les fois que nous en trouverons l'occasion.

Charles-Antoine Bertinazzy, plus connu sous le nom de Carlin, naquit à Turin, en 1710. Il fut employé, fort jeune, dans les Troupes du Roi de Sardaigne, en qualité de Porte-Drapeau. La mort de son pere l'ayant plongé dans l'indigence, il se vit forcé de tirer parti des ta-

lens qu'il avoit acquis, et parcourut une partie de l'Italie, en donnant des leçons d'armes et de danses, deux exercices dans lesquels il excelloit; mais une circonstance fit bientôt éclore son véritable talent.

Il étoit depuis quelque tems à Bologne, lorsqu'il apprit que le Directeur du Spectacle de cette Ville venoit d'avoir une querelle avec l'Acteur chargé de jouer le rôle d'Arlequin dans une Piece nouvelle, et que cet Acteur avoit quitté furtivement la Troupe. Le jeune Carlin, qui avoit joué la Comédie en société à Turin, va se présenter, offre de jouer le rôle, est accepté, a le plus grand succès, sans se faire connoître, et n'est reconnu qu'à la quatrieme représentation.

Un début à la fois si brillant et si extraordinaire le détermina à suivre un état pour lequel il étoit né, et, dès cet instant, il s'y livra tout entier. Il eut de grands succès dans plusieurs Villes d'Italie, et il joua même à Venise sur le principal Théatre. Sa réputation étant parvenue jusques ici, il y fut desiré pour remplacer le fameux Thomassin, que le Comédien Constantin s'étoit

s'étoit en vain efforcé de faire oublier.

Carlin vint à Paris. Il débuta à la Comédie Italienne, le 10 Avril 1741, dans *Arlequin muet par crainte*, ancien canevas de Riccoboni, pere; et ce qui eût paru un grand défaut dans un Acteur médiocre sembla prêter de nouvelles graces à son jeu. Il ne savoit point notre langue; les efforts qu'il fit pour en bégayer quelques mots ajouterent au comique du rôle, et il ne démentit point la réputation qu'il s'étoit acquise. Il joua successivement, avec un grand succès, dans *L'Esprit follet*, *Caroline Magicienne*, *Les Fées rivales*, *Les vingt-six infortunes d'Arlequin*, *Le Prince de Salerne*, *Le Fils perdu et retrouvé*, et dans un très-grand nombre d'autres Pieces Italiennes.

Depuis la suppression des Comédies de ce genre, Carlin a joué dans les Pieces de M. le Chevalier de Florian, qui sembloient avoir été faites pour développer toute la sensibilité de l'ame de cet intéressant Acteur. Le vrai talent fait oublier qu'il a des difficultés à vaincre. Carlin, sous un masque grotesque, affublé de l'habit ridicule de son rôle, faisoit couler des larmes délicieuses, quelquefois mêlées de ce rire de plaisir, plus agréable que

les éclats, qu'il savoit si bien exciter dans ses autres Pieces.

C'est surtout dans ses annonces que Carlin a prouvé sa fertilité. Il les varioit sans cesse, et y mêloit toujours quelques saillies piquantes en elles-mêmes, ou par la maniere naïve et plaisante dont il les rendoit. Enfin, s'il est incontestable qu'il faut un vrai talent pour acquérir et soutenir une grande réputation dans un rôle aussi ingrat que celui d'Arlequin, il est certain aussi que Carlin réunissoit sous le masque les talens du Comédien aux saillies de l'Écrivain comique : voilà l'Acteur.

Nous ne jetterons qu'un coup d'œil sur sa vie privée.

Il est peu d'hommes qui aient réuni autant de qualités personnelles dans un état que, mal-à-propos, l'on regarde comme les excluant presque toutes.

En parcourant les éloges des Savans et des Gens-de-Lettres, on est surpris de n'y trouver que les qualités essentielles de l'honnête homme, appréciées dans un style emphatique qui laisse oublier que celui qu'on loue avec tant de

complaisance et fidèle à son devoir. Les faits prouvent que Carlin avoit plus que des vertus ordinaires. Il fut bon, sensible, bienfaisant jusqu'au dernier moment; cependant sa vie fut semée de chagrins, causés par les pertes que sa facilité à obliger lui fit éprouver. Il perdit plus de 100,000 livres en différentes circonstances; mais l'événement qui l'affecta le plus, ce fut de voir que [illegible] un homme qu'il avoit accueilli dans la misere et qu'il avoit long-tems nourri. Croira-t-on que Carlin poussa la générosité jusqu'à employer la protection de la feue Reine pour sauver cet homme? Il disoit avec douleur: *Ce n'est pas mon argent que je regrette, c'est l'intérêt que m'avoit inspiré ce malheureux. Je l'aimois!*

La derniere faillite qu'il éprouva de la part d'un ami, altéra sa santé, qui depuis cette époque fut chancelante. Il s'écrioit dans les momens où ses malheurs se retraçoient à sa mémoire : *Je serois tenté de croire qu'il n'y a que moi [illegible] parfaitement honnête homme.*

Ces événemens, joints au spectacle déchirant qu'il avoit sans cesse devant les yeux, celui de sa

les éclats, qu'il savoit si bien exciter dans ses Pieces.

C'est surtout dans ses annonces que Carlin a prouvé sa fertilité. Il les varioit sans cesse, et y mêloit toujours quelques saillies piquantes en elles-mêmes, ou par la maniere naïve et plaisante dont il les rendoit. Enfin, s'il est incontestable qu'il faut un vrai talent pour acquérir et soutenir une grande réputation dans un rôle aussi ingrat que celui d'Arlequin, il est certain aussi que Carlin réunissoit sous le masque les talens du Comédien aux saillies de l'Écrivain comique : voilà l'Acteur.

Nous ne jetterons qu'un coup d'œil sur sa vie privée.

Il est peu d'hommes qui aient réuni autant de qualités personnelles dans un état que, mal-à-propos, l'on regarde comme les excluant presque toutes.

En parcourant les éloges des Savans et des Gens-de-Lettres, on est surpris de n'y trouver que les qualités essentielles de l'honnête homme, appréciées dans un style emphatique qui laisse oublier que celui qu'on loue avec tant de

accomplissement de ce que son devoir. Les faits prouvent que Carlin avoit plus que ces vertus ordinaires. Il fut bon, sensible, bienfaisant jusqu'au scrupule; cependant sa vie fut semée de chagrins, causés par les pertes que sa facilité à obliger lui fit éprouver. Il perdit plus de 200,000 livres en différentes circonstances; mais l'événement qui l'affecta le plus, ce fut le vol que lui fit un homme qu'il avoit accueilli dans la misere et qu'il avoit long-tems nourri. Croira-t-on que Carlin poussa la générosité jusqu'à employer la protection de la feue Reine pour sauver cet homme? Il disoit avec douleur: *Ce n'est pas mon argent que je regrette, c'est l'intérêt que m'avoit inspiré ce malheureux. Je l'aimois.*

La derniere faillite qu'il éprouva de la part d'un ami, altéra sa santé, qui depuis cette époque fut chancelante. Il s'écrioit dans les momens où ses malheurs se retraçoient à sa mémoire: *Je serois tenté de croire qu'il n'y a que moi de parfaitement honnête homme.*

Ces événemens, joints au spectacle déchirant qu'il avoit sans cesse devant les yeux, celui de sa

fille aveugle, des suites de la petite vérole, acheverent de le conduire au tombeau. Il succomba à une espece d'apoplexie, et conserva jusqu'au dernier moment son caractere ferme et sensible. Il mourut à Paris, le 9. Septembre 1783, regretté du Public comme Acteur, et de tous ceux qui le connoissoient comme homme aimable et citoyen vertueux.

LES CAPRICES DE PROSERPINE,

OU

LES ENFERS A LA MODERNE,

PIECE EPISODI-COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES,

Par M. PUJOULX, de plusieurs Sociétés Littéraires;

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théatre des Variétés, le 16 Juin 1784, et, depuis, dans les principales Villes de Province.

Que pouvois-je, Messieurs, faire de plus pour vous ?
J'ai mis dans les Enfers tout sens-dessus-dessous.

SCENE DERNIERE.

PERSONNAGES.

PLUTON, Dieu des Enfers.

PROSERPINE, Déesse des Enfers.

MERCURE, Messager des Dieux.

MINOS, EAQUE, RHADAMANTE,	Juges des Enfers.

UN QUATRIEME JUGE des Enfers.

UN CINQUIEME JUGE des Enfers.

UNE BERGERE, UNE ORGUEILLEUSE, UNE COQUETTE, UNE JEUNE FILLE, SA SŒUR, UNE GUERRIERE,	Ombres de Femmes.

AUTRES OMBRES DE FEMMES, Personnages muets.

UN CHANTEUR ITALIEN, UN SOI-DISANT PHILOSOPHE, UN POETE, UN CHARLATAN, UN ABBÉ, UN SATYRIQUE,	Ombres d'Hommes.

UN PROCUREUR,
UN COURTISAN,
UN BOSSU,
UN FINANCIER,
} Personnages muets.

AUTRES OMBRES D'HOMMES, Personnages muets.

UN DIABLE, en Jocquet.

L'OMBRE DE CARLIN.

OMBRES DE DANSEURS, DE DANSEUSES ET DE MUSICIENS.

La Scene est aux Enfers.

LES CAPRICES DE PROSERPINE,

PIECE ÉPISODI-COMIQUE.

(Le Théâtre représente une salle du Palais de Pluton, au fond de laquelle est son trône.

SCENE PREMIERE.

PLUTON, MINOS, EAQUE, RHADAMANTE, UN QUATRIEME ET UN CINQUIEME JUGES DES ENFERS.

PLUTON, *sur son trône.*

MINISTRES redoutés de l'Empire des Ombres,
Vous qui jugez les morts dans ces demeures sombres,
Un sujet important me fait vous appeler ;
Juges, écoutez-moi, votre Roi va parler....
Que dis-je! votre Roi? Non, ce titre sévere
Je le dépose ici : l'égalité m'est chere.
Vous pourriez me flatter en sujets trop soumis,
Et mon cœur, en ce jour, n'a besoin que d'amis.

(Il descend de son trône et continue.)

Vous connoissez pour mon épouse

Ma complaisance et ma bonté ?
Vous savez que jamais une fureur jalouse
Ne troubla sa tranquillité ?
J'ai consenti qu'elle allât sur la terre
Jouir des plaisirs des humains;
Qu'elle passât en France, en Angleterre:
A tous ses goûts j'ai su prêter les mains.
Amis, voici ma récompense:
Abusant sur mon cœur de son trop de puissance
Et prétextant le dégoût et l'ennui,
Elle fuit, dit-elle, aujourd'hui,
Si je ne rends ces lieux aussi gais que la France.

MINOS.

Ce caprice, Seigneur, est fait pour attrister,
Et ce dégoût doit vous être sensible.

PLUTON.

Qu'elle desire une chose possible,
Je suis prêt à la contenter.

EAQUE.

Quoi! dans son goût ridicule et bizarre,
Voudroit-elle changer en un séjour charmant
Le séjour affreux du Tartare?

PLUTON.

Non, vous savez qu'elle y va rarement.
Mais elle dit que ces champs, ces vallées
Ne sont que de tristes allées
Où l'on se promene en dormant.
En vain, pour appaiser un si cruel délire,
Je lui redis vingt fois que dans ce vaste Empire,
Nul ne peut rien changer que le maître des Dieux....

« Pluton, je vous fais mes adieux.
» Oui, je vous quitte, me dit-elle.
» Je vous reverrai quelque jour ;
» Car je le sens, malgré que je sois immortelle,
» Je péritois d'ennui dans cette Cour.... »
Peut-on plus loin pousser l'extravagance ?

MINOS.

Voilà le juste prix de trop de complaisance !
Pourquoi la laissiez-vous si long-tems à Paris ?....
C'est le séjour des plaisirs et des ris ;
Sans cesse on y chante, on y danse.
Quand elle est revenue en ces paisibles lieux,
Entre nous, elle a dû les trouver ennuyeux,
Et c'est dans l'ordre. Ici, point de bals, point de fêtes.
Les morts ne sont pas fort plaisans.
Nos Champs Eliséens ne sont bien amusans
Que dans les écrits des Poëtes.

PLUTON.

Ah ! vous augmentez mon effroi.
De mon malheur je ne me prends qu'à moi ;
Mais n'est-il nul moyen d'arrêter Proserpine ?
Si de son pere, Jupiter,
J'avois la puissance divine,
Elle n'auroit bientôt plus rien à souhaiter.
Tout s'embelliroit pour lui plaire.
Je ferois de ces champs déserts
Un lieu charmant, une Isle de Cythere,
Et l'Olympe enviroit le séjour des Enfers.

MINOS.

Si l'on ne redoutoit et Cérès, et son pere,
On pourroit par la force....

PLUTON, *l'interrompant.*

Ah! Minos, non jamais....
On reconnoît un Juge à ces cruels excès!....
Moi l'outrager, quand je l'adore!

EAQUE.

Elle vous quitte, et vous l'aimez encore?

PLUTON.

Hélas! pour mon tourment,
Depuis qu'elle veut fuir, dans le fond de mon ame
Je sens se ralumer une brûlante flamme;
Je la sens augmenter, de moment en moment....

(*Il vient sur l'avant-scene et dit, à part.*)

O puissant maître du Tonnerre,
Loin de punir jadis mes amoureux transports,
Tu me laissas ta fille et l'Empire des morts!
Tu jettes quelquefois un regard sur la terre,
Ah! laisse-le tomber au séjour ténébreux.
Tu me vois entouré de ta noble famille:
Nous t'implorons pour ton sang, pour ta fille!
Donne-moi le pouvoir de combler tous ses vœux,
Pluton des Immortels sera le plus heureux!....

(*Le Tonnerre gronde.*)

La foudre gronde au loin; je vois l'éclair qui brille!

SCENE II.

MERCURE, PLUTON, MINOS, EAQUE, RHADAMANTE, UN QUATRIEME ET UN CINQUIEME JUGES DES ENFERS.

MERCURE, *une baguette à la main, à Pluton.*

PLUTON, tes cris ont monté jusqu'aux Cieux.
Tu pourras retenir Proserpine en ces lieux....
Jupiter vient de se résoudre
(*Lui montrant la baguette.*)
A déposer dans ce fer enchanté
Une étincelle de sa foudre :
A ce présent reconnois sa bonté....
(*Il lui donne la baguette, et continue.*)
Ce talisman, par sa puissance,
Changera les objets au gré de tes desirs.
Tu chéris ton épouse ? Il t'est bien doux, je pense
De pouvoir la fixer par l'attrait des plaisirs ?

PLUTON.

A ce discours, rempli de complaisance,
Je reconnois le Dieu de l'Éloquence,
Et le Dieu favorable aux amoureux loisirs.
A Jupiter, de ma part, tu peux dire,
Que ce talisman précieux
Est aussi cher, et plus cher à mes yeux
Que le don qu'il me fit jadis de cet Empire,
Puisqu'il peut y fixer celle qui l'embellit.

(*Mercure sort.*)

SCENE III.

PLUTON, MINOS, EAQUE, RHADAMANTE, UN QUATRIEME ET UN CINQUIEME JUGES DES ENFERS.

PLUTON, *à part.*

Voila bien Jupiter, ce Dieu des grandes ames !
Quand on fait des vœux pour les femmes,
Aussi-tôt il les accomplit.
Je puis donc désormais faire éclater ma joie ?

MINOS.

Devant nous qu'elle se déploie ;
Nous la partageons tous.

PLUTON.

Oui, mon cœur, transporté,
Suffit à peine à sa félicité !
Je vais éprouver votre zele.
Il faut prendre en ce jour une forme nouvelle ;
Il faut quitter cette sévérité,
Obéir à la Reine, et faire tout pour elle :
On ne s'abaisse point en servant la Beauté.
Je veux de mes Champs Élisées,
Faire un vaste jardin Anglois,
Où les beautés, avec art dispersées,
Raniment les desirs, ne les lassent jamais.....
(*Au quatrieme Juge.*)
Vous avez voyagé souvent en Angleterre ?

C'est vous que je choisis pour en dresser le plan.
Donnez l'essor au génie, au talent.
Placez-y, cependant, un vaste et beau parterre,
Une Ménagerie, un Palais imposant.
Je vous laisse, au surplus, liberté toute entiere.
Vous pouvez rassembler, dans vingt sites divers,
Ces débris renommés, épars dans l'univers.
Quand le génie est libre, il est sûr de bien faire.
Je connois Proserpine, et je vous suis garant
Que ce plan lui plaira, s'il est extravagant.
(*Le quatrieme Juge sort.*)

SCENE IV.

PLUTON, MINOS, EAQUE, RHADAMANTE, UN CINQUIEME JUGE DES ENFERS.

PLUTON, *à Eaque.*

Elle aime les fleurs les plus belles,
Eaque, allez choisir des objets enchanteurs,
Que je puisse changer en fleurs toujours nouvelles,
Pour orner le parterre.

EAQUE.

Emploi des plus flatteurs!
Je verrai par mes soins Proserpine embellie.
(*Eaque sort.*)

SCENE V.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE, UN CINQUIEME JUGE DES ENFERS.

PLUTON, *au cinquieme Juge.*

Afin de contenter jusqu'au bout sa folie,
Vous choisirez des êtres animés,
Pour être en animaux par ce fer transformés :
J'en veux peupler une Ménagerie.
(*Le cinquieme Juge sort.*)

SCENE VI.

PLUTON, MINOS, RHADAMANTE.

PLUTON, *à Rhadamante.*

Vous, choisissez dans les Acteurs François
Tous ceux qui dans Paris ont eu de grands succès,
Pour monter un Spectacle au gré de son envie.
(*Rhadamante sort.*)

SCENE VII.

PLUTON, MINOS.

PLUTON.

MINOS, c'est à nous désormais.
Je vous ai réservé pour le plus difficile;
C'est prouver que je vous connois.
Il faut choisir, philosophe tranquille,
Dans les Ombres des Beaux-esprits
Qui peuplent ce paisible asyle,
Celles qui, par leurs mœurs, leur gaîté, leurs écrits,
Sont dignes de former la Cour de Proserpine.
Donnez-leur à chacune une charge au Palais;
Mais bannissez-en, pour jamais,
De ces petits Auteurs la foule clandestine,
Qui prétendent, dans leurs accès,
Que la fureur des vers sans cesse les domine.
Le vrai talent fuit toujours ces excès.
Vous connoissez ma femme? Une muse badine
Aura pour elle plus d'attraits
Que de ces grands Auteurs l'ennuyeuse science.

MINOS.

Je choisirai des Poëtes de France:
Ils lui plairont, j'en suis certain.

PLUTON.

Minos n'agit jamais en vain.

(*Minos sort.*)

SCENE VIII.

PLUTON, *seul.*

Pour que chacun fasse ici quelque chose,
Je me garde le soin de la métamorphose...
Amour! Amour! quel pouvoir ont tes traits!...
Proserpine, est-ce assez? Vois combien tu m'es chere!
Tu fais un Dieu galant du Dieu le plus sévere...
Dois-je rougir de tout ce que je fais?
Non: dans les Cieux, sur la terre et sur l'onde,
Les Dieux et les mortels par l'Amour sont vaincus;
Et la ceinture de Vénus
Enchaîne tout, jusqu'au maître du monde!

SCENE IX.

PROSERPINE, PLUTON.

PROSERPINE.

Eh! bien, Pluton, comblez-vous mes desirs?
Ma priere, à la fin, sera-t-elle exaucée?
M'avez-vous préparé quelques nouveaux plaisirs?
Ou dois-je fuir de l'Élisée?
Laisserez-vous encor languir dans des déserts
La Souveraine des Enfers?

PLUTON.

Connois mieux ton époux, ma chere Proserpine !
Si tu fuyois, si je perdois ton cœur,
De quoi me serviroit mon sceptre et ma grandeur ?...
Mais du maître des Dieux la puissance divine
A daigné calmer ma douleur,
(*Montrant la baguette que Mercure lui a apportée.*)
Et par ce talisman tout va changer de face.

PROSERPINE.

Quoi ! ces champs deviendroient le séjour du bonheur?

PLUTON.

Pour te plaire est-il rien que ton époux ne fasse ?

PROSERPINE.

Ah ! ce désert, quand je suis près de toi,
Quand je t'y vois, Pluton, est l'Olympe pour moi !

PLUTON, *montrant le talisman.*

Mais sans....

PROSERPINE, *l'interrompant.*

N'en parlons plus. As-tu donné ton ordre
Pour que tout en ces lieux respirât la gaîté ?
A Londre, *incognito*, j'ai passé tout l'été.
J'ai vu tous les jardins : c'est là que le désordre
Réveille à chaque pas la curiosité.
Bannissons de ces lieux ce ton triste et sévere,
Qui ne peut que nous ennuyer.
Pourquoi garder ce braillard de Cerbere ?
Eh ! mettons à sa place un Suisse, en baudrier.
Que tout ici prenne une forme neuve.
Je veux que, dès demain, le nautonnier Caron
Ait, au lieu de sa barque, un beau char, un ballon,

Pour aider aux humains à traverser le fleuve.
Dans nos parcs, nos jardins, imitons les Anglois ;
Dans nos mœurs, nos habits, imitons les François :
Le Dieu du goût en France a fixé sa demeure ;
On y change de ton et de mode à toute heure.
Chez eux jamais l'ennui n'a pu trouver d'accès....
Demain je te fais faire un surtout carmélite.
Minos ne rendra plus ses arrêts qu'en lévite.

PLUTON.

L'étiquette....

PROSERPINE, *l'interrompant.*

Est un mot,
Et celui qui la suit sera toujours un sot.
Pour que tout aux Enfers ait des formes aimables,
Je veux même en Amours déguiser tous les Diables.

PLUTON.

Les morts qui descendront chez nous
Vont désormais nous croire fous !

PROSERPINE

Crois-moi, Pluton, c'est ainsi qu'on s'abuse :
On n'est pas fou quand on s'amuse ;
Et si le bruit en peut là-haut courir,
Tous les humains voudront bientôt mourir.

PLUTON.

Ta gaîté me ravit, et tu seras contente
Va, j'ai tout ordonné pour remplir ton attente,
Et tu verras que je suis prévenant.

PROSERPINE.

De mon bonheur tu dois être content...

(*Montrant le talisman.*)
Ce talisman vient de changer mon ame,
Et je sens que je t'aime autant
Que si je n'étois point ta femme.

SCENE X.

LE QUATRIEME JUGE, *un plan à la main;* PLUTON, PROSERPINE.

LE JUGE, *à Pluton.*

Seigneur, vous pouvez maintenant
Faire un jardin Anglois de ce paisible asyle.
Je viens de lire un Poëme charmant,
Où l'Auteur, (1) tour-à-tour, et sublime et facile,
A chanté les jardins; et j'ai dressé ce plan
Où j'ai su réunir l'agréable à l'utile.

PLUTON.

On ne peut errer en suivant
Le digne émule de Virgile.

PROSERPINE, *prenant le plan et le parcourant.*

Comment! un Parc Anglois?.. Ah! tu deviens galant!...
Quelle confusion! .... des colonnes brisées,
Des temples, des tombeaux, que la mousse a couverts;
Des pyramides renversées,
Des bosquets enchantés, d'effroyables déserts,
Des obélisques, des fontaines,
Des rochers et d'immenses plaines? . . .

(1) M. l'Abbé De Lille.

Ce plan me plaît beaucoup ; je le dis, sans façon,
Car je n'y vois ni rime, ni raison.

PLUTON.

Mais.... pour un Parc Anglois l'éloge est agréable !

LE JUGE.

Ce n'est-là que l'intention ;
On ne voit les beautés qu'à l'exécution.

PROSERPINE, *à Pluton.*

Pluton change ces lieux en ce séjour aimable !
Chaque instant qui s'écoule après tant de desirs
Est un instant perdu pour les plaisirs.

PLUTON, *prenant le plan.*

Eh ! bien, sois satisfaite.....
(*A part.*)
Esprits que Jupiter a soumis à mes loix,
Qu'à tout bouleverser chacun de vous s'apprête,
Et que ce plan s'exécute à ma voix.
Je parle au nom du maître du Tonnerre.

(*Le Théatre change en un Paysage pittoresque. On voit dans le fond des tombeaux, des temples et des rochers, &c. A gauche l'entrée d'un monument, sur la porte duquel est écrit* Ménagerie.)

PROSERPINE, *à part.*

Quel changement ! quel séjour enchanté !
O Souverain des Dieux ! Jupiter ! ô mon pere !
Je te dois plus que l'immortalité !

(*Elle parcourt les différentes beautés du Jardin Anglois.*)

LE JUGE, *l'accompagnant dans son examen du Jardin, pour lui en faire remarquer toutes les parties séparément.*

De tous les peuples de la terre

J'ai réuni les tombeaux dans ces lieux ....
Au bas de ce vallon est le tombeau d'Homere.

PROSERPINE, *regardant ailleurs.*

Ce bosquet est délicieux !

LE JUGE.

De ce sentier veuillez suivre la trace ;
Sous ce berceau de pampres verts
J'ai placé le tombeau d'Horace.

PLUTON.

Plus haut, non loin de ces déserts,
Que vois-je épars sur ces sables arides ?

LE JUGE.

Ce sont les restes, les débris
De ces fameuses pyramides
Qu'en Egypte éleva l'orgueilleux Busiris.

PLUTON, *à part.*

Tu le vois, Roi cruel ! le tems vient tout abattre.
On ne vit que par les bienfaits !
Ton nom va s'oublier, malgré tous ces excès,
Et celui du bon Henri quatre
Vivra toujours dans le cœur des François !

PROSERPINE, *au Juge*

J'aime de ce rocher l'effrayante structure.

LE JUGE.

Voyez au bas cette caverne obscure,
Asyle du silence, effroi de la nature.
Si vous chantez, l'écho de ce lieu ténébreux,
Loin de vous imiter, pousse un cri douloureux ;
Et si l'aspect de cet antre effroyable
Vous arrache ces mots : « Il n'est point de bonheur ? »

Il répete, trois fois, d'une voix lamentable :
« Il n'est point de bonheur ! »

PROSERPINE.

Ce sombre est admirable !

LE JUGE.

Osez entrer dans ce séjour d'horreur.
D'un jour pâle et tremblant quelques rayons funebres
Laissent appercevoir un sentier tortueux.
Suivez jusques au bout ce chemin raboteux.
Tout disparoît alors et caverne et ténebres ;
Ici l'œil enchanté se promene à loisir :
C'est le champ du bonheur, le séjour du plaisir.

PROSERPINE.

Ce contraste est piquant !

PLUTON.

Il doit charmer la vue.

LE JUGE.

Le roc cache la plaine et sa vaste étendue ;
Mais vous verrez, Seigneur, que j'ai su de ces lieux
Faire un séjour délicieux.
Tout y ravit et rien ne s'y ressemble.
De vingt sites divers j'ai fait un bel ensemble.
Ici, sous un ombrage épais,
Vous découvrez un trône de fougere ;
L'Ombre d'un tendre amant, celle d'une Bergere
Viendront y respirer le frais.
Là, de longs peupliers, baignés d'une onde pure,
Se balancent dans l'air, avec un doux murmure,
Qui vous invite aux douceurs du repos.

PROSERPINE.

C'est assez; ce soin, que je prise,
M'ôteroit le plaisir que cause la surprise :
Je vous sais gré de vos travaux.
Vous êtes Juge ici, mais par vos soins j'espere
Voir encor s'embellir mes parcs et mon parterre.

LE JUGE.

Je veux y consacrer mes heures de loisir.

PROSERPINE.

Ce soin ne peut vous avilir,
Car j'ai vu plus d'un Juge en France,
Dans les vacances du Palais,
Laisser Thémis pour le Dieu des forêts;
Et, de la même main qui tenoit la balance,
Cultiver de tendres œillets.

(*Le Juge sort*)

SCENE XI.

PLUTON, PROSERPINE.

PROSERPINE.

Je vous laisse, Pluton; et, dans ma joie extrême,
Je vais quitter cet habit odieux,
Et prendre une mode que j'aime,
Parce qu'elle est analogue à ces lieux.

PLUTON.

Mais vos sujets....

PROSERPINE, *l'interrompant.*

Que pourront-ils me dire?

Régnez, si vous voulez, ici par les grandeurs;
Pour imiter les François, que j'admire,
Moi, je veux régner sur les cœurs.

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

PLUTON, *seul.*

Que répondre à cela?... Chacun a sa folie.
La sienne est de vouloir qu'on rie;
Et je sens qu'il vaut encor mieux
Etre fou que sage ennuyeux.

SCENE XIII.

EAQUE, OMBRES DE JEUNES FILLES, PLUTON.

(*Eaque entre à la tête de ces Ombres, qui sont une Bergere, une Orgueilleuse, une Coquette, une jeune Fille et sa sœur; une Guerriere et quelques autres. L'orchestre joue l'air* : Charmantes fleurs, &c.

EAQUE, *à Pluton.*

Des Beautés de ces lieux j'ai rassemblé l'élite.
Voilà de quoi former un parterre charmant!
Suivant ses attraits, son mérite,

Que chacune soit fleur. En les interrogeant
Vous pourrez les juger d'après leur caractere.

PLUTON.

J'admire leur éclat et leurs vives couleurs !....
(*Aux Ombres des Jeunes Filles.*)
Ah ! je le vois, pour vous changer en fleurs
J'aurai bien peu de chose à faire !

LA BERGERE.

Oui, mais je crains....

PLUTON, *l'interrompant.*

Qui ! moi, j'aurois la cruauté
D'arracher quelques pleurs des yeux de la Beauté ?
Non; en passant sur le sol du parterre,
Vous sentirez vos pieds s'enfoncer dans la terre.
Là, votre corps s'amincira,
Puis en tige se formera,
Et votre tête deviendra
De la fleur l'odorant calice.

LA COQUETTE, *à la Bergere.*

Pourquoi nous affliger d'un semblable caprice ?
Eh ! rions-en; nos destins sont pareils.

LA BERGERE.

Les fleurs ont des boutons.

PLUTON.

Ceci c'est autre chose... ;
Pour orner chaque fleur de deux boutons vermeils
Je n'aurai pas besoin de la métamorphose....
Venez, chacune à votre tour.
En fleurs, dans le parterre, avec ordre rangées

Vous allez vous trouver changées;
Flore protégera votre charmant séjour.
(*A la Bergere, qui s'avance, en soupirant.*)
D'où naissent vos soupirs ?

LA BERGERE.

Hélas ! Seigneur, ma vie,
Par le nœud le plus doux, alloit être embellie;
J'aimois, et, comblant mes desirs,
L'hymen me promettoit bientôt tous ses plaisirs....
Ah ! que n'ai-je vécu cinq ou six jours encore ?

PLUTON, *à part.*

Elle regrette un bonheur qu'elle ignore !

LA BERGERE.

La veille du jour de ma mort,
Lucas vint me trouver, et, d'une gaîté franche :
« Nicette, me dit-il, nos parens sont d'accord,
» Et nous nous marîrons dimanche.... »

PLUTON.

C'est comme la chanson; mais la chanson a tort.
La mort aveugle, impitoyable,
Frappe des mêmes coups
L'être le plus méchant, l'être le plus aimable,
Et le sort est tombé sur vous.

LA BERGERE.

Que ne suis-je née à la ville !
Je ne pousserois pas une plainte inutile;
Car, Seigneur, on prétend que là
L'hymen n'apprend que ce qu'on sait déja.

PLUTON.

C'est qu'on est plus honnête, et partant plus facile.

LA BERGERE.

LA BERGERE.

Hélas ! changez-moi vîte en fleur ;
C'est-là le seul moyen d'oublier mon malheur !

PLUTON.

Soyez la tendre Violette ;
Cette fleur doit vous plaire, elle croît dans les champs !

LA BERGERE.

Elle peint à mon cœur des souvenirs touchans !
Un jour, assise sur l'herbette,
Lucas, pour prix d'une fleurette,
Me pressoit....

PLUTON, *l'interrompant.*

Hé ! la main ?

LA BERGERE.

Un sentiment si doux
Lui fit éprouver mon courroux.

PLUTON.

Il n'étoit point coupable en cherchant à vous plaire.

LA BERGERE.

La pudeur veut qu'on se mette en colere....
Je regrette ce rendez-vous :
La vie est si courte, entre nous,
Qu'on a bien tort d'être sévere !

PLUTON.

Il n'est plus tems ; ce sont de vains regrets !

(*La Bergere sort.*)

SCENE XIV.

PLUTON, EAQUE, OMBRES DE JEUNES FILLES.

L'ORGUEILLEUSE, *à Pluton.*

Ne croyez point, Seigneur, qu'à cet enfant semblable,
J'aille à vos yeux rabaisser mes attraits :
Non, non, Paris, ce séjour trop aimable,
En m'offrant chaque jour l'encens qui m'étoit dû,
M'a su prouver que j'étois belle.
L'on me surnomma la cruelle ;
C'est dire assez pour ma vertu.

PLUTON.

(*A part.*)

Je vous entends .... Ah! c'est une Orgueilleuse ....
(*A l'Orgueilleuse.*)
Malgré cet hommage flatteur,
Je gage que jamais vous ne fûtes heureuse ?

L'ORGUEILLEUSE.

Eh ! quoi, n'est-ce point un bonheur
De commander aux grands, d'étendre sa puissance,
Et de voir à ses pieds la robe et la finance ?

PLUTON.

L'amour-propre jouit, mais au dépens du cœur ;
Car vous n'aimâtes point ?

L'ORGUEILLEUSE.

Non, mais je fus flattée,
En captivant les cœurs, de me voir respectée.

PLUTON.

On dit que la Beauté souvent
Se plaint d'être si respectable....
Mais je veux vous être agréable,
Et je vous change en Lys.

EAQUE.

Son orgueil est content.

PLUTON, *à l'Orgueilleuse.*

Régnez, par la blancheur, sur les fleurs du parterre,
Comme autrefois, par vos attraits,
Vous avez régné sur la terre.

L'ORGUEILLEUSE.

Ah ! vous comblez tous mes souhaits !
Je n'attendois pas moins de votre complaisance.
Je sens mon cœur jouir d'avance,
D'être la fleur que chérit le François !

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

PLUTON, EAQUE, OMBRES DE JEUNES FILLES.

LA COQUETTE, *à Pluton.*

Pour moi, je ne fus pas si fiere.
J'eus cent adorateurs, sans avoir un amant;
Mais chacun d'eux étoit content.
J'accordois à la robe une faveur légere;
Un coup-d'œil, un sourire au Bel-esprit jaloux:
Quelque chose de plus, par fois, au militaire.
Au Financier un rendez-vous.
C'est ainsi que, les trompant tous,
Je faisois, chaque jour, conquête sur conquête.

PLUTON, *à part.*

Pour me servir d'un terme honnête,
Cela s'appelle une coquette.

LA COQUETTE.

Je me disois: « L'Amour est un enfant,
» Il n'aime que le badinage, »
Et, par raison, j'étois volage.

PLUTON.

Vous étiez folle sensément?

LA COQUETTE.

La constance est un esclavage;
Et j'aimois tant ce tourbillon!

PLUTON, *embarrassé.*

Je voudrois vous changer, mais, pour le choix, je n'ose....

LA COQUETTE, *l'interrompant.*

Il faut pourtant que je sois quelque chose.

PLUTON.

Voulez-vous être papillon ?

LA COQUETTE.

Eh ! soit; je ne perds rien à la métamorphose.

(*Elle sort.*)

SCENE XVI.

PLUTON, EAQUE, OMBRES DE JEUNES FILLES.

PLUTON, *à part, appercevant la jeune Fille et sa sœur.*

Que vois-je ? que d'attraits !.... Mes yeux sont enchantés !....

(*A la jeune Fille.*)

Si Vénus n'étoit immortelle,

Aimable enfant, je croirois que c'est elle.

LA JEUNE FILLE.

Pour un Dieu c'est trop de bontés !...

Ménagez-moi dans la métamorphose.

PLUTON.

Ne craignez rien. Quand on a vos beaux yeux,

On doit tout espérer des mortels et des Dieux.

Oui ; cette bouche où le plaisir repose,
Semble me dire : « Il faut que je sois rose. »
Vous le serez. Le volage Zéphyr,
Fixé par vous, n'osera vous flétrir ;
Vous resterez toujours fraîche et nouvelle . . . .
(Montrant la sœur de la jeune Fille.)
Quelle est cette enfant ?

LA JEUNE FILLE.

C'est ma sœur.
La mort nous réunit ; c'est encore un bonheur.

PLUTON.

Qu'elle soit le bouton d'une rose si belle . . . .
Restez ensemble constamment.
Vous le voyez ? j'ai tâché de vous plaire ;
Mais, hélas ! je n'ai pu mieux faire.
Quand on a vos attraits, ce sourire charmant,
On doit s'attendre à perdre au changement.
(La jeune Fille sort, avec sa sœur.)

SCENE XVII.

PLUTON, EAQUE, OMBRES DE JEUNES FILLES.

PLUTON, *à la Guerriere.*

A VOTRE habit aisément on devine....

LA GUERRIERE, *l'interrompant.*

Oui, Seigneur ; je fus Héroïne.
Pour suivre mon amant, au milieu des hasards,

Je pris le bouclier et le casque de Mars;
Mais, malgré mon amour, mes efforts, mon courage,
Il périt à mes yeux, au milieu du carnage.
Un autre l'eût pleuré; je voulus le venger.
Je ne connus alors ni péril, ni danger;
Et dans un même jour, plein d'horreur et de gloire,
Je perdis mon amant et gagnai la victoire!

PLUTON, *à part.*

Hélas! à ces cruels excès,
Je reconnois les fureurs de Bellonne;
Elle fait payer cher les honneurs qu'elle donne!

LA GUERRIERE.

Elle changea pour moi les lauriers en cyprès!
Mais, quitte envers l'amour, l'honneur et la patrie,
Je n'écoutai que ma fureur;
Et, loin de faire éclater ma valeur,
Je dédaignai le soin de défendre ma vie.
Mars de la protéger s'étant bientôt lassé,
Je la perdis, enfin... C'étoit ma seule envie.
Le laurier croît, sans doute, où mon sang fut versé!

EAQUE, *à Pluton.*

Elle fut à l'honneur, à l'amour si fidelle
Que, pour faire un choix digne d'elle,
Pluton doit être embarrassé?

PLUTON, *à la Guerriere.*

Je ne puis vous changer, hélas! qu'en immortelle.

LA GUERRIERE.

Que je sois plutôt le laurier
Dont on pare à son arrivée

La tête du brave guerrier
Dont la valeur s'est signalée !

PLUTON.

Je dois ce prix à vos nobles revers.

LA GUERRIERE, *à part.*

Je flotterai quelque jour sur vos têtes,
Héros François qu'admire l'univers,
Dont la valeur et les conquêtes
Ont cimenté la paix, la liberté des mers ! (1)

(Elle sort.)

SCENE XVIII.

PLUTON, EAQUE, OMBRES DE JEUNES FILLES.

EAQUE, *à Pluton.*

J'ENTENDS la voix de Proserpine.

PLUTON.

Eh ! bien, allez finir ce que j'ai commencé.
Je vous confie ici ma puissance divine,
Et vous les jugerez d'après un choix sensé ;
Je m'en rapporte à votre intelligence.

(1) La paix venoit d'être signée et l'application étoit facile à faire. Plus d'une fois même, l'Actrice, chargée du rôle, a eu occasion d'adresser ces derniers vers aux d'Estaing, aux La Fayette, aux Sufren.

EAQUE.

Vous m'honorez de trop de confiance ;
Si le zele suffit, vous serez satisfait.

PLUTON.

Sur-tout ne soyez point sévere.
Jugez-les comme moi, pour avoir plutôt fait,
D'après leur ton, leur caractere ;
Car, entre nous, pour connoître le cœur....

EAQUE, *l'interrompant.*

Et le cœur d'une femme ! Y pensez-vous, Seigneur ?
Ah ! même pour un Dieu, ce seroit trop d'ouvrage !

(*Il sort suivi des Ombres.*)

SCENE XIX.

PLUTON, *seul.*

Il a raison. Telle qui paroît sage,
Assez souvent, acquît moins cet honneur
A force de vertu qu'à force de prudence !....
Mais chut.... Proserpine s'avance.

SCENE XX.

PROSERPINE, *vêtue d'une robe blanche, à la mode, nommée chemise, avec un chapeau en forme de balle aérostatique;* PLUTON.

PROSERPINE.

Je viens de parcourir ces lieux.
Le Palais, les bosquets, tout est délicieux!
On croiroit être en Angleterre, en France.
Le parterre est d'un goût exquis!
Déja de quelques- fleurs les bords sont embellis.

PLUTON.

Modérez cette extravagance....
(*Examinant les nouveaux vêtemens de Proserpine.*)
Mais... quel est cet ajustement?

PROSERPINE, *montrant sa robe.*

Ça? c'est une chemise... Eh! n'est-ce pas charmant?...
Oui, c'est une mode françoise.

PLUTON.

Si l'on n'est pas ainsi fort décemment,
On est, au moins, fort à son aise!

PROSERPINE.

Vous vous trompez. A la Ville, à la Cour,
Cet habit est par-tout de mise;
C'est la mode et le ton du jour.

La Financiere et la Marquise
N'oseroient se montrer autrement qu'en chemise.

PLUTON.

Oh ! celle-ci ne peut durer long-tems.
Les François sont de grands enfans,
Que la nouveauté seule et séduit et réveille.
On voudroit les fixer en vain.
Ils abhorrent le lendemain
Ce qu'ils ont adoré la veille.

PROSERPINE, *montrant son chapeau.*

Vous n'aimez pas non plus, trop sévere Pluton,
Ce chapeau léger au ballon ?

PLUTON.

C'est différent : il sied à la coquette.
J'approuve fort ce goût nouveau.
Il semble avertir que la tête
Est vuide comme le chapeau.

PROSERPINE.

Le compliment est fort honnête !

PLUTON.

(*Lisant.*)

Que vois-je à votre doigt ?... « J'appartiens à Pluton. »

PROSERPINE ; *montrant son anneau.*

Oui, c'est un J'APPARTIENS, (1) un anneau du bon ton.

---

(1) Anneau plat qui ressemble à un collier de chien, et sur lequel on écrit le nom du maître. Voici ce que

PROSERPINE.

Ah ! vous m'excédez, à la fin.
Vous voulez qu'au Marais on ait autant d'usage,
Que l'on parle aussi bien qu'au Fauxbourg Saint-Germain ?

PLUTON.

Proserpine, entre nous, vous n'êtes pas fort sage !...
On vient.... De votre rang prenez la dignité,
Et, bannissant toute foiblesse....

PROSERPINE, *l'interrompant.*

Point du tout ; si je suis Déesse,
C'est pour avoir ma liberté.

SCENE XXI.

MINOS, *tenant un rouleau de papiers à la main ;* PLUTON, PROSERPINE.

MINOS, *à Proserpine.*

Pour former votre Cour dans ce lieu de délices,
J'ai fait un choix parmi les Beaux-Esprits ;
Par ordre, je les ai sur cette liste inscrits.

PROSERPINE.

Et vous venez me faire agréer leurs services ?
C'est bon. Détaillez-moi
Leur nom, leur savoir, leur emploi ?

MINOS.

J'ai cru devoir choisir l'ombre de Deshoulieres,

L'amant presse et saisit l'anneau,
Et la femme est bientôt perdue.

PROSERPINE.

C'est plus pour l'ornement que pour l'utilité.

PLUTON.

Voilà bien le François et sa futilité !
Quand il a tout épuisé dans ses modes,
Il en emprunte à ses rivaux.

PROSERPINE.

Il avoit des Chinois emprunté les Pagodes ;
Mais les femmes voyant qu'elles charmoient les sots,
Ont changé ces bijoux pour des meubles commodes :
Elles ont des Abbés au lieu de leurs magots.

PLUTON.

Elles ne pouvoient perdre au change :
Un Abbé ; cela parle.

PROSERPINE.

Oui, beaucoup ; et, sur-tout,
Sur le Spectacle et les objets de goût.
De la femme et du fat c'est un charmant mélange.
Convenez-en, le François est divin ?

PLUTON.

Comment ! *divin* ?... (1) Quoi ! ce peuple volage
Auroit-il une mode aussi pour le langage ?

---

(1) Cette épithete est reçue dans la bonne compagnie, et l'on s'en sert en parlant d'un bonnet extravagant, d'un habit extraordinaire, d'un homme ridicule, &c. &c.

Sur-tout quand le vin sera bon.
Piron, cet Auteur agréable,
Saura vous égayer par ses dits, ses bons mots.
Le judicieux Despréaux
Vous fera quelquefois rire aux dépens des sots ;
Tandis que Maître Jean (1), sous les traits de la Fable,
Déguisera ses contes très-moraux.

PLUTON, *à Proserpine.*

Tu seras, je l'espere, en bonne compagnie !

PROSERPINE, *à Minos.*

Ah ! sur-tout, point d'Auteur profond.
Je veux que l'on chante, qu'on rie.

MINOS.

Scarron, quoique fort laid, sera votre bouffon.
Gresset sera pour la lecture ;
Sa diction facile et pure
Embellira les Ouvrages divers.

PROSERPINE.

Il me lira sur-tout ses vers ;
Car ils ont toujours su me plaire.

MINOS.

Grécourt sera votre petit Abbé :
Il en faut un ; c'est l'ordinaire.
Chapelain, cet Auteur tombé,
Sera portier ; c'est-là son ministere.
Il doit savoir comment on siffle... Enfin,
J'ai su tout employer jusqu'à l'Abbé Cottin.

---

(1) La Fontaine.

PROSERPINE.

N'importe. Je suis satisfaite.

MINOS.

Mon dernier choix, sur-tout, doit combler votre espoir.
Le sémillant Dorat sera pour la toilette.
Gentil-Bernard sera pour le boudoir.

PROSERPINE.

Minos, je suis contente ; on ne pouvoit mieux faire.
Soyez mon Intendant, ayez les yeux sur tout ;
Et, par vos soins, mon Palais, je l'espere,
Sera bientôt celui du goût.

(*Minos sort.*)

SCENE XXII.

PLUTON, PROSERPINE.

PROSERPINE, *regardant si Minos est sorti.*

Je me suis contenue au gré de ton envie ;
Mais c'est un supplice trop fort !
De moi n'exige plus un si cruel effort.
Je te laisse le soin de la Ménagerie ;
Et, moi, je vais courir.... ma foi ! je ne sais où.

PLUTON.

Proserpine, vous êtes folle !

PROSERPINE.

Eh ! bien, mon cher Pluton, sois fou ;
Quand on est deux cela console.

(*Elle sort.*)

SCENE XXIII.

LE CINQUIEME JUGE, OMBRES D'HOMMES, *qui sont un Chanteur Italien, un soi-disant Philosophe, un Poëte, un Charlatan, un Abbé, un Satyrique, un Procureur, un Courtisan, un Bossu, un Financier et plusieurs autres Ombres, de différens états ;* PLUTON.

(*Pendant l'entrée des Ombres, l'orchestre joue l'air :* Changez-moi cette tête, &c. *Les Ombres se rangent à la droite, dans le fond ; Pluton et le cinquieme Juge restent sur l'avant-scene.*)

LE JUGE, *à Pluton.*

PARMI les ombres de ces lieux,
J'ai choisi pour peupler votre Ménagerie
Des Charlatans, des Fous, des Sots ambitieux,
Que vous pourrez changer, au gré de votre envie.

PLUTON.

D'après leurs vertus, leurs défauts,
Ils vont être changés soudain en animaux.

LE JUGE.

Je les ai résignés au sort qu'on leur prépare.
Même plusieurs d'entr'eux, voyez leur goût bizarre!
Attendent cet arrêt avec empressement.

PLUTON.

Les humains ont toujours aimé le changement.

LE JUGE, *aux Ombres.*

A répondre à Pluton, Ombres, qu'on se dispose.

PLUTON, *leur montrant la Ménagerie.*

Pour subir sa métamorphose
Que chacune, à son tour, entre en ce monument.

UN CHANTEUR ITALIEN, *avançant en fredonnant un air, en fausset.*

Je suis l'enfant gâté, Seigneur, de l'harmonie;
Mon fausset a charmé la France et l'Italie.
Je suis natif de Tivoli;
Je me nomme Amorosoni.

PLUTON.

Bon!... Amorosoni?... Ma foi! ce nom m'étonne.
D'un nom si tendre, eh! pourquoi faire choix?
Il ne va point avec votre personne.

LE CHANTEUR.

Il peint les sons de ma charmante voix.
Ah! je vais devenir l'amant de Philomèle.

PLUTON.

Quoique du rossignol la voix soit naturelle,
Oui, j'y consens; mais ce point convenu
Que je n'ajoute rien à votre individu.

(Le Chanteur paroît mécontent en entrant dans la Ménagerie.)

PLUTON, *à part.*

Il espéroit dans la métamorphose
Perdre son beau fausset et ravoir autre chose !

SCENE XXIV.

PLUTON, LE CINQUIEME JUGE, OMBRES D'HOMMES.

UN SOI-DISANT PHILOSOPHE, *à Pluton.*

Je fus un Ecrivain Philosophe, Seigneur;
Je mis toute ma gloire, et même mon bonheur,
Pendant quarante ans de ma vie,
A vouloir seul corriger les humains;
Mais ils sont faux, foibles, ou vains.
Victime de leur jalousie,
Indigné de leur frénésie,
Je sus les fuir et fus passer mes jours
Dans un désert ignoré de l'envie.

PLUTON.

Où donc est ta philosophie ?
Tu n'es qu'un Misantrope, et ne seras qu'un ours.
(*Le Philosophe sort.*)

SCENE XXV.

PLUTON, LE CINQUIEME JUGE, OMBRES D'HOMMES.

LE JUGE, *à Pluton.*

CELUI qui vient, Seigneur, honora sa patrie.

UN POETE, *à Pluton.*

Je suis Poëte, et l'univers
Répete encore et ma prose et mes vers.
J'embrassai tout, et mon brillant génie
Célébra la Beauté, les Héros et les Dieux.
J'adorai, tour-à-tour, Melpomène et Thalie,
Et mariai mes vers harmonieux
Aux accens de la mélodie;
Mais jamais les grandeurs n'éblouirent mes yeux.
J'aurois cent fois brisé ma lyre
Plutôt que d'encenser un sot ambitieux.
Apollon m'inspiroit un plus noble délire;
Et quand je chantois des Guerriers,
Je partageois toujours leur gloire et leurs lauriers.

PLUTON.

Ah! voilà le Poëte: Apollon seul t'inspire.

LE POETE.

Que je sois l'aigle altier! D'un vol audacieux,
Que je puisse planer sous les voûtes des Cieux,
Et ne languisse point dans une indigne cage.

PLUTON.

Pluton en vain ne t'a pas écouté:
Sois aigle, et vole en liberté.

LE POETE, *à part.*

Soleil ! je pourrai donc te rendre mon hommage!
Je pourrai donc fixer l'astre que j'ai chanté !
Je ne regrette plus la vie.

PLUTON.

Tu n'es point mort ; tu vis dans ta patrie :
Le génie a des droits à l'immortalité.

(Le Poëte sort.)

SCENE XXVI.

PLUTON, LE CINQUIEME JUGE, OMBRES D'HOMMES.

UN CHARLATAN, *à Pluton.*

Qué zé sois aigle aussi, souvlimé mazesté;
Ma né mé sanzez pas en loup, zé bous en prie !

PLUTON.

Bon ! vous exerciez donc un art bien assassin?

LE CHARLATAN.

No, lé prémier des arts, Signor, oun art divin !

PLUTON.

Pourquoi de cette crainte avoir l'ame saisie?

LE CHARLATAN.

C'est qué z'étois...

PLUTON.

Quoi?

LE CHARLATAN.

Médécin.

PLUTON.

Oh! vous n'entrerez point dans la Ménagerie:
Mes animaux sont tous très-bien portans,
Et je veux qu'ils le soient long-tems.

LE CHARLATAN.

Dé von cur zé bous rémercie!

PLUTON.

Ah! si je le pouvois je vous rendrois la vie.
Vous m'enverriez encor des sujets de Paris.

LE CHARLATAN.

Tous cux qué z'ai traités, zé les ai tous guaris.

PLUTON.

Je crois que vous avez ici plus d'ennemis
Que vous n'avez d'amis en France.
Allez.... sur-tout laissez votre science,
Elle feroit ici de vains efforts;
On ne peut pas tuer ceux qui sont morts.

(*Le Charlatan sort du côté opposé à la Ménagerie.*)

SCENE XXVII.

PLUTON, LE CINQUIEME JUGE, OMBRE D'HOMMES.

UN ABBÉ, *minaudant, à Pluton.*

Mon teint est de lys et de rose,
J'ai des vapeurs et les nerfs affectés.
Pluton, que je sois femme !

PLUTON.

Allons, vous plaisantez?
Eh! qui s'appercevroit de la métamorphose?

L'ABBÉ.

Oh! non pas moi.

PLUTON.

L'Abbé, j'ai votre fait.
La couleur n'y fait rien, vous serez perroquet.

L'ABBÉ.

Allons... allons... c'est toujours quelque chose :
Si je n'en ai l'habit j'en aurai le caquet.

(*Il entre dans la Ménagerie.*)

SCENE XXVIII.

SCENE XXVIII.

PLUTON, LE CINQUIEME JUGE, OMBRES D'HOMMES.

PLUTON, *à l'Ombre du Satyrique, qui s'avance, tenant un papier à la main.*

Que tiens-tu dans ta main ?

LE SATYRIQUE.

Un Ouvrage critique.
Je fus l'apôtre du bon goût.
On me lut, me craignit, sur-tout;
En un mot, je fus Satyrique.

PLUTON.

Je le vois à ton teint plombé.

LE SATYRIQUE.

J'ai voulu proscrire un Ouvrage;
Malgré tous mes efforts, il n'a point succombé.
J'en suis crêvé de rage !

PLUTON.

L'Ouvrage a pris, et toi seul es tombé?

LE SATYRIQUE.

Homme, je me plaisois jadis dans le désordre;
Animal, j'espere encor mordre.

PLUTON.

Je vais t'en donner le moyen,
Et, pour calmer l'ardeur qui te transporte,

E

Tu pourras abboyer sans cesse à cette porte....

(*Lui montrant la porte de la Ménagerie.*)

Oui, là; sous la forme d'un chien.

LE SATYRIQUE.

Tant mieux ! Si dans leur rêverie
L'ombre de Fontenelle, ou celle de Rousseau
Portent leurs pas vers la Ménagerie,
Je pourrai donc, approchant mon museau....

PLUTON, *l'interrompant.*

Tu ne peux rien sur le génie;
Et quand tu japperois, crois-moi,
Mortel ou chien penseroient-ils à toi ?

(*Le Satyrique entre dans la Ménagerie.*)

SCENE XXIX.

PLUTON, LE CINQUIEME JUGE, OMBRES D'HOMMES.

(*Quelques ombres passent successivement devant Pluton.*)

PLUTON, *au Juge, en lui montrant l'Ombre d'un Procureur.*

Pour ce Procureur qui s'avance,
Il faut le changer en vautour....

(*L'Ombre fait un signe de mécontentement.*)

Vous êtes jugé, sans retour.
Aux plumes près, eh ! vous l'étiez en France....

(*Au Juge, en lui montrant une autre Ombre.*)

Celui-ci ?...

LE JUGE.

C'est un Courtisan.

PLUTON, *à l'Ombre, qui veut s'approcher de lui.*

N'approchez pas, cela se sent....
(*Au Juge, en lui montrant l'Ombre d'un Financier.*)
Qu'on le change vîte en civette....
(*A un Bossu.*)
Votre métamorphose est prête,
Et votre bosse sur le dos
Vous dit assez qu'il nous faut des chameaux....
(*Au Juge, en lui montrant l'Ombre d'un Financier.*)
Pour celui-ci, que j'examine,
Cet homme épais, à ventre rond,
Et dont tout le mérite étoit dans sa cuisine,
Il faut le changer en dindon;
Vivant il en avoit la mine....
Achevez, secondez les vœux de Proserpine.
S'il nous faut des béliers, des cerfs, vous en aurez:
Paris en fournit en cortége.
S'il faut un âne, vous prendrez
Quelque pédant, Professeur de Collége.

(*Le Juge entre dans la Ménagerie, avec le reste des Ombres d'hommes.*)

SCENE XXX.

PLUTON, *seul, regardant la Ménagerie.*

TOUS ces pauvres humains étoient méchans, ou
sots :
Ils ne prévoyoient pas que, par un vain caprice,
Aux enfers, quelque jour, on leur rendroit *justice*,
En les changeant en animaux.

SCENE XXXI.

PROSERPINE, PLUTON.

PROSERPINE.

NOTRE Ménagerie est donc enfin peuplée ?
On dit que tu juges fort bien ?
Je croyois qu'il n'en étoit rien.

PLUTON, *la conduisant à l'entrée de la Ménagerie.*

Vois de ces animaux la troupe rassemblée.

PROSERPINE.

Ne troublons point leur entretien....
(*A part, en regardant les Ombres.*)
Ombres, en quel état vous êtes !....
(*A Pluton.*)
Je leur trouve un air satisfait.

PLUTON.

Eh ! pourquoi pas ? cette forme leur plaît.
Plusieurs même ont vécu toujours avec des bêtes.

SCENE XXXII.

RHADAMANTE, PLUTON, PROSERPINE.

RHADAMANTE, *à Pluton*.

En m'acquittant du soin dont vous m'avez chargé,
J'ai fait choix, pour monter un Spectacle à la Reine,
Des Ombres de Baron, de Le Kain, de Dufresne ;
De celle de Gaussin.

PROSERPINE.

Vous avez mal jugé
Et mon goût et mon caractere ;
Et vous avez, sans doute, cru me plaire,
En suivant un vieux préjugé.
J'estime ces Acteurs, enfans de Melpomène ;
Mais pourquoi par des cris et de feintes douleurs,
Voulez-vous m'arracher des pleurs ?
Moi, pleurer !.... Je m'en tiens à la comique scene :
En France, à ces Acteurs, je préférois enfin
Le naïf, le charmant Carlin.

RHADAMANTE.

La dignité de Souveraine....

PROSERPINE, *l'interrompant*.

Ne prescrit point de s'affecter en vain.

Comment ce pauvre genre humain,
Qui n'est qu'un composé de chagrins, de miseres,
Peut-il chercher encore à s'affliger
Par des malheurs imaginaires ?

PLUTON, *à part.*

Je crois qu'elle raisonne !... Ah ! c'est sans y songer!

PROSERPINE, *à Rhadamante.*

Adressez-vous à Pluton, qui préfere
A cette aimable liberté
La pompe des grandeurs, et cette majesté
Qui doit être, dit-il, le partage ordinaire
D'un Dieu de ses sujets et craint et respecté.

PLUTON.

C'est bon; je suivrai ton envie :
Ces Acteurs pour moi seul joûront la Tragédie.

PROSERPINE.

Eh ! bien, je choisirai des suivans de Thalie;
Et les rieurs seront de mon côté.

(*Rhadamante sort.*)

SCENE XXXIII.

UN DIABLE EN JOCQUET, PLUTON, PROSERPINE.

LE DIABLE, accourant, à Pluton.

SEIGNEUR....

PLUTON, l'interrompant.

Que veut cette Ombre, avec sa triste mine?...
Je crois que c'est un Diable... Ah! ah! comme il est fait!

LE DIABLE.

Vous voyez? J'ai suivi l'ordre de Proserpine;
De Diable que j'étois, je ne suis que Jocquet.

PLUTON, à Proserpine.

(Au Diable.)

Je vous reconnois-là.... Mais quel sujet t'amene?

LE DIABLE.

Seigneur, une Ombre arrive.

PLUTON.

Il valoit bien la peine
De se presser si fort pour ne m'annoncer rien.

LE DIABLE.

Oh! c'est que c'est une Ombre... une Ombre... une Ombre...

PLUTON.

Hé bien?

LE DIABLE.

Elle a des manieres aimables ;
Son habit est barroque et son visage noir ;
Ses yeux tout ronds, ses graces admirables.
Les Ombres des Acteurs accourent pour la voir.

PLUTON.

Son nom ?.... Je ne puis concevoir ....

LE DIABLE.

Elle avance.

PROSERPINE, *appercevant de loin l'Ombre de Carlin, et allant au-devant d'elle, avec le Diable.*

Quoi! c'est ?... Je vais le recevoir.

SCENE XXXIV.

PLUTON, *seul.*

QUELLE gaîté!.... Cet accueil m'embarrasse.
(*Regardant au loin.*)
Mais.... en effet, son costume est plaisant....
Proserpine l'aborde, et d'un air complaisant....
Comment! je crois qu'elle l'embrasse!
Je ne suis point jaloux ; mais oublier son rang!

(*Ici l'orchestre joue l'air :* Toujours joyeux, toujours content ! &c.)

SCENE XXXV et derniere.

PROSERPINE, L'OMBRE DE CARLIN, *suivie d'Ombres de Danseurs et de Danseuses;* PLUTON.

PROSERPINE, *à part.*

O JOUR le plus beau de ma vie !...
(*A Pluton.*)
Partage les plaisirs de mon ame ravie.
Ces lieux, par Jupiter, viennent d'être embellis ?...
Eh ! bien, pour y fixer et les Jeux et les Ris,
Vois mon bonheur ! La charmante Thalie
M'envoie un de ses favoris.

L'OMBRE DE CARLIN, *après plusieurs lazzis, à Pluton.*

Seigneur Pluton, je suis sincere,
Etre votre sujet me fait beaucoup d'honneur;
Mais si la Parque avoit voulu me plaire,
Elle auroit de dix ans retardé ce bonheur.

PLUTON, *à Proserpine.*
(*A l'Ombre de Carlin.*)
Son langage me plaît.... Vous n'êtes point flatteur !

L'OMBRE DE CARLIN.

J'ai perdu tout espoir d'aller revoir la terre,
Ainsi je vais tâcher de calmer mon souci :
C'est où l'on est qu'il faut se plaire.

PROSERPINE.

Et s'il dépend de moi, vous vous plairez ici.

L'OMBRE DE CARLIN.

Quoi ! je suis aux enfers ? Quoi ! ces lieux agréables
Sont ceux qu'on me peignoit comme un lieu de tormens ?....
Je ne m'étonne plus si là-haut tant de gens
Se donnent, de bon cœur, souvent à tous les Diables !

PLUTON.

Des mortels vertueux c'est ici le séjour ;
De ces lieux les méchans sont bannis, sans retour ;
Ils n'habitent que le Tartare.

L'OMBRE DE CARLIN.

Bon !... En ce cas, dans ces champs de bonheur,
Je ne rencontrerai Sergent, ni Procureur ?

PLUTON.

Non ; dans ces lieux cette espece est fort rare.

L'OMBRE DE CARLIN.

Moi, resterai-je ici ? Je m'y trouve assez bien.

PLUTON.

Minos vous jugera.

PROSERPINE, *à l'Ombre de Carlin.*

Non, non ; ne craignez rien....
(*A Pluton.*)
De son sort je vais vous instruire.
Voici sa vie, en peu de mots.
On l'aima dans le monde ; au Théatre il fit rire :
Il fut chéri, même de ses rivaux.
Pour la premiere fois on vit, pendant sa vie,
Un homme à grands talens respecté par l'envie.

L'OMBRE DE CARLIN.

Dans mes discours jamais je ne mis d'âpreté :

On ne corrige point avec causticité.
Sous le voile attrayant de la plaisanterie,
Je cachois mes leçons et leur austérité:
En applaudissant la saillie,
L'on retenoit la vérité.

PLUTON.

Dans tout pays où regne la folie,
Le bon-sens est soumis aux loix de la gaîté.

L'OMBRE DE CARLIN.

Mais pourquoi rappeller des jours si pleins de charmes!
En songeant à Paris je sens couler mes larmes!
A plaire chaque jour j'étois accoutumé:
Il est dur de mourir quand on est tant aimé!

PROSERPINE.

Votre carriere fut aussi longue que belle!

L'OMBRE DE CARLIN.

Le Public de Paris est léger, inconstant;
Mais il est toujours indulgent.
Quoique bien vieux je lui restai fidele:
Il me trouva quelque talent;
Mais j'avois encor plus de zele.

PROSERPINE.

Que de succès ont payé ces efforts!
Il ne vous vit jamais sans de nouveaux transports!

L'OMBRE DE CARLIN.

Pour un Acteur quel avantage
Quand le Public s'intéresse à son sort!
Oui, quelques jours avant ma mort,

Ce Public indulgent pleuroit au *Bon Ménage*. (1)
Il sembloit se dire : « Carlin,
» Sous ce masque importun, veut se cacher en vain.
» Tout le trahit, ses gestes, son langage :
» C'est un pere qui parle, et non pas un Acteur. »
En effet, en peignant ces scenes de bonheur,
Et d'un pere content la douce et tendre image,
Ah ! je croyois parler d'après mon cœur !

PLUTON.

Cela fait votre éloge et celui de l'Auteur !

PROSERPINE.

Oh ! treve, s'il vous plaît, à la mélancolie ;
Reprenez aux Enfers une nouvelle vie :
(*Lui faisant remarquer les changemens faits dans les Enfers.*)
Laissez-là vos regrets.... Vous voyez qu'en ces lieux
J'ai rassemblé tout ce qu'il faut pour plaire ?

L'OMBRE DE CARLIN.

Oui, je vois que tout est au mieux,
Qu'on est fou dans l'Enfer ainsi que sur la terre.

PROSERPINE, *lui montrant sa robe nouvelle, ses rubans, ses fleurs, sa coîffure*, &c.

Ah ! mon ajustement n'est-il pas un peu vieux ?

---

(1) Piece de M. le Chevalier de Florian, qui est la derniere dans laquelle Carlin ait joué.

L'OMBRE

L'OMBRE DE CARLIN.

Non. Ces coquelicots, ces fleurs de paysannes,
(*Voyant le chapeau au ballon que porte Proserpine.*)
C'est bien.... Ah! les Marchandes de pompons,
De modes, ne font plus de chapeaux aux ballons,
Mais elles font toujours des *Caravannes*. (1)

PROSERPINE.

Cette mode, entre nous, dure depuis long-tems!

L'OMBRE DE CARLIN.

A propos. Dites-moi, vient-il toujours céans
Beaucoup de gens de l'autre monde?

PROSERPINE.

Plus que jamais, la moisson est féconde.

L'OMBRE DE CARLIN.

C'est étonnant!... Mais à Paris, bientôt,
On ne mourra que de vieillesse.

PLUTON.

Tant que l'Amour commandera là-haut,
Je suis bien sûr d'avoir de la jeunesse!

---

(1) Bonnets dont la mode a duré long-tems. Ce nom leur venoit de *La Caravanne*, joli Opéra de MM. Morel et Grétry.

L'OMBRE DE CARLIN.

Pour cent louis chacun deviendra Médecin
Et pourra guérir son voisin.

PLUTON.

Double moisson alors : la chose est naturelle.

PROSERPINE.

Bon ! c'est encor, je gage, une mode nouvelle?

L'OMBRE DE CARLIN.

Sangodemi ! c'est ça. Vous connoissez Paris....
(*A Pluton.*)
Écoutez-moi, Seigneur, et vous serez surpris :
Vous allez voir que c'est une merveille :
D'abord, on dit que l'on vous met,
Tous ensemble, dans un bacquet ;
Et, tandis qu'un concert vient flatter votre oreille,
On vous chatouille, on vous réveille,
On vous.... Enfin, c'est fort plaisant !

PLUTON.

Par Jupiter ! Je suis bien complaisant
D'écouter sottise pareille !....
Vous guérit-on, enfin ?

L'OMBRE DE CARLIN.

Ma foi ! je n'en sais rien ;
Mais je sais qu'on vous dit que vous vous portez bien.

PROSERPINE.

Mene-t-on à Paris toujours la même vie ?

L'OMBRE DE CARLIN.

Toujours. Les Beaux-Esprits se portent tous envie,
L'intérêt réunit Huissiers et Procureurs,
Qui rongent les pauvres Plaideurs.
Les femmes sont toujours coquettes,
Les maris toujours complaisans,
Les Abbés sont toujours Directeurs des toilettes;
Les amans toujours inconstans.
Malgré tous ces défauts, dans cette Ville abonde
L'Etranger, attiré par les Jeux et les Ris;
On pourroit appeler Paris
Les Petites-Maisons du monde.

PROSERPINE.

Sans doute, on a toujours la fureur des Ballons?

L'OMBRE DE CARLIN.

Oh! l'on en fait de toute espece.
A Versaille, à Saint-Cloud on nous les donne en piece;
(*Montrant un morceau de grosse toile bleue.*)
Mais à Paris c'est en échantillons. (1)

PLUTON.

En lui parlant d'une ville qu'elle aime,
Vous la mettez au comble de ses vœux!

PROSERPINE.

Il me vient à l'instant un projet très-heureux,
Et qui peut plaire à Pluton même;

(1) On connoît le sort du Ballon du Luxembourg.

C'est de faire jouer chaque jour en ces lieux
Des scenes qui seront une vivante image
Des plaisirs, des erreurs de ce peuple volage.

L'OMBRE DE CARLIN.

Ce projet est délicieux !

PLUTON.

Nous aurons des Acteurs : ce n'est point là l'affaire;
Mais il faut un Auteur, dont la plume légere,
Et savante, à la fois, nous peigne des François
Et les mœurs et le caractere,
Où le trouver ?

L'OMBRE DE CARLIN.

Ici. N'avez-vous pas Moliere ?
En amusant, il intruisit la terre.
Paris se reconnoît encor dans ses portraits :
Le vrai beau ne vieillit jamais.

PROSERPINE.

Dans le choix des Acteurs que Garrick vous seconde,
Que Moliere aujourd'hui reprenne ses pinceaux,
Et que sa Muse, autrefois si féconde,
Nous peigne les originaux
Qui viennent chaque jour ici de l'autre monde....
(*Aux Ombres des Danseurs, des Danseuses et des Musiciens.*)
Vous, par vos danses, vos concerts,
Célébrez un Acteur que chérissoit Thalie.
Quand la Parque a tranché les beaux jours de sa vie,
Elle a songé, sans doute, aux plaisirs des Enfers....

(*Au Public.*)

Proserpine, jadis et si vaine et si fiere,
A pris, pour vous faire sa cour,
Le ton de vos femmes du jour.

L'OMBRE DE CARLIN, *au Public.*

Moi, quoique mort, j'ai tâché de vous plaire.
Ce projet, il est vrai, peut paroître un peu vain.
Songez que je ne suis que l'Ombre de Carlin,
Et qu'un vivant fait plus qu'une Ombre ne peut faire!

PLUTON, *au Public.*

Et moi, qui fus toujours des Dieux le plus sévere,
(*Montrant Proserpine.*)
J'ai, comme elle, adouci mon air, mon caractere.
Que pouvons-nous, Messieurs, faire de plus pour vous?
Nous avons mis ici, tout sens-dessus-dessous.

(*La Piece finit par un Divertissement analogue à l'arrivée de Carlin, et exécuté par les Ombres des Danseurs et des Danseuses.*)

FIN.

LA SOLITUDE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR M. GUILLEMAIN.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien. }

M. DCC. LXXXVII.

SUJET
DE LA SOLITUDE.

LA jeune Aspasie a quitté Paris pour se soustraire aux poursuites de Dorval, jeune homme, dont elle est aimée et qu'elle aime, en secret, mais avec lequel elle craint de s'engager, parce qu'elle veut fuir l'hymen et conserver toujours sa liberté. Elle s'est retirée dans une maison de campagne, qu'elle a aux environs de Paris; mais à peine trois mois se sont-ils écoulés depuis sa retraite qu'elle s'ennuie à périr dans cette solitude, où elle n'a pour toute compagnie habituelle que sa suivante, Lisette, et son Jardinier Mathurin, et pour tous voisins qu'un vieux Commandeur et une vieille Marquise, qu'elle voit même fort rarement, parce qu'ils sont plus souvent à Paris qu'à la campagne. Dorval, qui se déplaît à Paris, depuis qu'Aspasie n'y est plus, veut aussi le quitter et s'aller retirer, avec son

valet, Frontin, dans quelque village des environs du lieu qu'elle habite. Il passe près de chez elle, et envoie demander la permission de *la voir* encore une fois. Elle le reçoit; et, aussi touchée de la constance de son amour pour elle, et *du* sacrifice qu'il veut lui faire des plaisirs de Paris, que pressée par l'ennui de sa solitude, elle lui avoue enfin qu'elle partage son amour, et elle consent à l'épouser, en retournant avec lui à Paris. Frontin, qui aime aussi depuis longtems Lisette, et en est aimé, finit également par devenir son époux, en dépit de Mathurin, qui avoit intérieurement des vues sur elle, et qui auroit eu quelqu'espérance de l'obtenir, si *elle* n'avoit pas quitté la solitude dans laquelle Aspasie l'avoit entraînée malgré elle.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

LA SOLITUDE.

CETTE Piece, qui est une des plus jolies de ce genre qu'on ait encore données à ce Spectacle, y reparoît fort souvent, et est toujours vue avec grand plaisir. Elle fut imprimée dans l'année de sa premiere représentation, à Paris, chez Cailleau, rue Gallande, *in-8°*. L'intrigue en est simple et très-naturelle, et les caracteres des personnages en sont bien dessinés. Elle est aussi fort bien jouée. Le rôle d'Aspasie fut rempli, dans la nouveauté, par Mademoiselle Justine, et celui de Dorval par Mademoiselle Trial. Depuis, M. Damas a été chargé de celui-ci, et Mademoiselle Trial du premier.

M. Damas joue le rôle de Dorval avec toute

l'intelligence et toute la chaleur qu'il exige. Il en montre beaucoup, comme Acteur et comme Mime, dans tous les rôles d'amoureux qu'il remplit à ce Théatre, dans les Comédies et dans les Opera-Comiques.

Mademoiselle Trial joue le rôle d'Aspasie avec beaucoup de décence, ainsi que tous ceux qui lui sont confiés.

Sans s'écarter de cette qualité, d'autant plus précieuse qu'elle devient, de jour en jour, plus rare au Théatre, Mademoiselle Trial montre de la sensibilité, ou de la gaieté, dans tous les rôles qui en sont susceptibles, soit comme Actrice dans les Comédies, ou comme Mime dans les Opera-Comiques. En étudiant les bons modeles, et en continuant à travailler avec zele, elle ne peut manquer de devenir un excellent sujet.

Le rôle de La Fleur et celui de Lisette de cette Piece ont toujours été remplis par M. Lefort et par Mademoiselle Nébel, ainsi que celui de Mathurin par M. Lorillard.

Le rôle de La Fleur comporte une sorte de persiflage que M. Lefort a très-bien saisie.

Celui de Lisette, qui est plein de finesse et d'espiéglerie, est on ne peut pas mieux rendu par Mademoiselle Nébel.

Cette jeune Actrice qui joue tous les rôles de soubrettes, dans les Comédies et dans les Opera-Comiques, et quelques rôles d'amoureuses dans les Pastorales, montre, comme Comédienne et comme Mime, une facilité et une gaieté qui font toujours très-grand plaisir.

M. Lorillard rend très-bien la franche rusticité et la bonhommie de Mathurin.

Cet Acteur joue ce rôle et tous ceux de Grimes, de Financiers, de raisonneurs, de peres, dans les Co médies, dans les Opera-Comiques et dans les Pastorales, ceux de Baillis, de Paysans, de valets, dont on le charge, comme Comédien et comme Mime, avec une vérité et une aisance étonnantes, ne devant qu'à lui seul son goût et son talent pour le Théatre. Il joint à ce goût, très-vif en lui, une connoissance et une entente de la scene, qu'il ne doit également qu'à lui seul. Nous connoissons les conseils qu'il a donnés à un Auteur sur une Piece, et le travail que cet Auteur l'a

prié d'y faire, pour en rendre la marche plus rapide, la fable plus vraisemblable et l'action plus intéressante; et nous pouvons assurer que cette Piece y a infiniment gagné, et que M. Lorillard a prouvé dans cette circonstance qu'il est vraiment destiné pour le Théatre.

LA SOLITUDE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée, pour la premiere fois, par les Petits Comédiens de S. A. S. Monseigneur le Comte DE BEAUJOLOIS, *au Palais-Royal, le 23 Juin 1786.*

PERSONNAGES.

ASPASIE.

DORVAL, amant d'Aspasie.

LISETTE, suivante d'Aspasie.

LA FLEUR, valet de Dorval.

MATHURIN, Jardinier d'Aspasie.

La Scene est à la Campagne, dans les environs de Paris, chez Aspasie.

LA SOLITUDE,

COMÉDIE.

(Le Théatre représente un Salon.)

SCENE PREMIERE.

ASPASIE, *seule, assise auprès d'un Bureau, et lisant.*

« J'AI fui loin des Cités; j'ai voulu vous connoître,
» Plaisirs délicieux d'un asyle champêtre....
» Jour heureux, où je vins; dans le sein de la paix,
» Admirer la nature et compter ses bienfaits!
» Du tems, qui nous échappe, images fugitives,
» Doux ruisseaux, j'ai trouvé le repos sur vos rives.
» Je sens régner en moi le calme et le bonheur;
» Le silence des champs a passé dans mon cœur.

(Se levant, avec dépit, et jettant le livre sur le Bureau.)

Tant mieux pour vous, M. Le Poëte! Moi, je ne dis pas de même.... Et voilà comme ils nous trompent, ces favoris d'Apollon! Leur verve enfante un bonhèur idéal; leurs pinceaux nous en font un portrait brillant. Les couleurs font aimer le tableau: on cherche l'origi-

nal ; on trouve une chimere.... J'en suis là, pourtant. Tous les matins ne savoir où, ni comment passer la journée.

(*Elle sonne.*)

SCENE II.

LISETTE, ASPASIE.

ASPASIE.

Qu'on aille chez le Commandeur, lui dire que je l'attends pour dîner.

LISETTE.

Il est allé à Paris, Madame.

ASPASIE, *à part.*

Bien !.... (*A Lisette.*) Tu en es sûre?

LISETTE.

Je l'ai vu partir.

ASPASIE.

Allons, il faudra me contenter de la vieille Marquise. Qu'on sache si elle viendra ici, ou si j'irai chez elle.

LISETTE.

Elle vient de monter en voiture.

ASPASIE.

Pour aller ?

LISETTE.

A Paris.

ASPASIE, *à part.*

Tout le monde à Paris ! et moi, ici !.... (*A Lisette.*) C'est bon !

LISETTE.

Ferai-je apporter la toilette de Madame ?

ASPASIE.

Voilà comme vous faites toujours des demandes qui assomment ! Pourquoi faire la toilette ? Il n'y a plus personne dans ce village ; est-ce pour vos beaux yeux que je me parerai ? Est-ce pour plaire à M. Mathurin ?

LISETTE.

Excusez, Madame, je....

ASPASIE, *l'interrompant.*

Paix !

LISETTE, *à part.*

Quelle humeur !.... (*A Aspasie.*) Mathurin voudroit vous parler.

ASPASIE.

Qu'il entre.

LISETTE.

Il avoit peur que vous ne fussiez en affaires.

ASPASIE.

Pourquoi donc ces peurs-là ? Je ne suis pas venue me fixer à la campagne pour avoir des affaires.

LISETTE.

Ni de la gaieté.

ASPASIE.

C'est-à-dire que l'on a de l'humeur, quand on parle raison ?

LISETTE.

Votrè raison de ville est plus agréable que votre raison de campagne.

ASPASIE.

En voilà assez, Mademoiselle ; finissons, et que Mathurin entre.

(*Lisette sort.*)

SCENE III.

ASPASIE, *seule*.

Elle n'a pas tort ; je suis insupportable.... et je mérite bien l'ennui que j'éprouve. A mon âge, vouloir vivre dans la solitude ! Annoncer orgueilleusement ma retraite ; et venir ici !.... M'y voici depuis trois mois... ils valent bien trois siecles !.. Retourner à présent à Paris ! on y riroit de ma légéreté, de mon inconstance, du peu de durée de ma philosophie.... Ah ! Dorval, vous êtes bien vengé de mes rigueurs !... Je lui ai défendu de m'écrire, de venir ici, de troubler ma solitude : le cruel ! comme il m'obéit ponctuellement !

(*Elle s'assied.*)

SCENE IV.

MATHURIN, ASPASIE.

MATHURIN.

PARDON, excuse, not'maîtresse ; mais je dis, comme vous ne venez pus me voir, faut ben que je vienne vous faire ma petite révérence.

ASPASIE.

Bon jour, Mathurin !

MATHURIN.

Quand vous êtes arrivée ici. vous étiez toujours sur mes talons... C'étoit bian de l'honneur pour moi ; et pis j'aimois ça. Quand on sert bian ses maîtres, on aime qu'ils en soyont témoins.

ASPASIE.

Eh ! bien, mon ami, quand ces maîtres sont sûrs d'un bon serviteur, ils n'ont plus besoin d'avoir l'œil sur lui.

MATHURIN.

Oh ! je dis v'la-z-une politesse qu'est un effet de vot'part ; mais quand vous vous promeniez dans vot' jardin, dans vot'potager, dans vot'basse-cour, dans tout ça, c'étoit pas l'inquiétude qui vous y faisoit venir : c'étoit, morguenne ! bian le plaisir. M'est avis que je vous entends encore.... (*Il contrefait la voix d'une femme.*) « Ah ! Mathurin, les jolis pigeons !... Et ces » petits poulets, comme ils sont gentils ! » (*Il reprend*

sa voix.) Et pis vous l'z-appelliez.... (*Il contrefait la voix d'une femme.*) « Petits, petits, petits !... » (*Il reprend sa voix.*) Et pis vous leur jettiez du grain. (*Il contrefait la voix d'une femme.*) « Ah ! Mathurin, que c'est beau la » campagne, que c'est amusant !.... » (*Il reprend sa voix.*) Et pis crac ! dans vot'potager, dans vot'jardin. A peine je pouvois t'y vous suivre. C'est-là que vous m'en contiez de belles sur l'artique de vos fleurs et de vos légueumes ! Quand eune fois vous aviez entamé le chapitre de la nature, vous en défiliez un chapelet magnifique !

ASPASIE.

Mais ce que je disois, Mathurin, je le pense toujours.

MATHURIN.

Ma fine ! not'maîtresse, il n'y paroît pas. Vous ne venez pus rien voir. Vot'jardin, je l'ai si tellement arrangé que c'est une merveille ! Vous n'y mettez pus les pieds ; et ça, pour vos chiennes de cartes, que vous magnez toute la sainte après-midi, avec M. le Commandeur et Madame la Marquise. Queuque vous y trouvez donc de si beau, à ces cartes, pour les regarder si long-tems ? Ça ne vaut pas vot'jardin, pourtant ; vos cœurs et vos carreaux ne sont pas si beaux que vos roses ; vos trefles et vos piques ne sont pas si gentis que vos violettes. Morguenne ! not'maîtresse, vous n'avez pas bon goût !

ASPASIE.

Mais, Mathurin, sais-tu que tu me grondes ?

MATHURIN.

Dame, aussi, pourquoi que vous êtes volage? C'te nature qu'ous aimiez tant, il y a trois mois, vous la laissez là. Alle est toujours aussi belle, pourtant. T'nez, v'nez; le soleil n'est pas encore dans sa force: v'nez vous promener. Si vous saviez comme c'est beau, une belle Dame dans un jardin! Vous allez sentir un petit vent frais, qui va baisser les têtes de toutes vos fleurs: ça fera qu'alles auront toutes l'honneur de vous saluer. Vous aurez l'air d'être leux Reine; et pis, si mon ouvrage vous plaît, vous me direz: « C'est biau, Mathurin, je » suis contente.... » Ce paiement-là vaudra mieux que vot' argent!

ASPASIE, *se levant.*

Tu demandes les choses de trop bonne grace, pour qu'on puisse te refuser!

MATHURIN.

Oh! queu plaisir!... (*Faisant quelques pas pour sortir.*) Je m'en vas ouvrir la porte du jardin... (*Revenant.*) Vous allez venir?

ASPASIE.

Je te suis.

MATHURIN, *s'en allant encore.*

Bon!... (*Revenant.*) Si vous saviez comme vos promenades me font aimer le travail! Quand je cultive une rose, je dis: « Madame la verra; p't-être » qu'all' dira qu'alle est ben belle; p't-être qu'all' la » cueill'ra; p't-être que, dans son sein, all' la met- » tra, en pays de connoissances. » Tout ça me donne

du cœur à l'ouvrage. Je chante en travaillant, et je travaille mieux.

ASPASIE.

Allons, vas donc. Je suis à toi dans l'instant.

(*Mathurin sort.*)

SCENE V.

ASPASIE, *seule.*

Ce pauvre garçon s'apperçoit de mon ennui. Il m'accuse d'être infidelle à la nature, que je trouvois si belle il y a trois mois. Il ne sait pas que tout parle de l'amour dans le sein de cette nature : qu'on y regrette, plus qu'ailleurs, l'objet de ses desirs.... Je croyois t'oublier ici, Dorval!.... Tu ne m'as jamais tant occupée!

(*Elle sort pour aller au jardin. Lisette entre, sans en être vue, et la regarde s'en aller.*)

SCENE VI.

LISETTE, *seule.*

Une promenade dans le jardin! Voilà du fruit nouveau!.... Ah! nous n'avons ni Commandeur, ni Marquise, il faut bien faire quelque chose.... Vous avez fait une école, ma chere maîtresse! vous vous

en repentez : je le vois à votre humeur ; mais comment faire ? L'amour-propre nous retient ici. Paris a pleuré de notre départ, il riroit de notre retour.... Ahi ! et moi, qui ne suis point coupable, être punie comme elle !.... C'est joli, les zéphyrs !.... les galans de Paris sont aussi légers ; mais, pourtant, il y a quelque chose de réel. Les fleurs, c'est fort bien !.... les fleurettes des amans, cela vaut encore mieux ! Dans ce Paris, on n'entend que des douceurs ; c'est-là que les hommes en ont à revendre ! Ici, rien. Il est tems qu'un miracle vienne nous retirer de la solitude.... (*Elle regarde par une croisée, et apperçoit La Fleur qui vient.*) Mais, qu'est-ce que j'apperçois donc ?.... Je ne me trompe pas, c'est lui.... C'est incroyable !... Pas de leurs nouvelles, depuis trois mois, et le voici arrivé, comme une bombe ! Il y a quelque chose là-dessous. C'est un fin matois ! méfions-nous-en. Cachons l'ennui qui regne ici, et voyons-le venir.... Comme Madame va être surprise !

SCENE VII.

LA FLEUR, LISETTE.

LISETTE.

COMMENT ! M. La Fleur dans ce pays-ci ?

LA FLEUR.

Oui, Mademoiselle Lisette ; toujours prêt à vous obéir.

LISETTE.

Et M. Dorval ?

LA FLEUR.

Comme moi, mon maître est dans ces cantons. Il m'envoie prévenir de sa visite Madame Aspasie.

LISETTE.

Cela va la surprendre ! sur-tout, après la défense qu'elle lui a faite en partant de Paris !

LA FLEUR.

Oh ! cette défense n'a été signifiée qu'à l'amant; on ne l'a point faite à un Philosophe, dont le cœur est dans l'assiette la plus tranquille.... (*A part.*) Sondons le terrein.

LISETTE, *à part.*

Comme je te crois !.... (*A La Fleur.*) M. Dorval est donc bien changé ?

LA FLEUR.

Oh ! du tout au tout.

LISETTE.

Ah ! si les traits de Madame sont effacés de son cœur, il y a d'autres Beautés dans Paris ?

LA FLEUR.

Nous le quittons.

LISETTE.

Vous quittez Paris ?

LA FLEUR.

Que voulez-vous faire dans une Ville comme cela ?

LISETTE.

Ah ! vous avez raison.

LA FLEUR.

LA FLEUR.

Un sabat, un charivari continuel ! Un pavé qui assassine les pieds ! Des cabriolets qui jouent aux barres, et qui arrosent les piétons.

LISETTE.

Ah ! il y a des endroits tranquilles, commodes et brillans.

LA FLEUR.

Je vous vois venir avec votre Palais-Royal, et ce beau sexe qu'on y adore ; parures charmantes, minois plus attrayans encore : j'en conviens. La mode s'y montre sous mille formes différentes ; et, chaque jour, de nouveaux atours y rendent la beauté nouvelle. Mais, parlez-moi de cette bonne paysanne qu'on voit ici descendre du sommet de la colline ; souliers plats, corset brun, jupon rouge, cornette unie, dont les pendans viennent battre sur les épaules : voilà ce qui doit charmer ; voilà ce qu'il faut venir admirer !

LISETTE, *à part.*

Il se moque de nous !

LA FLEUR.

Et vos soupers de Paris ? Un jeune Marquis y raconte l'anecdote du jour. Elle est très-plaisante ! il la dit très-plaisamment ! on rit à gorge déployée. Est-ce qu'on doit rire comme cela dans ce bas monde ? Vive la campagne ! Vive ce Magister que vous invitez à dîner, qui n'ose pas prendre la liberté de mettre du sel sur son assiette, et qui se trouve trop honoré de saucer dans la saliere ! Il vous

fait des contes à dormir debout. On bâille ; voilà la nature ! voilà le plaisir ! Voilà ce dont mon maître et moi nous venons jouir !

LISETTE, *à part.*

Tu me le paieras !... (*A La Fleur.*) Et vous en jouirez d'autant mieux que vos cœurs sont devenus très-paisibles ?

LA FLEUR.

Oh ! très-paisibles, je vous assure !... (*A part.*) Voilà ce qui la fâche... (*A Lisette.*) Mon maître et moi, assis au bord d'un clair ruisseau, nous oublierons qu'il fut des Belles. Le son d'une cloche, sortant du village voisin, et se réfléchissant sur les côteaux d'alentour, viendra tinter si agréablement à nos oreilles que nous nous endormirons en paix.

LISETTE.

Je prends beaucoup de part à votre bonheur futur ! Vous ne pouviez mieux faire que de suivre notre exemple. Ici, rien de faux. A la campagne, l'éclat des fleurs, les plaisirs, les cœurs, tout est vrai... On n'y ment jamais.

LA FLEUR.

Oh ! cela ne nous sera pas difficile.

LISETTE.

Vous ne débutez pas, cependant, de maniere à me le persuader !

LA FLEUR, *à part.*

La friponne ! elle ne me croit pas.

LISETTE.

M. Dorval aimoit ma maîtresse de trop bonne-foi, pour l'avoir oubliée si vîte!

LA FLEUR, *à part.*

Elle a raison!

LISETTE.

Quant à vous, qui ne valez pas grand'chose, il est possible que vous ne vous souveniez plus de Lisette.

LA FLEUR.

Je vous demande pardon, j'en ai encore quelque idée.

LISETTE.

Vous souvient-il plus clairement des corrections que cette Lisette donnoit à certain maraud qui venoit quelquefois lui en imposer?

LA FLEUR.

Oui; là-dessus ma mémoire est encore très-fraîche!

LISETTE.

Et vous venez de si loin vous exposer à ces corrections?

LA FLEUR.

Que voulez-vous dire?

LISETTE.

Que vous êtes un fourbe! qu'Aspasie, ma maîtresse, est toujours l'objet des vœux de M. Dorval, que vous venez ici dans l'espoir que le goût de Madame pour la retraite est passé, que M. Dorval, enfin, brûle du desir de la posséder, et n'a nullement ce cœur tranquille que vous lui supposez.

LA FLEUR.

Tu auras donc toujours l'esprit pénétrant ?

LISETTE.

Tu seras donc toujours un fripon ?

LA FLEUR, *à part.*

Sexe vainqueur, sexe triomphant, vous savez bien que vous êtes trop aimable pour qu'on vous oublie !... (*A Lisette.*) Oui, ma chere amie, nous sommes plus amoureux que jamais, et nous venons voir si l'on nous paye de retour... Quant à toi, qui ne vaux pas grand'chose, il est possible que tu aies eu des interruptions de fidélité... (*Lisette lui donne un soufflet.*) Tiens, sur cent mille femmes, je te reconnoîtrois à tes gestes !

LISETTE.

Apprends que je t'ai été plus fidelle que tu ne le mérites !

LA FLEUR.

Tu ne me donnes pas envie d'en douter !... Et mon maître, ne peut-il se flatter de régner toujours sur le cœur de ta maîtresse ? Il n'a pas été la dupe de cette folie qui a passé par la tête de Madame Aspasie; il l'a laissé partir, bien certain que ce goût rustique ne seroit pas de longue durée.

LISETTE.

Imagine-toi, mon enfant, que cette retraite est pour nous le séjour de l'ennui. Ma maîtresse, qui a fait la sottise, veut la boire; elle ne convient de rien.

LA FLEUR.

Je m'en doutois. C'est pour cela que j'ai débuté comme tu as vu. J'avois peur que la suivante ne fût pas plus sincere que la maîtresse. J'ai plaidé le faux pour savoir le vrai. Cela m'a réussi, puisque cela m'a valu des complimens, et une douceur.... Mais j'ai obéi aux ordres de mon maître, car il débutera de même avec Aspasie.

LISETTE.

Il fera très-bien! .... Vous avez ici l'amour-propre à combattre.

LA FLEUR.

Oui, mais comme notre champion sera l'amour, nous aurons gain de cause!

LISETTE.

Tant mieux, l'hymen nous reconduisant à Paris, nous n'aurons pas l'air d'y être ramenées par le dégoût.

SCENE XIII.

MATHURIN, LISETTE, LA FLEUR.

MATHURIN, *à Lisette, sans voir d'abord La Fleur.*

MAMZELLE Lisette, Madame vous demande.

LISETTE.

Sais-tu pourquoi?

MATHURIN.

Non : tout ce que je sais, c'est qu'all 'vous demande... (*Appercevant La Fleur.*) Quiens ! v'la-z un Monsieur qui me crêve les yeux, et je ne le voyois pas !

LA FLEUR, *le saluant.*

Monsieur, je suis bien votre serviteur !

MATHURIN.

Ça ne se peut pas, Monsieur, car c'est moi qui suis le vôtre.

LISETTE, *à La Fleur.*

Je gagerois qu'elle va s'ouvrir à moi.

MATHURIN, *à part.*

Je ne connois pas ça.

LISETTE, *à La Fleur.*

Qu'elle va enfin me confier ses ennuis. Je vais lui dire que tu es ici, et je suis bien sûre de lui faire plaisir.... (*A Mathurin, en lui montrant La Fleur.*) Mathurin, Monsieur est le valet d'un des amis de Madame; tiens-lui compagnie pendant mon absence.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

LA FLEUR, MATHURIN.

MATHURIN.

DAME ! je dis, nous autres gens de la campagne, je ne sommes pas eune compagnie bien joviale pour des Messieurs de la Ville.

LA FLEUR.

Pourquoi donc cela, M. Mathurin ? Vous en valez bien d'autres !

MATHURIN.

Ah ! comme vous dites, chacun à son prix ; mais, je dis, je n'avons pas la parole en main comme vous.

LA FLEUR.

Vous badinez ? Ah ! quand vous êtes auprès d'un tendron, je suis sûr que vous en contez aussi-bien qu'un autre !

MATHURIN.

Non, Monsieur, c'est ce qui me manque. Quant à ce qu'est du reste, je ne crains personne ; mais le jargon, je ne peux pas y mordre.

LA FLEUR.

C'est singulier !

MATHURIN.

Tenez, je m'en vais vous en donner un exemple.

LA FLEUR.

Ah! voyons ça?

MATHURIN.

Vous voyez bien ici Mamzelle Lisette?

LA FLEUR.

Eh! bien, oui.

MATHURIN.

All' est gentille comme je ne sais quoi!

LA FLEUR.

C'est vrai.

MATHURIN.

Eh! ben, Monsieur, je l'adore.

LA FLEUR.

Bien fait à vous!

MATHURIN.

J'en suis fou!

LA FLEUR.

Charmante folie!..... (*À part.*) Tu t'adresses bien!

MATHURIN.

Quand je travaille, je pense à Lisette. Je cultive une rose, je vois le teint de Lisette; je regarde un lys, encore le sein de Lisette; je m'endors, v'la-z-un songe qui me guettoit pour me présenter Lisette. Enfin, Monsieur, Lisette par-tout!

LA FLEUR.

Hé bien?

MATHURIN.

Eh! ben, Monsieur, je ne peux li parler de rien!

LA FLEUR.

Pourquoi donc çà?

MATHURIN.

Que voulez-vous ? on aime c'te rose, mais on craint l'épine !... Si all' alloit se fâcher de ma parole ?

LA FLEUR.

N'ayez pas peur. Jeune fille n'est pas si méchante !

MATHURIN.

Oh ! je ne saurois m'y fier !.... Vous m'avez l'air d'un bon garçon, vous !

LA FLEUR.

Moi, la meilleure personne du monde ?

MATHURIN.

Si vous vouliez, je paierois bouteille !

LA FLEUR.

M. Mathurin, vous êtes bien honnête !

MATHURIN.

Non, je vous le confesse, il y a de l'intérêt dans mon fait.

LA FLEUR.

De quoi s'agit-il ?

MATHURIN.

C'est pour que vous parliez pour moi.

LA FLEUR.

Vous voulez faire de moi votre Ambassadeur auprès de Lisette ?

MATHURIN.

Tout jusse!... Vous li direz que je sis un bon diable; que c'est pas les hommes les pus brillans qui rendont les femmes pus heureuses; que je n'aimerai jamais qu'elle et le travail; que mon esprit, quoiqu'il ne paroisse pas,

suffira pour ma besogne, mon cœur pour contenir tous ses appas.

LA FLEUR.

Ecoutez donc, M. Mathurin; moi, je ne demanderois pas mieux que de vous rendre service.

MATHURIN.

Monsieur, j'en suis persuadé.

LA FLEUR.

Mais c'est qu'il y a une petite difficulté.

MATHURIN.

Qu'est-ce que c'est ?

LA FLEUR.

Ecoutez.

(*On entend du bruit.*)

MATHURIN.

Oh ! queu contre-tems ! v'la Madame qui rentre.

LA FLEUR, *à part.*

J'étois bien sûr qu'elle ne tarderoit pas, sachant que je suis ici.

MATHURIN.

Nous reparlerons de ça dans un autre moment.

LA FLEUR, *à part.*

Nous, prenons un air grave et posé.

SCENE X.

ASPASIE, LISETTE, LA FLEUR, MATHURIN.

ASPASIE, *à La Fleur.*

Vous êtes dans ce pays-ci, mon ami ?

LA FLEUR.

Oui, Madame, pour vous présenter mes très-humbles respects, et vous annoncer que mon maître va se procurer l'honneur de vous faire sa visite. Sa voiture est à quelque distance, et il m'a envoyé ....

LISETTE, *l'interrompant.*

Pourquoi M. Dorval n'est-il pas descendu ici ?

LA FLEUR.

Il se ressouvient de la défense de Madame. C'est même, avec crainte, qu'il m'a ordonné de venir ici.

LISETTE.

Il devoit être sûr qu'il y trouveroit toujours l'honnêteté !

ASPASIE, *à La Fleur.*

Lisette vient de me dire que Dorval se retiroit dans un Village ?

LA FLEUR.

Oui, Madame ; il renonce au monde. C'est une vie si agréable que celle des champs ! Mon maître même se propose de s'y adonner aux occupations de la campa-

gne; il m'a chargé de lui procurer les ustenciles nécessaires à un Berger.

ASPASIE.

Cela est plaisant!.... Enfin, je vais le voir; peut-être me dira-t-il ses raisons. Vous êtes-vous rafraîchi?

LA FLEUR.

Madame est bien bonne de s'occuper de si peu de chose.

LISETTE.

Allons, M. La Fleur, point de façons! Vous n'avez jamais refusé un déjeûner?

LA FLEUR.

J'avoue que l'appétit et moi, nous marchons toujours de compagnie. Dans mes ustenciles de Bergers, celui que j'oublierai le moins, c'est la pannetiere.

ASPASIE, *à Mathurin.*

Mathurin, fais déjeûner La Fleur.

MATHURIN.

Avec ben du plaisir!

LA FLEUR, *à Aspasie.*

Bien sensible à votre attention!

MATHURIN, *bas, à La Fleur, en l'emmenant.*

V'la justement ce qu'il nous falloit!

(*La Fleur et Mathurin sortent.*)

SCENE XI.

ASPASIE, LISETTE.

ASPASIE.

LA crois-tu bien, Lisette, cette retraite de Dorval?

LISETTE.

Il me paroît, Madame, que vous ne la croyez gueres, vous?

ASPASIE.

A quoi juges-tu cela?

LISETTE.

Eh! c'est qu'on ne croit point aisément ce qu'on ne desire pas.

ASPASIE.

Tu as toujours des idées folles! J'estime Dorval, sans doute; mais tu sais comment je m'en suis séparée?

LISETTE.

Cette séparation-là prouve que Lisette n'est pas la seule femme qui ait des idées folles.

ASPASIE.

Ah! tu me blâmes?

LISETTE.

Non, je vous plains.

ASPASIE.

Pourquoi?

LISETTE.

En vérité, ma chere maîtresse, vous êtes cruelle! Vous brûlez de m'ouvrir votre cœur, et ce chien d'amour-propre vous retient à chaque instant!

ASPASIE.

Et que crois-tu que je te dirois, si je te l'ouvrois ce cœur?

LISETTE.

Vous allez voir qu'il faut que je parle pour vous?... Eh! bien, Madame, je le veux bien. Asseyez-vous là.

ASPASIE.

Pourquoi faire?

LISETTE.

Asseyez-vous, vous dis-je.

ASPASIE, *s'asseyant.*

En vérité, tu extravagues!

LISETTE.

Point du tout.... Je vais jouer mon rôle et le vôtre. Vous allez entendre Lisette, et vous allez entendre Aspasie.... C'est Aspasie qui parle,... (*Elle change de voix, de ton et de place, a mesure qu'elle fait l'un ou l'autre personnage.*) « Lisette, que dis-tu de notre campagne? —— Moi, Madame? Je dis....(*En baillant très-fort.*) qu'elle est très-amusante! —— Mais, Lisette, (*En bâillant un peu.*) tu me fais bâiller. —— C'est que vous en avez envie autant que moi, Madame. —— Tu soupçonnes donc que je m'ennuie ici. —— Je ne le soupçonne pas, j'en suis sûre. —— Et la raison de cette certitude? —— C'est que lorsque

» l'on aime, on ne se plaît que dans les lieux où l'on » voit l'objet aimé. »

ASPASIE.

Mais je te dis, Lisette. que tu es folle!

LISETTE.

Mais laissez-nous donc parler, Madame! On n'interrompt pas comme cela le monde.... « Tu me crois » amoureuse? — Eh! sans doute; pourquoi ne pas l'a- » vouer? Convenez que vous vous êtes trompée, » que l'amour vous a suivie dans cet asyle cham- » pêtre, que M. Dorval regne toujours sur votre cœur? » — Mais, Lisette; tu es bien pressante! — Oh! oui, » je suis terrible, moi! — Eh! bien, Lisette, il est » vrai que je ne sais plus comment faire. — Ah! le » voilà donc cet aveu si difficile? C'est fort bien de » convenir des choses..., » Allons, Madame, vous venez de parler; à présent, raisonnons.

ASPASIE, *se levant*

Je ne te croyois pas si espiégle!

LISETTE.

Oh! je suis la malice toute pure; mais la malice disant la vérité.

ASPASIE.

De la discrétion, Lisette!

LISETTE.

Cela va sans dire!

ASPASIE.

Je me garderois bien de faire à Dorval un pareil aveu!

LISETTE.

Fi donc! il ne faut pas leur donner si beau jeu, à ces

petits Messieurs ! ... Mais, laissez faire. L'espiéglerie, dites-vous, m'a fait découvrir votre secret ? L'amour rendra M. Dorval aussi industrieux.

SCENE XII.

MATHURIN, ASPASIE, LISETTE.

MATHURIN, *entrant en mangeant.*

MADAME, v'la-z-un Monsieur.

LISETTE, *à Aspasie.*

Justement, le voici.

(*Mathurin sort, et Dorval entre.*)

SCENE XIII.

DORVAL, ASPASIE, LISETTE.

DORVAL. *à Aspasie.*

SANS doute, Madame, la douceur qui caractérise les habitans de la campagne vous a rendue moins sévere ?

ASPASIE.

Je ne l'ai jamais été au point de ne pas être sensible à l'honnêteté.

DORVAL, *à Lisette.*

Bon jour, mon enfant! T'amuses-tu bien ici ?

LISETTE.

Oui, Monsieur. Madame vous dira quels sont nos plaisirs. (*A part, en s'en allant.*) L'assiégeant n'aura pas grand'peine ; la ville est à moitié rendue !

SCENE XIV.

ASPASIE, DORVAL.

DORVAL, *se tenant timidement à quelque distance d'Aspasie.*

En arrivant ici, Madame, j'ai jetté un coup-d'œil rapide sur votre habitation, elle m'a paru charmante !

ASPASIE.

Avouez, Monsieur, que cela est plus agréable que Paris ?

DORVAL.

Oui, Madame .... à présent.

ASPASIE.

Mais toujours.

DORVAL.

Non pas. J'ai vu un tems où cela ne valoit pas Paris, à beaucoup près !... Mais ce tems-là est passé ; aussi, je renonce à cette Ville.

ASPASIE.

C'est ce que La Fleur vient de me dire. Où comptez-vous vous retirer ?

DORVAL.

Il y a quelques momens, je n'étois déterminé pour aucun endroit; mais, dans l'instant, je viens de voir ce qui me convient.

ASPASIE.

Loin d'ici ?

DORVAL.

Non, cela ne me conviendroit pas. C'est ici près, sur cette montagne, que vous voyez de chez vous.

ASPASIE.

Vous avez tort, l'air y est trop vif.

DORVAL.

Que m'importe la température ?

ASPASIE.

Vous voulez avoir une belle vue ?

DORVAL.

Oh ! je n'y regarderai qu'une chose.

ASPASIE.

Quoi ?

DORVAL.

Votre maison. On la voit en plein ; j'aurai de tems en tems, le bonheur de vous appercevoir. Sans doute, vous ne me défendrez pas ce plaisir ?

ASPASIE.

Toujours le même !

DORVAL.

Je serois bien fâché de changer ! Vous-même, Aspasie, m'estimeriez-vous si je vous avois totalement oubliée ?

ASPASIE.

Vous en seriez plus tranquille !

DORVAL.

Vous ne répondez pas à ma question ?

ASPASIE.

C'est que vous faites des demandes qui sont insupportables !

DORVAL.

Vous vous fâchez ?

ASPASIE.

Je l'aurois gagé que vous viendriez troubler ma solitude !

DORVAL.

Vous convient-elle cette Solitude ?

ASPASIE.

Pourquoi pas à moi comme à vous ? Vous voilà tout-à-l'heure sur votre montagne.

DORVAL.

Un mot peut m'empêcher d'y monter.

ASPASIE.

Les voilà, ces Messieurs ! il leur faut toujours des mots !

DORVAL.

Un regard me suffiroit, Madame.

ASPASIE.

Je le crois bien ! souvent il en dit plus que cent paroles.

DORVAL.

Mais si l'on ne m'accorde ni paroles, ni regards, ai-je, du moins, obtenu quelques pensées ?

ASPASIE.

Des pensées ?

DORVAL.

Oui, belle Aspasie ! Ce ruisseau qui serpente dans la prairie, vous voyez ses petits flots se succéder rapidement : « Ainsi, dites-vous, ainsi passent nos jours, » ainsi coule l'âge des plaisirs. C'est-là le moment de » penser ! » Au lever de l'aurore, dans vos bosquets, la tendre linote ouvre ses yeux au jour, ouvre son cœur au desir. Vous la voyez moins cruelle que vous : elle ne défend pas au linot de troubler sa solitude ; bien au contraire ! Vous les regardez, Aspasie ; c'est encore-là le moment de penser. Dans quelques-uns de ces instans, Dorval, le fidele Dorval s'est-il présenté à votre esprit ?

ASPASIE.

C'est étonnant comme cela me réussit de vous avoir défendu de me parler d'amour !

DORVAL.

Pour que cette premiere défense fût exécutée, il faudroit m'en faire une seconde.

ASPASIE.

Laquelle ?

DORVAL.

Celle de ne vous jamais voir !

ASPASIE.

Quand je vous la ferois, cette défense ; de dessus votre montagne, vous me regarderiez toujours.

DORVAL.

Me regarderiez-vous quelquefois aussi, moi ?

ASPASIE.

Oh ! je ne vois pas de si loin, il faudroit vous rapprocher.

DORVAL, *s'approchant tout près d'elle.*

Eh! me voici tout près; regardez-moi donc?

ASPASIE.

Comme vous prenez votre monde au mot!

(*Après un moment de silence et de timidité, elle jette un regard sur Dorval.*)

DORVAL.

Ah! je l'obtiens, enfin, ce regard si desiré! J'obtiens la pensée dont ce regard est l'interprête; attendrai-je long-tems ce mot si tendre, qui seul peut me rendre heureux?

ASPASIE.

Je viens de vous dire qu'un regard a souvent plus d'expression que cent paroles!

DORVAL, *lui baisant vivement la main.*

Aspasie, ma chere Aspasie, vous faites mon bonheur!

SCENE XV.

LISETTE, ASPASIE, DORVAL.

LISETTE, *à part, voyant les transports de Dorval.*

AH! si je ne me trompe, voilà le vœu de solitude rompu?

ASPASIE, *à Dorval.*

Oui, Dorval, je me suis trompée! En quittant Paris j'ai cru fuir l'amour: il m'a poursuivie dans cette

retraite ; il m'a convaincue qu'il est le Dieu de mon âge. Heureuse de suivre ses loix, puisqu'il a soumis mon cœur à un homme honnête et fidele !

SCENE XVI.

LA FLEUR, ASPASIE, DORVAL, LISETTE.

LA FLEUR, *à Dorval.*

MONSIEUR, graces aux bons soins de Madame, me voici bien portant, et en état de courir le pays, pour vous trouver des flageolets, des houlettes, des....

LISETTE, *l'interrompant.*

Veux-tu te taire, M. le Pastoureau manqué ?

DORVAL, *à La Fleur.*

Je n'ai plus besoin de rien, La Fleur.... (*Montrant Aspasie.*) Je possede l'objet de tous mes desirs !

LA FLEUR.

Ah ! je vois, notre cabane de Berger est un Château en Espagne.... (*A Lisette.*) Allons, Lisette, l'exemple de Madame est beau à suivre !

LISETTE.

Occupons-nous d'abord de la félicité de nos maîtres ; ensuite nous songerons à la nôtre.

SCENE XVII et derniere.

MATHURIN, ASPASIE, DORVAL, LISETTE, LA FLEUR.

MATHURIN, *à part.*

CES gens de Paris, ça n'est bon qu'à vous couper l'herbe sous le pied !

ASPASIE.

Qu'as-tu donc, mon pauvre Mathurin ?

MATHURIN.

Oh ! ce n'est rien, Madame.... Quoique ça, c'est beaucoup ; mais, je dis, c'est égal. Je comptois faire une confidence à M. La Fleur : pas du tout ; j'allois me brûler à la chandelle .... Enfin, c'est jusse : il est le premier en date ; Mamzelle Lisette est à lui.

LISETTE.

Est-ce que tu pensois à moi ?

MATHURIN.

Oui ; mais, v'la comme je suis, moi : je fais si ben ma cour qu'on ne s'en apperçoit pas.

LISETTE.

Console-toi, Mathurin, console-toi. Cela te sera aisé, puisque voici notre maîtresse heureuse.

MATHURIN.

Heureuse ?

ASPASIE, *montrant Dorval.*

Oui, Mathurin, j'épouse Monsieur.

MATHURIN, *à Dorval.*

Monsieur épouse donc Madame?

DORVAL.

Oui, mon ami.

MATHURIN.

Eh! ben, adieu le chagrin! Le bonheur d'une bonne maîtresse fait celui de ses serviteurs!

ASPASIE, *à Mathurin, à Lisette et à La Fleur.*

Bon! mes amis, livrez-vous tous à la joie.... (*Au Public.*) Et vous, Messieurs, daignez venir souvent ici encourager l'enfance; sur-tout, venez-y en grand nombre, car ce que nous craignons le plus ici, c'est la Solitude.

FIN.

LE POUVOIR DE LA NATURE, OU LA SUITE DE LA RUSE D'AMOUR,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES, ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Par M. MAILLÉ DE MARENCOUR,

Musique de M. CHARDINY, de l'Académie Royale de Musique.



A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET
DU POUVOIR DE LA NATURE.

APRÈS avoir éprouvé les différens caracteres de deux femmes amies, Agathe et Aminte, Lindor a préféré la premiere pour en faire son épouse. Depuis qu'Agathe et Lindor sont unis trois ans se sont écoulés, et Aminte est restée avec eux, comme amie de tous les deux; mais Lindor n'a pu la voir si long-tems près de lui sans que son cœur volage desirât de lui faire partager l'amour qu'il doit tout entier à Agathe. Aminte se refuse constamment à ce partage, qui blesseroit autant l'honneur que l'amitié qu'elle a pour Agathe. Cependant Lindor tourmente sans cesse Aminte, et menace de fuir pour toujours Agathe et elle, si elle ne consent à ce qu'il demande. Aminte voyant le danger à ce point, en fait confidence à Agathe et à Lisimon, ancien Officier de Marine et oncle de Lindor, chez lequel il vient à Paris,

dans le dessein de s'y reposer de ses fatigues militaires, et même de s'y marier, s'il trouve un parti qui lui convienne. A cette nouvelle de la légéreté de Lindor, Agathe se désole, et Lisimon veut aller accabler ce volage de reproches ; mais Aminte a imaginé un moyen qui pourra le ramener à la raison et à ses devoirs. Elle ne leur dit point quel est son projet, quoiqu'elle leur en assure le succès. Elle a donné un rendez-vous à Lindor, pour le soir même ; et, à l'heure indiquée, elle fait placer Agathe et Lisimon dans un cabinet voisin du lieu du rendez-vous, et d'où ils pourront tout entendre. Un enfant est né du mariage de Lindor et d'Agathe. Aminte met cet enfant endormi sur un canapé du salon où Lindor doit venir la chercher. Elle laisse ce salon sans lumiere et se retire dans le cabinet où sont Agathe et Lisimon. Lindor vient ; et dans l'obscurité il croit voir Aminte sur le canapé. Il lui adresse quelques mots passionnés. L'enfant s'éveille, et Lindor voit son fils lui tendre les bras, au moment où il pensoit s'aller précipiter dans ceux d'une femme qu'il vouloit déshonorer. La nature parle à son cœur : il est

attendri, couvert de confusion, et ce qui y ajoute encore, c'est qu'Agathe, Lisimon et Aminte se montrent à lui, avec de la lumiere. Il se condamne devant eux, et abjure son erreur, en promettant à Agathe de n'aimer qu'elle, toute sa vie, et de ne songer qu'à faire le bonheur de cette tendre épouse et de son fils. Lisimon, touché de la beauté du procédé d'Aminte, autant que, dès qu'il l'a vue, il l'a été de ses charmes, lui propose de l'épouser : ce qu'elle accepte ; et les deux amies, devenues parentes, restent ensemble, avec leurs époux, et il ne font tous les quatre qu'une même famille.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE POUVOIR DE LA NATURE.

CETTE Piece est un tableau de ce qui n'arrive que trop fréquemment dans nos mœurs. Le personnage d'Agathe est plein d'intérêt, et la situation qui ramene Lindor à son devoir, scene neuvieme du second acte, est du plus grand effet.

La musique de ce petit Drame jouit de l'estime des connoisseurs, comme tous les Ouvrages de M. Chardiny.

Cet agréable Compositeur réunit à cet avantage celui de faire, depuis quelques années, les délices du Public au Théatre de l'Académie Royale de Musique, par une excellente méthode de chant, de basse-taille, un goût exquis et un art infini, dans les rôles de Rois, de Grands-Prêtres, et plusieurs autres rôles, de différens genres, qu'il joue avec beaucoup de noblesse, de sensi-

bilité, de chaleur, selon les diverses nuances qui les caractérisent, et chaque jour il est généralement applaudi, comme Chanteur et comme Acteur.

La partition du *Pouvoir de la Nature* a été gravée, *in*-4°., dans l'année de la premiere représentation, ainsi que les parties séparées, et elles se trouvent chez M. Lawalle Lécuyer, Éditeur de Musique et Correspondant des Spectacles de Province, à Paris, Cour du Commerce, près la rue des Fossés Saint-Germain-des-Prés.

Le Poëme fut imprimé la même année, aussi à Paris, chez Brunet, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien, *in*-8°.

Les rôles de cette Piece ont toujours été remplis par les mêmes Chanteurs et Acteurs que ceux de *La Ruse d'Amour.* Celui de Lindor, joué par M. Damas, et chanté alternativement par MM. Delboy, Labit et Guillot; celui d'Agathe, joué par Mademoiselle Trial, et chanté par Madame Vincent; celui d'Aminte, joué par Mademoiselle Brion, et chanté par Mademoiselle Fournier, et celui de Lisimon, joué par M.

Lefort, et chanté alternativement par MM. Vénier et Dubois.

Mademoiselle Brion, jouant le rôle d'Aminte, qu'on peut regarder comme un rôle d'amoureuse, dans ce petit Drame lyrique, ainsi que dans *La Ruse d'Amour*, et dans beaucoup d'autres Pieces, prouve la diversité de son talent, tant comme Actrice dans les Comédies que comme Mime dans les Opera-Comiques. Quand on lui voit jouer un rôle de mere, dans le genre noble, dans le bas comique, dans la Pastorale, on croit que c'est son unique emploi. Lui voit-on jouer une vieille, une bavarde, une coquette, une duegne, une soubrette ? on pense toujours qu'elle est particuliérement propre à l'un de ces emplois. Il n'y a pas jusques à des rôles d'amoureux qu'on ne lui ait vu jouer avec avantage. Elle montre tant d'aisance, de gaieté, de vérité dans tous ceux dont elle est chargée, elle paroît tellement les jouer d'après elle-même, et elle a tant de plaisir à les jouer qu'elle en inspire nécessairement à tous les Spectateurs, et qu'on ne peut douter qu'elle ne soit née Comédienne, et destinée à jouer la Comédie.

M. Lefort joue avec beaucoup de bonhommie et de franchise le rôle de Lisimon du *Pouvoir de la Nature*. C'est dire qu'il met à ce rôle le ton qu'il exige et qui le caractérise. Cet Acteur joint à un naturel heureux une grande habitude de la scene. On aime à le voir, comme Comédien et comme Mime, dans les Peres, de tous les genres, dans les Financiers, dans les Raisonneurs, dans les Grimes, dans les Marquis ridicules, dans la Grande Livrée, dans les Crispins.

A ce Théatre, on essaie et l'on exerce les sujets dans tous les genres dont ils paroissent susceptibles. C'est le moyen de développer les germes des talens divers qui peuvent être en eux ; et chacun d'eux saura se fixer ensuite à celui qu'il verra le dominer davantage.

On peut donc regarder comme une École Dramatique ce Théatre, qui continue toujours d'attirer une grande affluence d'Amateurs, par de la musique délicieuse des premiers Maîtres de l'Italie et de la France, et qu'exécutent très-bien un fort bon orchestre, dirigé actuellement par M. Le Blanc ; de bons Chanteurs et de bonnes Cantatrices, tels que MM. Delboy,

[illegible] [illegible] Royale de Musique, [illegible]
Guinée, [illegible] [illegible], Huguel, M[illegible]
Vincent. Mesdemoiselles Fournier, M[illegible]
[illegible], &c. &c., par les Pieces agréables, [illegible]
[illegible] [illegible] que sans [illegible]; par des Ba[illegible]
Pantomimes, [illegible] dessinées et bien [illegible]
[illegible] par M. [illegible], et enfin par un grand no[illegible]
[illegible] [illegible], dans tous les genres, qui [illegible]
[illegible] [illegible] [illegible] de M. Petit, leur instituteur
[illegible] [illegible] [illegible] chaque jour de [illegible]
[illegible] [illegible].

POUVOIR

LA NATURE,

U LA SUITE

RUSE D'AMOUR,

) M É D I E,

ACTES, ET EN VERS,

ÉE D'ARIETTES,

IAILLÉ DE MARENCOUR,

M. CHARDINY, de l'Académie Royale de Musique;

e, pour la premiere fois, sur tre des Petits Comédiens de S. Monseigneur le Comte de BEAUJO- au Palais Royal, le 4 Mars 1786.

A

de l'Académie Royale de Musique, Labit, Guillot, Vénier, Dubois, Hugaud, Madame Vincent, Mesdemoiselles Fournier, Montariol, &c. &c.; par des Pieces agréables, tant avec chant que sans chant; par des Ballets-Pantomimes, savamment dessinés et bien conduits par M. Barré, et enfin par un grand nombre de jeunes talens, dans tous les genres, que forment les leçons de M. Petit, leur instituteur, et qui méritent et obtiennent chaque jour de nouveaux encouragemens.

LE POUVOIR DE LA NATURE,

OU LA SUITE DE LA RUSE D'AMOUR,

COMÉDIE,

EN DEUX ACTES, ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES,

Par M. MAILLÉ DE MARENCOUR,

Musique de M. CHARDINY, de l'Académie Royale de Musique;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre des Petits Comédiens de S. A. S. Monseigneur le Comte de BEAUJOLOIS, au Palais Royal, le 4 Mars 1786.

PERSONNAGES.

LINDOR, jeune Seigneur.

AGATHE, épouse de Lindor.

AMINTE, amie de Lindor et d'Agathe.

LISIMON, Capitaine de vaisseau de Roi.

UN LAQUAIS.

Un enfant d'environ deux ou trois ans.

La Scene est à la Campagne, dans le Château de Lindor.

LE POUVOIR DE LA NATURE, OU LA SUITE DE LA RUSE D'AMOUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(*Le Théatre représente un salon.*)

SCENE PREMIERE.
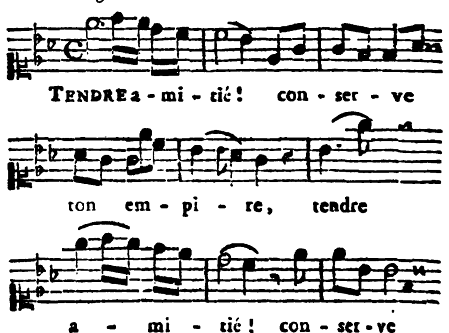
AMINTE, *seule, en peignoir, et achevant sa toilette devant une glace.*

NON, Monsieur Lindor, non, c'est un point résolu.
Qui ? moi ! j'irois trahir la confiance
D'une femme adorable, autant par sa vertu
Qu'estimable par sa constance ?
Non, non ; je le répete... Eh ! bien, tant pis pour vous !
Depuis trois ans de mariage,

Vous venez aujourd'hui me faire les yeux doux,
Vous jouez l'amoureux, et n'êtes qu'un volage;
Et, sans égard au nom d'époux,
Vous trompez votre femme en m'offrant votre hommage?
Quoiqu'à présent ce soit assez l'usage,
Et quoique vous soyiez un dangereux fripon,
Je veux agir avec prudence.
Je n'abuserai point de votre extravagance,
Soit qu'en votre faveur mon cœur s'explique ou non.
Dût l'amour s'en fâcher, je dois, en conscience,
Vous ramener à la raison.

ARIETTE.





ton em - pi - re; un fol a-

mour veut u - sur - per tes droits.
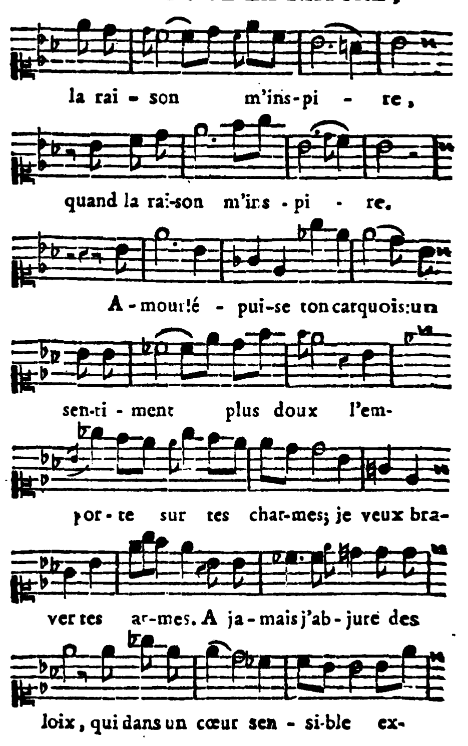
L'honneur me par - le, et j'é-
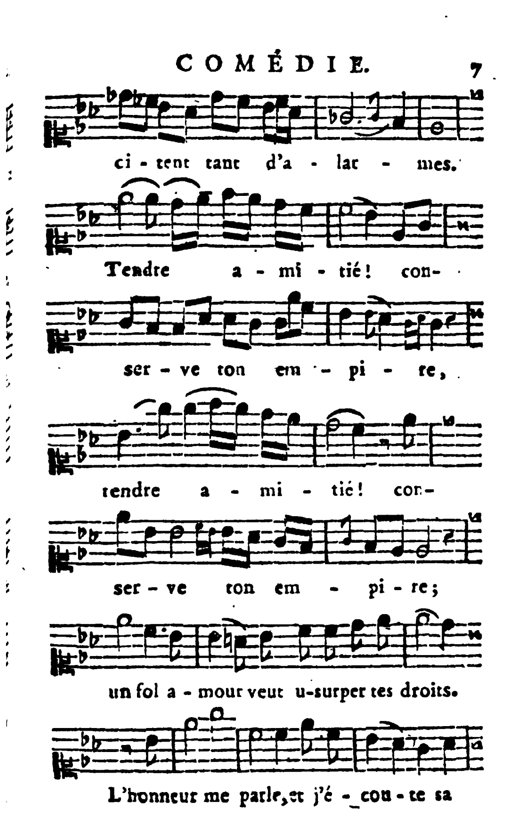
cou - te sa voix; je ne crains
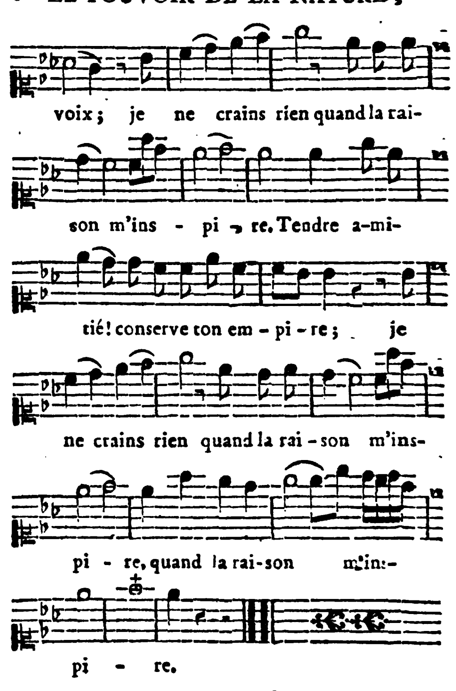
rien quand la rai - son m'ins - pi-

re. Tendre a-mi - tié ! conser-ve ton em-

pi - re; je ne crains rien quand


la rai - son m'ins-pi - re,
quand la rai-son m'ins - pi - re.
A - mour! é - pui-se ton carquois: un
sen-ti - ment plus doux l'em-
por - te sur tes char-mes; je veux bra-
ver tes ar-mes. A ja - mais j'ab - jure des
loix, qui dans un cœur sen - si-ble ex-


ci - tent tant d'a - lar - mes.
Tendre a - mi - tié! con-
ser - ve ton em - pi - re,
tendre a - mi - tié! con-
ser - ve ton em - pi - re;
un fol a - mour veut u-surper tes droits.
L'honneur me parle, et j'é - cou - te sa



De deux partis lequel est préférable?
En fuyant ce château je paroîtrois coupable.

Agathe me croiroit sensible pour Lindor.
Il me suivroit peut-être.... et cette infortunée
A sa douleur seroit abandonnée.
Si je reste en ces lieux autre embarras encor !
Je serai par Lindor sans cesse importunée.
Tout bien considéré, le plus sage parti
C'est, je crois, de rester ici.
Laissons agir le tems, ce maître habile et sage,
Pour corriger ce volage mari,
Tournons adroitement le tout en badinage.

SCENE II.

LINDOR, AMINTE.

LINDOR.

PEUT-ON, sans la troubler dans ses réflexions,
Présenter le bon jour à notre belle amie?

AMINTE.

Quelque soit le motif de tant d'attentions,
Monsieur Lindor, je vous en remercie.

LINDOR.

Vous connoissez quels sont mes sentimens pour vous?

AMINTE.

De l'amitié j'écoute le langage ;
Avec plaisir je reçois son hommage :
Voilà le seul lien qui puisse être entre nous.

LINDOR.

Si c'est un crime, hélas! de vous trouver aimable,
Bien loin de m'opposer à ce penchant si doux,
Dussiez vous vous mettre en courroux,
Je m'applaudis d'être coupable!

DUO.

LINDOR.

Soyez sensible à mon ardeur,
Et quand l'amour vous rend les armes,
Devez-vous payer de rigueur
Un cœur qui brûle pour vos charmes?

AMINTE.

Ce langage adroit et flatteur,
Ne peut me plaire, et c'est dommage.
Cet agréable badinage
Ne sauroit effleurer mon cœur.

LINDOR.

Vous me désespérez!

AMINTE.

Quoi! je vous désespere?
Vous vous consolerez
D'une perte légere.
Mon cœur ne peut être à vous;
Agathe a votre tendresse.

LINDOR.

A son sort je m'intéresse;
Ne blâmez pas ma foiblesse!

AMINTE.

Vous excitez mon courroux!

LINDOR.

Chere Aminte !

AMINTE.

Époux volage !

AMINTE.

Vous excitez mon courroux....
Mais, non, c'est un badinage ;
Croyez-moi, soyez plus sage.

LINDOR.

A ne vivre que pour vous
Mon cœur par serment s'engage ;
Ce n'est point un badinage.

AMINTE, *ironiquement.*

Pour la fidélité vous êtes un trésor !
Agathe est fort heureuse avec Monsieur Lindor !

LINDOR.

Cessez de m'accabler d'un reproche sensible.
J'aime toujours Agathe, et cependant mon cœur
Aujourd'hui de vous seule espere son bonheur.
Je ne puis résister à ce charme invincible,
Et votre indifférence, hélas ! me fait mourir !

AMINTE.

Je ne puis, ni ne dois plus long-tems vous entendre.
Votre femme ici va se rendre,
Et si vous persistez, je vais tout découvrir.

LINDOR.

Vous m'accablez quand pour vous je soupire !
De deux malheurs, quel est ici le pire ?
J'eusse péri victime de l'amour,
Pour vous aimer, Aminte, et pour n'oser le dire ;

Et maintenant je me perds sans retour,
Pour avoir trop hâté l'aveu de mon martyre!

AMINTE.

En vérité, c'est un délire;
Mais il faut espérer que la raison, un jour,
Sur ce cœur insensé reprendra son empire.

LINDOR.

Eh! bien.... oui.... je saurai dévorer ma douleur:
Je fuirai de ces lieux; et, peut-être, l'absence....

AMINTE, *l'interrompant.*

N'achevez pas. Cette nouvelle erreur
Met le comble à l'extravagance:
On est par-tout avec son cœur.

SCENE III.

LE LAQUAIS, LINDOR, AMINTE.

LINDOR, *au Laquais.*

Que voulez-vous?

LE LAQUAIS.

Monsieur, c'est une lettre
Que pour vous, à l'instant, on vient de me remettre.
(Il donne la lettre, et sort.)

SCENE IV.

SCENE IV.

LINDOR, AMINTE.

LINDOR.

PERMETTEZ-VOUS?

AMINTE.

Agissez à loisir;
Lisez, lisez; vous me ferez plaisir.
(Lindor lit bas.)

LINDOR, *après avoir lu.*

Ah! ah! c'est de mon oncle.... Il m'écrit qu'il arrive.
J'en suis ravi!.... Depuis près de six ans
Il est parti. C'est de tous mes parens
Celui qui m'a prouvé l'amitié la plus vive.
C'est un cœur excellent, sans façon, libéral.
Le plaisir d'obliger est pour lui sans égal;
En un mot, Lisimon est un ami sincere.

AMINTE.

Au portrait détaillé que vous venez d'en faire,
C'est un homme rare à présent!....
Ah! voici votre épouse, avec son cher enfant.

SCENE V.

AGATHE, L'ENFANT, LINDOR, AMINTE.

(*Agathe entre avec son fils ; elle lui fait signe de passer dans un autre appartement. L'enfant lui baise la main, et s'en va.*)

SCENE VI.

LINDOR, AGATHE, AMINTE.

LINDOR, *à Agathe.*

Où donc étiez-vous, mon amie ?

AGATHE.

Que ce nom semble doux à mon ame attendrie !
J'étois avec mon fils ; je lui parlois de vous,
Et son organe, encor trop peu flexible,
Exprimant les élans d'un cœur déja sensible,
Me retraçoit Lindor, en nommant mon époux ;
Et retrouvant en lui des traits de ressemblance,
Je jouissois d'une double existence !

AMINTE, *à part.*

Que j'aime à voir ce couple uni
Par des nœuds fortunés qu'aucun trouble n'altere !

(*Lindor se détourne en soupirant.*)

AGATHE, *à Lindor.*

Quelle froideur ! . . . . O mon ami !
N'êtes-vous plus sensible au tendre nom de pere ?

TRIO.

LINDOR.

Aimable Agathe ! ô mon amie !

AGATHE.

Tu fais le bonheur de ma vie !

AMINTE.

C'est à toi qu'il doit son bonheur.

AGATHE.

Il soupire....
Que veut dire
Cet air rêveur ?

AMINTE.

Il garde le silence.

AGATHE, *à Lindor.*

De mon ardeur
Cette froideur
Est donc la récompense ?

LINDOR.

Ah ! revenez de cette erreur ;
C'est à vous que l'hymen m'engage.

AGATHE, *avec intérêt.*

Hélas ! si vous êtes volage,
Cruel ! vous déchirez mon cœur !

LINDOR. *à part.*

Mon embarras redouble !

AMINTE ET AGATHE, *ensemble.*

Voyez comme il se trouble,

AMINTE, *à Agathe.*

Il t'adore toujours.

AGATHE.

Voilà mon bien suprême !

LINDOR.

Le bonheur de mes jours
Est de voir ce que j'aime !

AGATHE.

Ah ! de tous vos bienfaits
Je ne suis point ingrate ;

AMINTE, *à Lindor.*

N'oubliez donc jamais
Votre sensible Agathe !

AMINTE.	AGATHE.	LINDOR.
Le bonheur de ses jours	Je t'adore toujours.	Le bonheur de mes jours
Est de voir ce qu'il aime !	Voilà mon bien suprême !	Est de voir ce que j'aime !

LINDOR, *à Agathe.*

Pourquoi soupçonnez-vous, sur la simple apparence,
Que mon cœur ait pu s'égarer ?

AGATHE, *du ton le plus tendre.*

Le véritable amour n'est pas sans défiance.
S'il a commis l'erreur, il peut la réparer.

LINDOR.

N'en parlons plus ; cessons toute querelle.
Je vais vous annoncer une heureuse nouvelle.

Mon oncle Lisimon, arrivé d'aujourd'hui,
Dans le moment, au château, va se rendre.

AGATHE.

J'en suis bien enchantée!

LINDOR.

Ici, veuillez l'attendre;
Je m'en vais au-devant de lui.

(Il sort.)

SCENE VII.

AGATHE, AMINTE.

AMINTE.

Moi, de peur qu'en peignoir il n'aille me surprendre,
Si mon Agathe le permet,
Je la quitte un moment, et dans son cabinet,
Je vais achever ma toilette.

AGATHE.

Tout ce qui te plaira me rendra satisfaite.
Dispose de tout à ton gré.

AMINTE.

Dans un moment je reviendrai.

(Elle entre dans un cabinet voisin.)

SCENE VIII.

AGATHE, *seule*

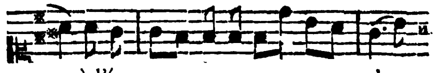
A LA douleur qui me dévore
Je puis donc réfléchir ici ?
Quoi ! Lindor, cet époux que mon cœur a choisi,
Cet amant que toujours j'adore,
A donc pu me quitter ainsi ?
Depuis un tems, Lindor n'est plus le même ;
De chagrins son front obscurci
N'offre plus à l'amour qu'une froideur extrême.
Peut-être un autre objet.... Que dis-je ! ah ! de mon cœur
Eloignons un soupçon dont l'amitié s'offense !
De nouveau, travaillons à faire son bonheur,
Et le mien deviendra le prix de ma constance !

ARIETTE.
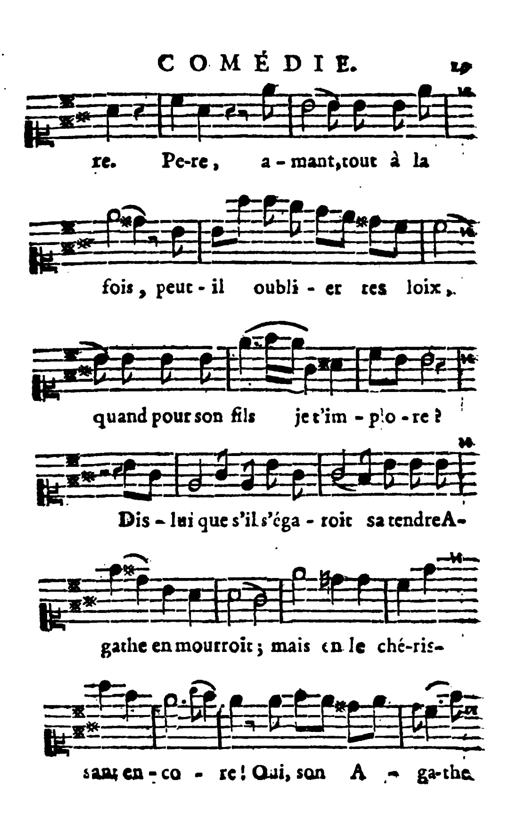
Allegro maestoso.
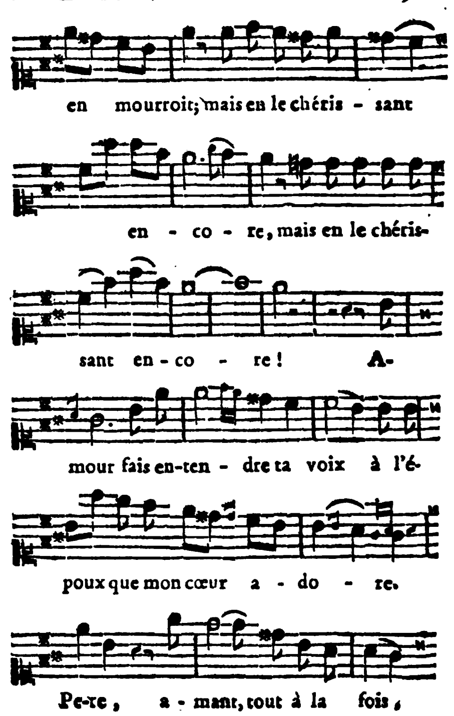


AMOUR! fais en-ten - dre ta voix



à l'é - poux que mon cœur a - do-


re. Pe-re, a-mant, tout à la
fois, peut-il oubli-er tes loix,
quand pour son fils je t'im-plo-re?
Dis-lui que s'il s'éga-roit sa tendre A-
gathe en mourroit; mais en le ché-ris-
sant en-co-re! Oui, son A-ga-the


en mourroit; mais en le chéris - sant
en - co - re, mais en le chéris-
sant en - co - re! A-
mour fais en-ten - dre ta voix à l'é-
poux que mon cœur a - do - re.
Pe-re, a - mant, tout à la fois,

peut - il oubli - er tes loix,

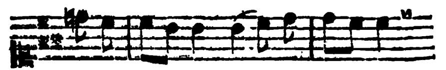
quand pour son fils je t'im-plo - -

re ? Un doux es - poir dis-si-pe mes a-

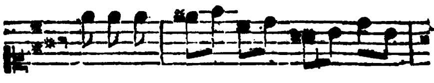
lar - mes, un doux espoir dis - si - pe

mes a - lar - - mes; pour triom-

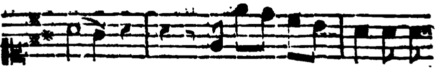
pher de son cœur, en ce jour, je



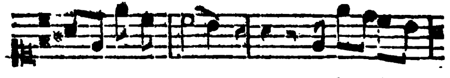
n'emploî-rai point d'au-tres ar - mes



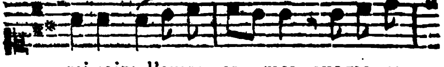
que ma cons-tance et mon a-



mour! Pour trì - om - pher de son



cœur, en ce jour, je n'emploî-



rai point d'autres ar - mes que ma cons-



tan - ce, que ma cônstance et mon a-


mour! je n'emploîrai point d'autres
ar - mes que ma cons-tance et mon a-
mour, que ma constance et mon a-
mour, que ma constance et mon a-
mour!

SCENE IX.

AMINTE, *parée*; AGATHE.

AMINTE.

ME voilà prête, en peu de tems,
Comme tu vois, ma bonne amie?

AGATHE.

Pour être toujours fort jolie
Tu n'as pas besoin d'ornemens.

AMINTE.

Pour me reprocher ma folie,
Tu me fais de grands complimens!
Mais, que veux-tu? chacun a sa manie,
Et je me plais dans les ajustemens.

SCENE X.

LINDOR, LISIMON, AGATHE, AMINTE.

LINDOR, *à Lesimon.*

ENTREZ, mon oncle, je vous prie.

LISIMON, *à Agathe, et à Aminte.*

Je suis bien votre serviteur,
Mesdames. Foi d'homme d'honneur!
J'entends mal la galanterie.

Ne

Ne vous dérangez pas : point de cérémonie ;
Mais permettez que mes embrassemens
Vous prouvent à quel point mon ame est attendrie
De rencontrer deux objets si charmans !
(Il les embrasse l'une après l'autre.)

AMINTE.

Monsieur, vous êtes bien honnête !

LISIMON.

Honnête ? Qui, moi ?... Non... je suis franc... tout uni....
(A Lindor.)
Oh ! ça, dis-moi donc, mon ami,
Quelle est celle des deux dont tu fis la conquête ?

LINDOR, *lui montrant Agathe.*

(Lui montrant Aminte.)
Voici ma femme..... et voici notre amie.

LISIMON.

(Montrant Agathe.)
C'est très-bien fait... Elle est fort de mon goût !

AGATHE.

Souffrez que je vous remercie.

LISIMON.

Me remercier ? Point du tout.
Je n'aime pas, lorsque je rends justice,
Qu'on me sache bon gré d'avoir fait mon devoir.
En courtisan, s'il falloit que j'agisse,
Je serois mort avant ce soir....
(A Lindor.)
En honneur, ta femme est charmante,
Et ton amie est ravissante....

Elle a l'œil fin... Tant mieux, tant mieux.
La beauté seroit moins piquante
Si le plaisir n'étoit peint dans ses yeux.

AMINTE.

Voilà du très-galant!

LISIMON.

Non, mais du véritable.
Vous me paroissez fort aimable:
Je vous le dis, tout uniment.
(*A Lindor.*)
Oh! ça, parlons d'affaires maintenant.
Je suis las de courir le monde;
Je veux fixer ma course vagabonde,
Et viens ici me marier.
Je n'ai que toi pour héritier;
Et mon dessein n'est pas de te déplaire.
En conséquence, il faut me conseiller.
Je m'en rapporte à toi, Lindor; que faut-il faire?

LINDOR.

Ce qui pourra vous satisfaire,
Mon oncle, à coup sûr me plaira.
Vous avez choisi?

LISIMON.

Non, j'épouse la premiere
Qui, par bonté pour moi, voudra
Se plier à mon caractere.

ARIETTE.

A la voix de la gloire
On m'a vu, des premiers,

Voler à la victoire,
Et cueillir des lauriers.
Aussi prompt qu'un tonnerre,
Je portois la terreur.
Conduit par la valeur,
Aux périls de la guerre,
Et sur l'onde et sur terre,
J'étois toujours vainqueur.
Mais, dans la paix,
Jamais
Je ne sentis d'alarmes.
La douce volupté
Me présentoit ses charmes.
Je déposois mes armes
Aux pieds de la beauté.
A la voix de la gloire, &c.

AGATHE.

Quoi que vous en disiez, mon oncle, assurément,
Vous méritez mon compliment
Sur la bonté de votre caractere.

LISIMON.

Bien obligé! Vous ne pouviez mieux faire.
Sans doute un tel honneur m'est dû.
Je crois, de votre part, le compliment sincere,
Puisqu'il est fait par la vertu.

SCENE X.

LE LAQUAIS, LINDOR, LISIMON, AGATHE, AMINTE.

LE LAQUAIS, *à Lindor.*

MONSIEUR, l'on a servi.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

LINDOR, LISIMON, AGATHE, AMINTE.

LISIMON, *à tous les trois.*

COURONS nous mettre à table.
Allons, allons, mes bons amis;
A vous voir près de moi ma joie est incroyable!
Ma foi!... d'honneur, je rajeunis!

QUATUOR.

Livrons-nous à l'alégresse,
Rendons heureux nos vieux jours!

AGATHE, *à part.*

Amitié, délicatesse!
Répandez sur ses vieux jours
Le bonheur et la tendresse!

AMINTE, *à Lisimon.*

A vous mon cœur s'intéresse.

LISIMON, *à part.*

Aimable Dieu des amours !
Oui, tu me verras toujours,
Comme au tems de ma jeunesse,
Un cœur fait pour la tendresse.

AGATHE, *à part.*

Sentimens délicieux !

LINDOR et AMINTE, *ensemble.*

Quel aimable caractere !

LISIMON, *à tous les trois.*

Je veux faire des heureux
Pour le seul plaisir d'en faire !

AMINTE, *à Lisimon.*	LISIMON, *à part.*	AGATHE, *à part.*
Livrez-vous à l'alégresse ;	Aimable Dieu des amours !	Amitié, délicatesse,
Nous vous aimerons toujours.	Comme au tems de ma jeunesse,	Aimable Dieu des amours !
A vous mon cœur s'intéresse.	Oui, tu me verras toujours	Répandez sur ses vieux jours
	Un cœur fait pour la tendresse.	Le bonheur et l'alégresse !

LINDOR, *à Lisimon.*

Puisse le Dieu des amours,
Sensible à votre tendresse,
Répandre sur vos vieux jours
La fraîcheur de la jeunesse !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LINDOR, *en habit de voyage;* AMINTE.

(*Lindor poursuit Aminte.*)

DUO.

AMINTE.

FINISSEZ donc, Monsieur Lindor:
Eh! bien, que prétendez-vous faire?

LINDOR.

Vous aimer, vous le dire encor;
Mourir, si je ne puis vous plaire.

AMINTE.

Lindor, y pensez-vous?
Quel est donc ce langage?

LINDOR.

Loin de vous sembler doux,
Il vous met en courroux?

AMINTE.

Pourquoi cet équipage,
Cet habit de voyage?
Sur votre erreur ouvrez les yeux.

LINDOR.

Pour toujours, je fuis de ces lieux;
Au désespoir je m'abandonne.
Non, plus d'amour, plus de bonheur!

AMINTE.

Restez, restez; je vous l'ordonne.

LINDOR, *à part, plongé dans la douleur.*

Hélas! vous déchirez mon cœur!

AMINTE, *à part.*

Pour un moment, usons d'adresse.

LINDOR.

Ah! répondez à mon ardeur!

AMINTE, *feignant de l'embarras, et à part, mais de maniere à être entendue de Lindor.*

Dieux! quelle est ma foiblesse!
Tous mes sens sont émus...
Mon tendre cœur palpite...
Je ne résiste plus
Au trouble qui m'agite.
(*A demi-voix.*)
Que les amans sont foux!

LINDOR.

Je suis hors de moi-même;
Je tombe à vos genoux.

AMINTE, *feignant toujours.*

De grace! levez-vous....
Cher Lindor... je vous aime.

LINDOR, *à part.*

Ah! quel bonheur!

AMINTE, *à part, à demi-voix.*

Ah! quelle erreur!

LINDOR.

Lorsque l'amour me couronne,
Le plaisir est dans mon cœur!

AMINTE, *à part, à demi-voix.*

A l'espoir il s'abandonne!

LINDOR.

Pour confirmer mon bonheur,
Répétez donc encore,
« Cher amant, je t'adore! »

ENSEMBLE.

LINDOR.	Aminte,	} Je t'adore!
AMINTE, *feignant.*	Cher amant,	

LINDOR, *à part.*	AMINTE, *à part, à demi-voix.*
Ah! quel bonheur!...	Ah! quelle erreur!...
(*A Aminte.*)	(*A Lindor, en feignant.*)
Lorsque l'amour me couronne,	Lorsqu'à vous mon cœur se donne,
Le plaisir est dans mon cœur!	C'est pour fixer le bonheur!

ENSEMBLE.

LINDOR.	} Au plaisir je m'abandonne!
AMINTE, *feignant.*	

AMINTE, *feignant toujours.*

Vous triomphez, Lindor, de mon indifférence,
Et vous savez le secret de mon cœur.

LINDOR.

Attendez tout de ma reconnoissance!....
Que ma félicité....

AMINTE, *l'interrompant.*

Laissez à ma prudence
Le moyen d'achever notre commun bonheur....
Adieu.

LINDOR.

Vous me quittez !

AMINTE.

Lindor, daignez m'entendre.
Dans cet appartement on pourroit nous surprendre;
Il ne faut pas y rester plus long-tems....
(*Avec un air mystérieux affecté.*)
Lorsqu'il sera plus tard.... veuillez ici vous rendre;
Vous connoîtrez, alors, quels sont mes sentimens:
Vous lirez, dans ce cœur sans feinte,
Le bonheur que Lindor peut espérer d'Aminte.
(*Lindor lui baise la main, et puis elle sort.*)

SCENE II.

LINDOR, *seul.*

ARIETTE.

O MOMENS délicieux !
J'obtiens le cœur de celle qui m'enflamme !....
J'ai vu l'amour dans ses yeux,
Lancer des traits qui pénetrent mon ame !

Quand, pour combler nos desirs,
D'une Belle, Amour dispose,

En vain la raison s'oppose
Aux doux attraits des plaisirs....

(*Entendant du bruit.*)

Voici quelqu'un.... Sortons tout doucement.
Retournons au jardin pour leur donner le change ;
Je reviendrai dans un moment.

(*Il sort.*)

SCENE III.

AMINTE, AGATHE, LISIMON.

(*Aminte tient deux bougies alumées qu'elle pose sur la table, en entrant.*)

LISIMON, *à Aminte.*

Ce que vous dites-là, Madame, est fort étrange !
Quoi ! Lindor, mon neveu, seroit perfide époux,
Ayant une femme adorable ?
D'honneur, la chose est incroyable !....
C'est à lui que j'en veux, au moins, non pas à vous ;
Car, par malheur pour lui, vous êtes trop aimable !
Où donc est-il ? Je vais faire le diable !

AMINTE, *gaîment.*

Monsieur, Monsieur, calmez votre courroux !
Lorsque l'on veut ramener un volage,
Il ne faut pas de front heurter son sentiment.
Laissez-moi, s'il vous plaît, achever mon ouvrage.

LISIMON.

Vous avez raison ; mais j'enrage
De ne pas lui marquer tout mon ressentiment!

AGATHE, *à part.*

Je ne puis résister à mes vives alarmes :
Ah! Lindor, de mes yeux tu fais couler des larmes!

LISIMON.

Il ne mérite pas les pleurs que vous versez,
S'il méconnoît cette tendresse extrême !

AGATHE.

Il est coupable ; mais je l'aime !

LISIMON.

N'en parlons plus, de grace ! finissez.

AMINTE, *à Agathe.*

Agathe, un peu plus de courage.
On doit s'attendre à tout cela.
Un jeune amant presse le mariage ;
Mais si-tôt que l'hymen l'engage,
Crois-tu, de bonne-foi, qu'il puisse en rester-là ?
Non, non, vraiment !... Ce beau Monsieur voltige.
Une Beauté paroît... il devient inconstant.
Va, mon amie, un époux tendre amant,
Aujourd'hui, seroit un prodige !

LISIMON.

Madame Aminte, un moment, s'il vous plaît !
Tous les hommes n'ont pas un pareil caractere.

AMINTE.

Mais presque tous, et s'il en est
Qui different de ce portrait,
Dans ce siecle, Monsieur, l'on n'en rencontre guere.

LISIMON.

Tant pis, tant pis! J'agis de bonne-foi.
Je voudrois que chacun pensât tout comme moi.

AMINTE.

Trève à ces vains discours, songeons à notre affaire....
(A Agathe.)
De peur de t'alarmer j'aurois toujours su taire
Cet amour dont pour moi Lindor étoit épris,
S'il n'en eût exigé le prix;
Mais ma bonté l'a rendu téméraire.
Craignant, alors, de faire ton malheur,
J'ai feint de consentir à ses desirs coupables.

AGATHE.

Quel est donc ton projet?

AMINTE.

D'assurer ton bonheur,
En lui faisant connoître son erreur.

LISIMON.

J'applaudis fort à ces desseins louables!

AMINTE.

Je prétends à tes pieds ramener ton époux,
Soumis, fidele et tendre....
Il va venir au rendez-vous;
Cachez-vous un moment.... Il pourroit nous surprendre....
(Montrant le cabinet voisin.)
De cet endroit vous pourrez tout entendre:
J'irai vous retrouver.

AGATHE.

AGATHE.

Je ne te comprends pas.

AMINTE.

Il n'est que ce moyen pour sortir d'embarras.

(Agathe et Lisimon entrent dans le cabinet.)

SCENE IV.

AMINTE, *seule.*

Me voilà seule, enfin. Mettons vîte en usage
Le moyen que le Ciel a daigné m'inspirer.
S'il ne rend pas Lindor plus sage,
Il ne faut plus rien espérer.

SCENE V.

LE LAQUAIS, AMINTE.

(Aminte va ouvrir la porte de l'appartement, pendant la ritournelle de l'ariette suivante. Elle fait signe au Laquais d'entrer ; elle lui parle bas à l'oreille, puis il sort.)

SCENE VI.

AMINTE, *seule.*

ARIETTE.

De la nature au désespoir
Il faut emprunter le langage,
Quand la raison est sans pouvoir
Pour ramener un cœur volage :
Ah ! Lindor, c'est à l'amitié
Que tu devras le bien suprême !
Avec mon cœur sois de moitié ;
Tu feras ton bonheur toi-même !

SCENE VII.

LE LAQUAIS, L'ENFANT, *endormi*, AMINTE.

(Pendant la seconde ritournelle de cette ariette, le Laquais rentre, portant l'enfant endormi dans ses bras. Aminte le prend et le pose sur le canapé, et puis le Laquais sort.)

SCENE VIII.

AMINTE, L'ENFANT, *endormi.*

AMINTE.

Dors, mon petit ami... C'est de toi que j'espere
Et le bonheur d'Agathe et celui de ton pere....
J'entends du bruit... On ouvre ; sauvons-nous.

(*Elle éteint les bougies, et entre dans le cabinet.*)

SCENE IX.

LINDOR, L'ENFANT, *endormi.*

LINDOR, *à part.*

Comme il fait sombre ici !... Pourquoi point de lumiere ?
Apparemment qu'à notre rendez-vous
Aminte n'est pas la premiere....
(*Voyant son fils sur le canapé, et croyant que c'est Aminte.*)
Mais... à travers l'obscurité...
Je crois l'appercevoir.. Elle s'est endormie...
De quel trouble nouveau mon cœur est agité !...
Approchons... doucement... Aminte... chere amie...
Réveillez-vous... c'est moi... c'est votre amant !...

Vous ne répondez rien à l'amour le plus tendre?
Aminte!.... Aminte!.... Écoutez-moi.

(*Il pousse l'enfant, croyant toujours que c'est Aminte.*)

L'ENFANT, *d'un ton plaintif.*

Maman!

LINDOR, *à part, avec la plus grande surprise.*

Maman?.... Ciel! que viens-je d'entendre?
C'est mon fils..... mon enfant....

L'ENFANT, *plus éveillé.*

Laisse-moi donc dormir,
Ma petite maman!

LINDOR, *à part, avec émotion.*

Quelle étrange aventure!....
Aminte.... à quel dessein?.... C'étoit pour me punir!....
Dans mon cœur éperdu, je sens un doux murmure!....
(*A son fils.*)
Viens, cher enfant! viens dans mes bras tremblans....
A ta mere adorable, hélas! j'ai fait injure....
Ah! ne m'accable pas de reproches sanglans!
J'abjure mon erreur, et dans ces doux momens,
Je ne puis résister au cri de la nature!

(*Il embrasse son fils, avec la plus grande effusion, et l'Enfant le caresse.*)

FINALE.

LINDOR, *à part.*

J'éprouve, en ce moment,
Un charme inexprimable!....

Quel doux frémissement ! . . . .
Combien je suis coupable ! . . . .
(*A son fils.*)
Gage d'un tendre amour,
Image de ta mere,
Tu prouves, dans ce jour,
Qu'il est doux d'être pere !
(*Il se penche sur son fils, qui s'est rendormi, et l'embrasse à plusieurs reprises.*)

SCENE X et derniere.

AGATHE, LISIMON, AMINTE, LINDOR, L'ENFANT, *endormi.*

AGATHE, AMINTE, LISIMON, *ensemble, mais bas, et comme sans vouloir être entendus de Lindor.*

Mon cher Lindor, fort bien !

LISIMON ET AMINTE, *ensemble, de même.*
Son embarras fait rire ! . . . .
C'étoit le vrai moyen
De calmer son délire !

LINDOR, *à Agathe, qu'il apperçoit avec les deux autres.*
Tu peux lire en mon cœur,
Agathe ! ô mon amie ! . . . .
Pardonne mon erreur !
Je passerai ma vie

A faire le bonheur
D'une épouse chérie !

AGATHE.

Quel espoir enchanteur
Pour mon ame attendrie !
Conserve-moi ton cœur,
Le seul bien que j'envie !....
Ne parlons plus d'erreur ;
Tu m'aimes : je l'oublie !

LISIMON, *à Lindor, en lui montrant Aminte.*

Que dis-tu de sa leçon ?

LINDOR.

Je dois tout à sa prudence !....
(*A Aminte.*)
Ah ! belle Aminte pardon !....
Je rougis de ma démence !

AMINTE.

Je vous pardonne, Lindor;
Le repentir me désarme.

LISIMON, *à Lindor.*

Ton Aminte est un trésor ;
Esprit, beauté, tout me charme !...
(*A Lindor.*)
J'imagine un sûr moyen
Pour la paix de ton ménage
Un joli sourire, un rien,
Peut te rendre encor volage.

LINDOR.

De mon Agathe jamais
Je ne trahirai la flamme !

LISIMON, *montrant Aminte.*

C'est bien sûr .... si Madame
Veut seconder mes projets.

AMINTE.

Moi, Monsieur, expliquez-vous ?

LISIMON.

Quoiqu'un peu vieux, dont j'enrage !
Je vous offre mon hommage
Me voulez-vous pour Époux ?

AMINTE.

Mais, vous badinez, je gage ?

LISIMON.

Sans façon... décidez-vous.
Ce n'est point un badinage :
Je vous épouse ce soir.

AMINTE.

Perdez, perdez cet espoir.

LISIMON.

Quoi ! vous redoutez mon âge ?

LINDOR ET AGATHE, *ensemble, à Aminte.*

Ce n'est point un badinage :

AMINTE, *d'un ton incertain.*

L'amour ne peut m'émouvoir !

AGATHE.

Un seul mot de votre bouche
Peut assurer son bonheur.

LISIMON, *à Aminte.*

Ne soyez pas si farouche
Si ma tendresse vous touche,

Prenez ma main et mon cœur.
Amitié, délicatesse,
Les ris, les jeux et l'amour,
Pour vous prouver ma tendresse,
Vous chercheront chaque jour,

LISIMON, AGATHE ET LINDOR, *ensemble, à Aminte.*

Si ma tendresse vous touche,
Un seul mot de votre bouche,
Peut assurer son bonheur !

AMINTE, *à Lisimon.*

Prenez ma main et mon cœur . . . .
Oui, j'y consens ; je m'engage :
Vous méritez mon amour.

LISIMON.

Je ne serai point volage ;
Mon bonheur est votre ouvrage !

AMINTE, LISIMON, AGATHE ET LINDOR, *ensemble.*

Quel bonheur ! quel heureux jour ! . . . .
Quand notre bonheur fait sa gloire,
Du Dieu des cœurs, célébrons la victoire !

FIN.

L'ÉLEVE
DE
LA NATURE,

MÉLODRAME, EN UN ACTE, EN PROSE,

SUIVI D'UN DIVERTISSEMENT,

Par M. MAYEUR DE SAINT-PAUL,

Musique de M. ROCHEFORT, de l'Académie Royale de Musique.

Si les Dieux commandent dans l'Olympe, il n'est rien sur la terre qui ne fléchisse sous le sceptre de la Beauté.

Tiré de la Piece.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

AVERTISSEMENT.

Il n'est personne qui ne connoisse le Roman de *L'Elève de la Nature*, par M. l'Abbé Baurieux, et qui m'a fourni la matiere de cette petite Piece. Ce sujet a déja été traité au Théatre de l'Ambigu-Comique, par M. Baret de Villeancourt, sous le titre du *Sauvage apprivoisé par l'Amour*; mais comme il est permis à tout le monde de puiser dans la même source, et que le Public m'a vu avec quelqu'indulgence dans le rôle du *Saurage apprivoisé*, que je remplissois à ce Spectacle, j'ai hasardé de me montrer à ses yeux, au Théatre des Grands Danseurs du Roi, dans ce même rôle qui a paru l'amuser déja.

Rempli du desir de lui plaire, quelques jours m'ont suffi pour composer la Piece qu'on va lire, dans laquelle j'ai strictement suivi la marche du Roman, ce qui lui donne quelque ressemblance avec celle de l'Ambigu-Comique;

mais, ainsi que deux Traducteurs du même Ouvrage doivent nécessairement se rencontrer, il m'etoit impossible d'éviter de ressembler au *Sauvage apprivoisé*. Cependant, on ne retrouvera pas dans ma Piece une phrase de l'autre, quoiqu'il m'eût été permis, comme à M. Baret de Villeancourt, de copier, en certains endroits, le Dialogue du Roman. Mais, dans la crainte que les personnes qui n'ont point lu ce Roman ne s'imaginassent que j'avois pillé dans le *Sauvage apprivoisé*, j'ai mieux aimé créer et être inférieur que de paroître plagiaire.

J'aurois encore bien pu mettre dans la bouche de l'Éleve, le mot *beaucoup*, que j'imaginai de dire en jouant le rôle du *Sauvage apprivoisé*, et qui produisit le plus grand effet; mais trop délicat pour vouloir m'attirer des reproches, (qui auroient cependant été mal fondés, puisque ce mot m'appartient) j'ai préféré de le remplacer par un autre, équivalent à la vérité; mais qui à la scene peut ne pas faire la même sensation. C'est au Public à décider. N'ayant point oublié les bontés dont il m'a honoré dans le rôle du *Sauvage*, au Théatre de l'Ambigu-Comique,

mon seul but a été de les mériter de nouveau à celui des Grands Danseurs du Roi, dans le même personnage. Si mes espérances sont déçues, je le prie, du moins, de ne point oublier le zele et le motif qui ont conduit ma plume.

SUJET
DE L'ÉLEVE DE LA NATURE.

L'Anglois Johnson voulant faire l'expérience de ce que seroit l'homme, s'il n'avoit reçu d'autre éducation que celle de la nature, est convenu, avec son épouse, de commencer à tenter cette expérience sur le septieme fils qui leur est né. En conséquence, ils ont enfermé ce fils dans une cage de bois, et l'y ont laissé dans l'état de pure nature, pendant une vingtaine d'années, sans lui permettre d'avoir aucune communication avec personne. On lui passoit sa nourriture par une ouverture pratiquée exprès, et il ne voyoit et n'entendoit rien. Au bout de ces vingt ans, son pere le transporte, de Londres, dans une isle, qu'il croit absolument déserte, lui procure la facilité d'ouvrir sa cage, où il est resté pendant le trajet, et l'abandonne à lui-même, en plaçant près de la cage une inscription destinée

à faire connoître qui il est. Ce jeune homme sort de sa prison, et voit avec beaucoup de surprise tout ce qui s'offre pour la premiere fois à ses yeux. En parcourant le bois, il se prend dans un filet, tendu pour les bêtes fauves, par un vieillard, nommé Euphémon, qui, avec sa jeune fille, Zélie, habite, depuis quelques années, cette isle, où il a été abandonné par des Commerçans, ses associés, qui se sont emparés de son bien pendant un voyage qu'il faisoit avec eux pour leur commerce. Euphémon croit d'abord que le jeune homme est un Sauvage, venu de quelqu'isle voisine à la découverte, et il veut le tuer; mais lui trouvant beaucoup de douceur, il l'accueille avec confiance, et appercevant ensuite l'inscription, dont il fait lecture, il est tout-à-fait rassuré sur son compte. Zélie, qui est dans l'âge où le cœur et les sens ont des besoins impérieux, et qui commençoit à s'ennuyer d'être seule avec son pere, montre le plus vif intérêt pour le nouveau venu, et lui apprend à balbutier quelques mots tendres. Cependant, Johnson, pere, ne pouvant se déterminer à s'éloigner de son fils, veut le revoir encore, et avec ses com-

pagnons de voyage, Weldone, Capitaine du vaisseau qui les a transportés, le Lieutenant Smit et une partie de l'équipage, il revient au lieu où il a laissé ce jeune homme, et n'est pas peu étonné d'y rencontrer Euphémon, qui l'instruit de tout ce qui se passe, et même de l'union naturelle qui semble se préparer entre son fils et Zélie. Johnson pere, enchanté de tout ce qu'il apprend, renonce à poursuivre son expérience, et remmene à Londres, avec son fils, Euphémon et Zélie, en promettant de marier les deux jeunes gens, et de revenir ensuite, avec toute sa famille et Euphémon, s'établir et se fixer dans cette isle, où ils se sont mutuellement rendu service. Tout l'équipage célebre, par des danses, cette heureuse rencontre et cette heureuse alliance.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

L'ÉLEVE DE LA NATURE.

CETTE Piece, qui est restée au courant du répertoire, et qui fut imprimée dans l'année de sa premiere représentation, à Paris, chez Désauges, rue Saint-Louis du Palais, *in*-8°., est jouée de tems en tems, et fait beaucoup de plaisir, sur-tout par la maniere tout-à-fait originale avec laquelle l'Auteur, M. Mayeur, en a toujours rendu le principal personnage.

Quoique ce rôle ne soit pas précisément de l'emploi de cet Acteur, que la nature semble avoir destiné à celui qu'on appelle au Théatre l'emploi des Dangevilles, ou des Niais, qu'il ait pour ce genre un talent aussi précieux que rare, parce qu'il est aussi éloigné de la charge basse et

triviale que de l'ingénuité factice et recherchée, et qu'il pourroit être en lui un talent exclusif pour tout autre genre, il est pourtant certain qu'il n'est étranger à un aucun genre. On aime à le voir dans tous, et, quels que soient les rôles qu'on lui confie, dans les Comédies, ou dans les Pantomimes héroïques, il contribue toujours par son jeu au succès des Pieces dans lesquelles on l'emploie.

Le rôle de Zélie de *L'Eleve de la Nature* fut rempli, dans la nouveauté, par Mademoiselle Forêt l'aînée, qui le joua avec toute la naïveté et toute la sensibilité qui le caractérisent, et que l'on sait que cette charmante Actrice a déployé, dès sa premiere jeunesse à ce Théatre, avant de passer à celui des Variétés, dont elle fait actuellement les délices, dans des rôles de tous les genres.

A peu près dans le tems des premieres représentations de *L'Eleve de la Nature*, un M. Lépitre composa une Piece de vers qu'il intitula *Les nouveaux* J'AI VU, ou *Le Miroir de Mademoiselle Forêt l'aînée, Actrice du Théatre des Grands Danseurs du Roi.* Il lui adressa ces vers,

et ils furent insérés depuis, en 1784, dans un Recueil annuel, d'où nous les tirons, les *Etrennes du Parnasse*, rédigées alors par M. Mayeur de Saint-Paul.

J'ai vu de la Beauté le plus joli modele....
O Muse ! interprete fidelle
Des sentimens qu'il excite en mon cœur,
Retracez dans ces vers, hélas ! peu dignes d'elle,
De la Beauté le portrait enchanteur.
J'ai vu gentil minois, joint à gentil corsage,
Taille de Nymphe, air délié,
Teint de rose vermeille, et fleur du premier âge,
Nous inspirer plus que de l'amitié.
J'ai vu ces yeux où le maître volage
Que l'homme adore, en goûtant le plaisir,
Puise ses traits, quand dans l'ame du sage,
Pour la premiere fois, il porte le desir.
Mais ce n'est rien. Qu'il est doux son langage !
Que ses talens sont séducteurs !
Allez, mon cœur, portez-lui votre hommage...
O ma Muse, il faudroit qu'un léger badinage
Peignît ici ses traits vainqueurs !
Par sa gaîté *je la vis* tout séduire.
J'ai vu les Ris sous son empire
Voltiger avec les Amours.
J'ai vu son innocent sourire

Sur sa bouche fleurie errer, plaire toujours.
J'ai vu la naïve *Jeannette*, (1)
Sous l'habit de la pauvreté,
Forcer l'amour d'une foule indiscrette,
Si c'est être indiscret que d'aimer la Beauté.
J'ai vu la jeune et sensible *Zélie*, (2)
Par sa candeur nous enflammer,
Nous faire partager ce doux besoin d'aimer
Qui naît dans son ame attendrie,
Quand l'astre qui préside au printems de sa vie
Lui fait sentir le desir de charmer.
Qu'elle est intéressante et pure
Cette leçon que la simple nature
Lui dicte pour cet inconnu! (3)
Son langage et son ton, dépouillés d'imposture,
Sont les garans de sa vertu.
Qui n'admire d'*Agnès* (4) le maintien ingénu,

---

(1) Principal personnage d'une Piece de ce Théatre, intitulée, *Jeannette*, ou *Les battus ne payent pas toujours l'amende*, de M. De Beaunoir.

(2) De *L'Eleve de la Nature*.

(3) *L'Eleve*.

(4) L'un des principaux personnages de *L'Amour Quêteur*, autre Piece de M. de Beaunoir et du même Théatre. Voyez le deuxieme volume des petits Théatres

Et du *cordon d'Amour* ne se ceindroit pour elle?
J'ai vu.... Mais puis-je dire ici ce que *j'ai vu*?
Ah! c'est assez, dans un miroir fidele,
Contre son gré, la contraindre à se voir.
Sa modestie éloigne le miroir;
Elle n'en est à nos yeux que plus belle!
Ses compagnes ont des talens,
Des graces, des charmes puissans,
Qu'avec plaisir on se rappelle:
Elles sont les fleurs du printems;
Mais, en tout tems, Forêt est la rose nouvelle.

Le rôle de Zélie, dans *L'Eleve de la Nature*, est actuellement joué par Mademoiselle Forêt cadette, dont les heureuses dispositions font espérer de la voir un jour marcher sur les traces de sa sœur aînée.

Les rôles d'Euphémon, de Johnson pere, de Weldone et de Smit, ont été remplis dans la nouveauté par MM. Delor, Le Lievre, Talon et Alphonse; et ensuite par MM. Ribié, Constantin, Despas et Fleury.

---

tres de notre Collection, douzieme volume de notre seconde année, 1785.

L'ouverture et les autres morceaux de symphonie qui ont été composés pour cette Piece, par M. Rochefort, de l'Académie Royale de Musique, et dont les talens sont avantageusement connus, contribuent à faire de ce petit Mélodrame un Spectacle très-agréable.

L'ÉLEVE
DE
LA NATURE,

MÉLODRAME, EN UN ACTE,

Par M. MAYEUR DE SAINT-PAUL,

Musique de M. ROCHEFORT, de l'Académie Royale de Musique;

Représenté au Théatre des Grands Danseurs du Roi, le 6 Février 1781.

Si les Dieux commandent dans l'Olympe, il n'est rien sur la terre qui ne fléchisse sous le sceptre de la Beauté.

Tiré de la Piece.

PERSONNAGES.

JOHNSON, pere.

JOHNSON, fils, éleve de la nature.

EUPHÉMON.

ZÉLIE, fille d'Euphémon.

WELDONE, Capitaine de vaisseau.

SMIT, Lieutenant de Weldone.

La Scene se passe dans une Isle déserte.

Le Théatre représente, à droite, de hautes montagnes, revêtues de pins et d'autres arbres; là mer est dans l'enfoncement, et sur le même côté est un filet, placé dans de gros arbres, pour prendre des bêtes fauves. Sur la gauche est une cabane, formée de planches, de branches et de feuilles seches. Il doit y avoir un miroir attaché à la porte, un banc de bois à côté, et quelques touffes de fleurs, plantées çà et là sur le sol.

Ce signe —— indique les endroits où il se trouve de la Musique.

L'ÉLEVE DE LA NATURE, MÉLODRAME.

SCENE PREMIERE.

JOHNSON, pere, WELDONE, SMIT.

(*Ils paroissent tous trois pendant qu'on joue une ouverture, et marchent très-doucement, en marquant la crainte qu'ils ont d'être vus de Johnson fils.*)

JOHNSON.

PRENONS bien garde qu'il ne nous apperçoive!

WELDONE.

Ne craignez rien, il n'est point encore sorti de sa cage.

JOHNSON, *à part, en soupirant.*

Cher enfant!

SMIT.

Pourquoi vous chagriner?

JOHNSON.

Ai-je bien pu m'y résoudre!

WELDONE.

Il falloit remplir vos sermens.

JOHNSON.

Ah! mon ami, si ce n'eût point été à une épouse que j'adore que je les eusse faits, sois certain qu'ils n'auroient jamais été mis à exécution.

SMIT.

Quoi! c'est votre femme qui a exigé....

JOHNSON.

Oui, Smit; l'amour l'emporte aujourd'hui sur la nature. J'ai promis à la tendre moitié qui me fait chérir l'existence que si le Ciel nous accordoit plus de six rejettons de notre heureux hyménée, le septieme et les suivans seroient rendus à la nature, pour qu'elle les élevât elle-même dans son sein. Ce septieme est venu, nous l'avons, depuis vingt ans, dérobé à tous les yeux, en l'enfermant dans une cage de bois dans laquelle nous introduisions sa nourriture par un tour pratiqué à l'un des coins de cette triste demeure.

SMIT.

Il n'a donc jamais vu la lumiere?

JOHNSON.

Quelques trous faits à sa cage lui en communiquoient assez pour son utilité. Mais jamais ses regards n'ont pu contempler ce bel astre qui dore les montagnes.

WELDONE.

De quelle douce sensation son ame va être saisie au moment où il brillera à ses yeux!

SMIT, *à Johnson.*

Quel est votre but en faisant cette épreuve ?

JOHNSON.

De montrer aux hommes, par son exemple, qu'ils naissent bons, sensibles, vertueux; que l'éducation la plus parfaite n'est point celle qui leur donne ce qu'on appelle des talens et des vertus, mais celle qui éloigne d'eux les vices de la société, qui les rapproche de la nature et les remet entre ses mains.

WELDONE.

Et vous vous êtes déterminé, sans regret, à le priver de ce don si flatteur à l'homme, de pouvoir exprimer sa pensée?

JOHNSON.

Je le voulois, du moins; mais une inconséquence de ma part le rendit plus savant que je ne l'aurois desiré.

SMIT.

Comment?

JOHNSON.

Un jour, mes gens, en lui faisant passer sa nourriture ordinaire, la lui retinrent un peu, pour s'amuser de son impatience. Je vis que cela alloit lui causer de la colere; pour l'éviter, je dis, fort haut: « Qu'on le laisse en repos! » A l'instant, mes gens obéirent; mais mon fils, frappé de ces sons, qui pour la premiere fois se faisoient entendre à son oreille, les retint si bien que depuis ce moment, ignorant ce qu'ils signifient, il répete sans cesse, à tort et à travers: « Qu'on le laisse en repos! »

WELDONE.

Vous n'avez point à craindre ici qu'il en apprenne davantage ; mais si quelques Beautés habitoient cette Isle, il n'ignoreroit pas long-tems l'usage de la parole.

JOHNSON.

Je suis venu, il y a près d'un an, visiter ces lieux ; ils sont inhabités, et il n'y a aucun danger pour sa vie ; car aucune bête sauvage n'y fait sa résidence. Une source d'eau douce, que j'ai découverte ici près, lui servira à se désaltérer ; les fruits des arbres le nourriront. J'ai rempli sa cage de vivres pour quelque tems. J'y ai joint des hardes. L'industrie lui donnera les moyens d'en faire usage ; et je ne puis qu'espérer de le revoir, dans quelques années, instruit, par son instinct et la nature, comme je desire qu'il le soit.

WELDONE.

Votre épreuve est belle, Johnson ; mais je pense que si vous eussiez amené avec lui une compagne de son âge vous auriez encore mieux fait.

JOHNSON.

Que dites-vous, Weldone ? Avez-vous oublié que mon projet est que la nature seule....

WELDONE, *l'interrompant.*

La nature, la nature ! Eh ! qui peut mieux qu'une jolie femme enseigner à jouir des droits de la nature ?

JOHNSON.

Votre plaisanterie est déplacée, mon cher ; d'ail-

leurs, mon fils, après avoir long-tems ignoré l'existence de ce sexe enchanteur, en connoîtra les charmes avec un plaisir plus vif.... Mais c'est trop nous entretenir ici ; mon fils pourroit sortir de sa cage et nous appercevoir. Il faut éviter une rencontre qui feroit perdre, en un instant, des années de peines et de soins, que j'ai pris de son éducation naturelle. Le vent est favorable, regagnons notre bâtiment, et mettons à la voile, sans différer.

(*Ils sortent, en regardant derriere eux si l'Eleve ne s'offre point à leurs regards. Dès qu'ils sont partis, un morceau de symphonie se fait entendre, il est entrecoupé par le monologue de Zélie.*)

SCENE II.

ZÉLIE, *sortant de la cabane et tenant un arrosoir à la main.*

LE soleil a déja gagné le pied de notre cabane ; il y a plus de trois heures que mon tendre pere est allé dans le bois voisin visiter notre petit bercail : il est tems aussi, belles fleurs, que je verse dans votre sein l'onde pure et fraiche que je vous dois chaque jour. —— (*Elle arrose les fleurs.*) Le soin que je prends de ces fleurs est bien récompensé. Comme elles s'embellissent sous mes yeux ! —— Non-seulement ma vue est réjouie par leur éclat ; mais encore le parfum qu'elles répandent porte le plaisir dans tous mes sens ! —— Quelles nuances déli-

cates ! quelle variété dans leurs couleurs ! Non, jamais je ne fus plus heureuse ! Eh ! que manque-t il à mon bonheur ? De perfides associés, avec lesquels, mon pere et moi, nous traversions les mers pour aller augmenter notre fortune, nous trahirent et nous abandonnerent dans cette Isle, en nous laissant seulement quelques meubles, propres à nous procurer l'existence, et emporterent nos richesses : Eh ! bien, nous nous y sommes établis ; nous y vivons satisfaits de notre médiocrité, loin du tumulte des villes, où le chemin qui conduit au plaisir est presque toujours un précipice couvert de fleurs !

(Elle continue d'arroser les fleurs.)

EUPHÉMON, *appelant dans la coulisse.*

Zélie ?

ZÉLIE.

Mon pere !

EUPHÉMON.

Viens, ma bonne amie, viens m'aider.

(Zélie court au devant de son pere, qui paroît.)

SCENE III.

EUPHÉMON, ZÉLIE.

(Euphémon porte une grosse liasse de branches seches sur son épaule, et un nid dans sa main.)

EUPHÉMON, *donnant la liasse de bois à Zélie.*

TIENS, ma chere enfant, porte cela dans notre cabane.

(Zélie prend le bois et le porte dans la cabane.)

SCENE IV.

EUPHÉMON, *seul.*

LES beaux jours seront bientôt passés; et, tandis que nous en avons le loisir, il nous faut faire une provision de bois suffisante pour nous mettre pendant l'hiver à l'abri de ses frimats

SCENE V.

ZÉLIE, EUPHÉMON.

ZÉLIE, *regardant ce que son pere tient dans sa main.*

QU'AVEZ-VOUS donc-là?

EUPHEMON.

C'est un nid, que j'ai trouvé dans mon chemin. Je me suis douté qu'il te feroit plaisir, et je te l'apporte,

ZÉLIE, *prenant le nid.*

Que vous êtes bon !... Les pauvres petits, comme ils dorment ! .... Allez, vous ne manquerez de rien avec moi .... Eh ! pourrois-je ne pas en avoir le plus grand soin, quand chaque fois que ma main leur portera leur nourriture, ils me rappelleront celui de qui je les tiens ? .... Mais, à quoi pensé-je ? .... Ah ! pardon, mon pere, votre présent me faisoit oublier que vous devez avoir chaud ! .... (*Elle pose le nid sur un banc.*) Demeurez-là, mes amis ! une fois mon premier devoir rempli, je penserai à vous !

(*Elle entre dans la cabane.*)

SCENE VI.

EUPHÉMON, *seul.*

L'AIMABLE enfant ! Les qualités de son ame égalent ses attraits. C'est une plante précieuse, qui brille de tout l'éclat de la rose.

SCENE VII.

ZÉLIE, *sortant de la cabane et apportant une bouteille d'osier, qu'elle donne à Euphémon.*

TENEZ, buvez un coup ; cela vous réconfortera.... (*Euphémon prend la bouteille et boit.*) Notre bercail augmente-t-il ? Nos pigeons ont-ils des petits ?

EUPHÉMON.

Non, ma Zélie, pas encore; mais, réjouis-toi, ils ne tarderont pas à en avoir. J'ai visité trois de leurs couveés, qui n'attendent que le moment d'éclore.

ZÉLIE.

Ils auront des petits !

EUPHÉMON.

Oui, ma bonne amie.

ZÉLIE, *soupirant.*

Qu'ils sont heureux !

EUPHÉMON.

Tu soupires ?

ZÉLIE.

Ces petits êtres ont la douce satisfaction de voir augmenter leur société; et nous, nous sommes condamnés à ne vivre toujours que nous deux.

EUPHÉMON, *étonné.*

Que signifie ce langage ? Tu ne m'as point encore parlé de la sorte ! Est-ce que la présence de ton pere cesseroit de t'être agréable ?

ZÉLIE, *avec l'expression de la plus vive tendresse.*

Ah ! mon pere, que dites-vous ? rejettez cette pensée : elle est indigne de votre Zélie ! Je vous chéris, je vous chérirai toujours ..... Mais les Dieux m'ont fait un cœur .....

EUPHÉMON, *l'interrompant, en souriant.*

Et tu es femme .... Je t'entends. Cependant, seuls ici, je ne vois pas quel objet peut avoir fait naître dans ton cœur les desirs dont tu sembles agitée.

ZÉLIE.

Vous m'avez dit vingt fois, et vous me répétiez encore hier, qu'un époux tendre et fidele faisoit le bonheur d'une vertueuse épouse. Ce propos a troublé mon sommeil pendant toute la nuit. Comme je desirois ardemment cet époux, un être, que je n'ai jamais vu, s'est offert à mes regards J'ai fait un effort pour le retenir.... Hélas! ce n'étoit qu'une ombre que mon imagination enflammée m'offroit pour me séduire.

EUPHÉMON.

Je reconnois bien-là ton sexe! En pareil cas, son imagination fait bien des progrès en peu de tems.

ZÉLIE.

Oh! il me faut un époux, je le sens; mon cœur éprouve un vuide.... qui a besoin d'être rempli.

EUPHÉMON.

Le tems seul peut t'amener ce que tu desires.

ZÉLIE.

Pourquoi?

EUPHÉMON.

Quelle demande!.... Ah! ma Zélie, je m'apperçois que l'amour commence à maîtriser tes sens. Comment veux-tu que je te trouve un époux, puisque nous ne sommes que nous deux dans cette Isle?

ZÉLIE, *avec naïveté.*

Comment? rien n'est plus facile: devenez mon époux.

EUPHÉMON, *avec trouble et étonnement.*

Moi! ton pere?.... Tu es dans le délire!

ZÉLIE,

ZÉLIE, *naïvement.*

Cela est donc impossible?

EUPHÉMON.

Sans doute. L'époux qu'on prend doit être d'une autre famille que celle de l'épouse.

ZÉLIE, *à part, avec l'expression d'un cœur oppressé.*

Ah! nature, cruelle nature! pourquoi fais-tu naître en nous des sentimens que nous ne pouvons satisfaire?.... (*A Euphémon.*) Mais vous me parliez tout-à-l'heure d'amour: que veut dire l'amour?

EUPHÉMON.

C'est ce trouble que tu ressens à présent.

ZÉLIE.

Et ce charme que j'ai éprouvé cette nuit en voyant cet inconnu qui m'est apparu en songe, est-ce aussi de l'amour?

EUPHÉMON.

Oui; c'en est le bonheur.

ZÉLIE, *avec une vivacité mêlée de joie.*

Ah! mon pere, à en juger par l'illusion qui m'a séduite, que le bonheur de l'amour doit être doux en réalité!.... Eh! dites-moi, un époux nous fait-il goûter ce bonheur?

EUPHÉMON.

Oui, ma Zélie.

ZÉLIE, *naïvement.*

Et que fait-il pour cela ?

EUPHÉMON.

Il aime bien son épouse.

ZÉLIE.

Mais mon agneau m'aime bien, j'en suis sûre, et il ne me procure pas ces douces émotions que ce songe m'a fait éprouver. Il faut qu'il y ait encore autre chose que vous voulez me cacher. D'ailleurs, l'objet que j'ai vu cette nuit n'étoit point du tout fait comme mon agneau ! .... Vous ne dites rien ?

EUPHÉMON, *à part.*

Elle m'embarrasse beaucoup ! .... (*A Zélie.*) Rentrons, ma chere Zélie ! Viens jouer un air sur ta guittare. Dans un autre moment nous parlerons de cela.

ZÉLIE, *d'un air mortifié.*

Vous voulez me laisser dans l'ignorance ; mais, vous avez beau faire, au milieu de votre air embarrassé à me répondre, je devine que c'est cette différence de mon agneau à cet objet qui m'est apparu qui procure toute la volupté que j'ai ressentie.

EUPHÉMON.

Nous parlerons de tout cela, te dis-je, une autre fois. Je suis fatigué ; j'ai besoin de repos : entrons dans notre cabane.... Viens, ma bonne amie, viens.

(*Il entre dans la Cabane.*)

SCENE VIII.

ZÉLIE, *seule avec beaucoup d'agitation.*

La réserve de mon pere met mon cœur dans un cruel embarras! .... Il faut que je m'instruise sans lui; car je suis persuadée que la différence d'un époux à un agneau est plus grande qu'il ne veut me le faire accroire.

(*Elle entre dans la cabane. Après qu'elle a disparu, la symphonie recommence et continue pendant la pantomime de l'Eleve, qu'elle exprime vivement.*)

SCENE IX.

(*L'Eleve paroît, portant sur son épaule une grosse branche d'arbre. Il est frappé de l'éclat du soleil, et met la main sur ses yeux. Laissant ensuite tomber la branche, il se jette à genoux, en tendant les bras vers le soleil. Il se releve, parcourt la scene, considere la mer, les arbres, qu'il touche avec surprise. Il s'approche de la cabane d'Euphémon, et remarque le miroir qui est attaché à la porte. Il le prend, l'approche de son visage, s'y voit et reste interdit. Il dit :* Qu'on l'laisse en r'pos! *Voyant que rien ne lui répond, il s'avance vers son image retracée dans le miroir, veut la saisir, le jette à terre, et est fort étonné de ne plus rien voir. Ensuite, il apperçoit le nid*

que Zélie a laissé. Il s'en saisit, veut toucher les petits oiseaux, qui se mettent à crier. Cela lui fait peur; il laisse tomber le nid, et le menace du poing. Il se retourne, voit le filet qui est ouvert, s'en approche avec précipitation, et entre dedans, en en examinant les mailles. Une botte d'herbes aromatiques est à terre; il s'en empare pour les manger. Ces plantes qui n'étoient là que pour attirer les bêtes fauves, font, en les remuant, fermer le filet, et agiter une sonnette, qui avertit Euphémon qu'il y a quelque chose de pris.)

SCENE X.

EUPHÉMON, L'ÉLEVE, *dans le filet.*

EUPHÉMON, *accourant.*

NOUS avons quelque chose de pris, (*Apperçevant l'Eleve, vêtu à la maniere des sauvages.*) Ciel ! .... un sauvage ! .... (*Appelant.*) Zélie, ma Zélie, nous sommes perdus ! .... Vîte apporte-moi des armes.

(*L'Eleve fait des efforts pour sortir du filet, en criant:* Ha ! hou, hi, ho !)

SCENE XI.

ZÉLIE, *accourant, avec deux épées;* EUPHÉMON, L'ÉLEVE, *dans le filet.*

ZÉLIE, *à Euphémon.*

ME voici. Qu'est-il donc arrivé?.... (*Apperçevant l'Eleve dans le filet.*) Ah!

EUPHÉMON.

Donne-moi une épée, et défends-toi avec celle qui te reste.

ZÉLIE, *marquant son étonnement et sa crainte.*

Contre qui?

EUPHÉMON.

Eh! ne le vois-tu pas? contre ce sauvage qui vient, sans doute, pour nous dévorer.

ZÉLIE.

Oh! Ciel!

EUPHÉMON.

Il est en notre pouvoir; il faut punir son audace?.... Avançons.

ZÉLIE, *d'une voix entrecoupée.*

Je ne puis.

(*Euphémon avance fiérement vers le filet. L'Eleve, voyant qu'on vient à lui, fait un effort, brise le filet et en sort;*

mais l'aspect de Zélie l'arrête dans sa course. Tout-à-coup, il s'en approche vivement. Elle recule effrayée. Euphémon se met devant sa fille, et donne un coup d'épée à l'Eleve, qui alloit se précipiter sur elle. La douleur qu'il ressent lui arrache un cri; il fait un geste furieux à Euphémon, se retourne tendrement du côté de sa fille, à qui l'épée tombe des mains. A l'instant l'Eleve se jette à ses genoux, prend sa main et la caresse. Pendant cette scene pantomime, on joue une symphonie, qui la caractérise.)

ZÉLIE, *à Euphémon en lui montrant l'Eleve.*

Voyez, mon pere, qu'il est doux! et vous l'avez blessé!

EUPHÉMON.

Cette douceur m'étonne!.... Va, Zélie, rassure-toi, sa blessure est peu de chose. Fais-le asseoir sur ce banc, et lie lui les mains, crainte de surprise. Quelques simples, que je vais cueillir, auront bientôt étanché son sang.

(Il sort.)

SCENE XII.

ZÉLIE, L'ÉLEVE.

ZÉLIE, *avec émotion.*

RELEVE-TOI; va, mon ami, j'aurai soin de toi. (*Elle le fait asseoir; et tirant de sa poche un ruban, elle lui attache les deux mains ensemble.*)

Donne-moi tes mains que je les attache.... Bon.... (*A part.*) Comme il se laisse faire!.... (*A l'Eleve.*) Ne m'en veux pas, au moins! Tu n'as pas l'air méchant; mais souvent on est trompé par les apparences!

SCENE XIII.

EUPHÉMON, ZÉLIE, L'ÉLEVE.

EUPHÉMON, *à Zélie.*

AH! Zélie, rassurons-nous, ce jeune homme est Anglois.

ZÉLIE, *avec joie.*

Comment le savez-vous?

EUPHÉMON, *lui montrant une planche de cuivre qu'il apporte sous son bras.*

Par cette inscription que je viens de trouver ici, près d'une grande cage, dans laquelle il a, sans doute,

été apporté dans cette Isle, pour y être abandonné ainsi que nous. Tiens, prends soin de sa blessure : pendant ce tems-là je vais te faire la lecture de l'inscription.

ZÉLIE.

Il est Anglois, que je suis contente !

L'ÉLEVE.

Qu'on l'laisse en r'pos !

ZÉLIE.

Il parle, je crois ?

EUPHÉMON.

Ecoute. (*Il lit.*)

« Le 6 Février de l'année 1781, fut remis ici entre » les mains de la nature, et pour y être l'objet d'une » expérience qui peut devenir utile, FRANÇOIS JOHNSON, né à Londres le 15 Juin 1758. Il n'avoit encore » habité qu'une cage de bois fermée de toute part, et » n'avoit jamais vu personne lorsqu'il fut amené dans » cette Isle. »

ZÉLIE, *regardant tendrement l'Eleve.*

Le pauvre garçon !

EUPHÉMON.

Ote-lui ses liens ; ils deviennent inutiles. Le Ciel nous envoie cet infortuné, pour partager avec nous cette solitude, et nous la rendre plus agréable !

ZÉLIE, *à l'Eleve, en lui détachant les mains.*

Mon ami, te souviendras-tu toujours de ce que je fais pour toi? m'aimeras-tu toujours?

(L'Eleve la caresse.)

EUPHÉMON.

Je vais préparer notre dîner. Pendant ce tems, Zélie, amuse-toi à lui donner quelques notions de notre langue. Je puis te laisser seule avec lui, je crois, sans craindre aucun danger?

ZÉLIE.

Oh! oui mon pere, soyez bien tranquille.

EUPHÉMON.

Je ne tarderai pas à venir vous chercher.

(Il entre dans la cabane.)

SCENE XIV.

ZÉLIE, L'ÉLEVE.

ZÉLIE, *s'asseyant à côté de l'Eleve.*

OH! ça, mon bien-aimé, je vais t'apprendre à prononçer ce que je desire tant de m'entendre dire par ta bouche! Ecoute-moi, et retiens bien. (*Elle met sa main sur la bouche de l'Eleve, en disant:*) Zélie.

(Elle ôte sa main.)

L'ÉLEVE, *répétant.*

E... lie.

ZÉLIE.

Zélie.

L'ÉLEVE.

E.... lie.

ZÉLIE.

Que tu me plais !

L'ÉLEVE.

Que tu ..... m'plais !

ZÉLIE.

Combien je t'aime!

L'ÉLEVE.

On... in ... j'taime!

ZÉLIE.

M'aimes-tu de même? .... A toi.

L'ÉLEVE.

A toi.

ZÉLIE, *avec impatience.*

Non!....

L'ÉLEVE.

Non.

ZÉLIE, *lui fermant la bouche, avec sa main.*

M'aimes-tu de même?

(*Elle ôte sa main.*)

L'ÉLEVE.

Aime.... tu.... de.... même?

ZÉLIE.

Oui, mon ami; et je t'aimerai toujours.

L'ÉLEVE.

Oui, aimerai ..... oujours..... Qu'on l'laisse en r'pos!

ZÉLIE.

Ce n'est pas cela .... Répete après moi .... Me seras-tu toujours fidele?

L'ÉLEVE.

Oujour idele?

ZÉLIE.

Oui, mon ami, oui toujours!

L'ÉLEVE.

Mon.... on .... ami .... oujour!

ZÉLIE.

Tu m'aimes donc?

L'ÉLEVE.

U.... aime.... donc?

ZÉLIE.

Oh! oui, bien fort!

L'ÉLEVE.

Oh!.....i .... in fort.

ZÉLIE.

Bien fort!

L'ÉLEVE.

In fort! .... idele .... Élie .... toujour..... bien fort!.... Qu'on l'laisse en r'pos!

SCENE XV.

EUPHÉMON, ZÉLIE, L'ÉLEVE.

EUPHÉMON, *à Zélie.*

FORT bien ! ma belle amie, fort bien ! Notre nouveau venu profite entre tes mains, à ce qu'il me paroît !

ZÉLIE.

Oh ! oui, mon pere ; et je suis sûre qu'en moins de trois leçons il sera aussi habile que moi.... (*A l'Eleve.*) N'est-ce pas, mon ami ?

L'ÉLEVE.

Bien fort !

EUPHÉMON.

Venez dîner, venez mes enfans. Le soleil a déja gagné ces monts ; il est bientôt trois heures. Ton protégé a retardé l'heure ordinaire de notre repas ; mais, qu'importe ? nous en dînerons avec plus d'appétit Le plaisir d'obliger est un charme si doux pour une ame sensible qu'elle oublie ses propres besoins pour ne songer qu'à ceux des autres !

ZÉLIE, *à l'Eleve, en le faisant passer devant elle.*

Avance, mon ami, avance.

L'ÉLEVE.

Bien fort !

(*Il la caresse.*)

ZÉLIE,

ZÉLIE, *à Euphémon.*

Comme il me caresse!... Ah! mon pere, mon rêve est réalisé.

L'ÉLEVE, *en s'en allant.*

Toujours .... bien fort .... qu'on l'laisse en r'pos!

(*Ils entrent tous les trois dans la cabane.*)

SCENE XVI.

JOHNSON, WELDONE, SMIT, *suite de Matelots.*

JOHNSON, *à Weldone et à Smit.*

NON, mes amis; vos instances sont inutiles: mon cœur s'y refuse. Je ne puis quitter ces lieux. Un trouble, que je ne peux définir, me retient ici malgré moi.

WELDONE.

Mais, Johnson, vous n'y pensez pas; les choses sont maintenant trop avancées pour ......

JOHNSON, *l'interrompant.*

Eh! voilà les remords qui me déchirent!.... Mais il est encore tems de les appaiser. Mon fils est ici; il n'a point eu le tems de s'éloigner: je veux me montrer à lui, le presser dans mes bras et le ramener dans sa patrie.

SMIT, *regardant dans le lointain.*

J'apperçois bien sa cage là-bas; mais il en est sorti. Où le trouver actuellement ?

JOHNSON.

Suivez-moi; je découvrirai facilement l'asyle qu'il aura choisi aux mouvemens que mon cœur éprouvera à son approche.

(*Ils font quelques pas pour s'avancer dans l'Isle.*)

SCENE XVII.

EUPHÉMON, JOHNSON, WELDONE, SMIT, *suite de Matelots.*

EUPHÉMON, *à part, en sortant de sa cabane, et sans les voir d'abord.*

J'AI cru avoir entendu parler; qui pourroit-ce être ? .... Que vois-je ? des Anglois !

JOHNSON, *à part.*

Un homme ici ! Je croyois cette Isle déserte.

EUPHÉMON.

Je l'habite depuis plusieurs années, que des amis perfides m'y abandonnerent. Venez-vous pour ajouter à mon malheur ?

JOHNSON.

Ne craignez rien. Un fils, objet de ma tendresse, est seul la cause de mon arrivée dans cette Isle.

EUPHÉMON.

Un fils, dites-vous ?

JOHNSON.

Oui.

EUPHÉMON.

Jeune ?

JOHNSON.

De vingt ans.

EUPHÉMON.

Abandonné, presque nud ?

JONHSON.

Hélas ! oui.

EUPHÉMON.

Ce jeune homme est votre fils ?

JONHSON.

Pourquoi toutes ces questions ; l'auriez-vous vu ?

EUPHÉMON, *lui montrant sa cabane.*

Il est dans cette cabane.

JOHNSON.

Et par quel heureux hasard ?

EUPHÉMON, *lui montrant le filet.*

L'Amour l'attendoit dans ce piége, pour le conduire aux genoux de ma Zélie.

JOHNSON.

Comment !

WELDONE, *à Euphémon.*

Quelle est cette Zélie ?

EUPHÉMON.

C'est ma fille.

WELDONE.

Elle est jolie ?

EUPHÉMON.

C'est l'image d'une des plus belles fleurs du Printems.

SMIT, *à Johnson.*

Je ne m'étonne plus, mon ami, si notre jeune homme s'est pris dans ses filets. La vue d'un objet aimable opere une furieuse révolution sur le cœur d'un homme naturel !

WELDONE, *à Johnson.*

Oui ; à son âge la beauté est un aimant auquel une puissance irrésistible nous attache fortement !

JOHNSON, *à Euphémon.*

Laissez-moi me jetter dans ses bras ?

SMIT.

Non, croyez-moi, préparons-le doucement à une surprise qui trop précipitée pourroit être funeste à son cœur, encore étranger aux grandes sensations.

EUPHÉMON.

C'est bien dit.... Enfonçons-nous sous ces arbres ; je vais appeler ma fille : sûrement, il la suivra, et la présence de Zélie adoucira le coup violent que votre aspect va porter dans son ame.

WELDONE.

Votre réflexion est juste ; mais, croyez-moi, faisons-en usage au plus vîte, car tandis que nous dissertons, nos deux amans emploient peut-être mieux leur tems.

EUPHÉMON, *à Johnson.*

Monsieur a raison. Ma fille est séduisante ; votre

fils est jeune, et l'Amour, qui est son interprete auprès d'elle, pourroit bien, en ce moment, lui faire éprouver un sentiment plus doux que celui que nous voulons lui ménager. Suivez-moi .... (*Appelant.*) Zélie ....

(*Ils se cachent tous, sous des arbres voisins.*)

SCENE XVIII.

ZÉLIE, *sortant de la cabane, et tenant une bouteille et un verre à la main.*

ME voici ..... Mon pere, où donc êtes-vous?.... Je croyois qu'il m'avoit appelée. Sans doute, il est allé à son ordinaire à la découverte de quelque vaisseau.... (*Appelant.*) Tiens, tiens, mouton, mouton; viens vîte mon ami, viens ici.

SCENE XIX.

L'ÉLEVE, ZÉLIE.

L'ÉLEVE, *tenant une guitarre.*

BIEN fort!

ZÉLIE.

Viens ..... Qu'as-tu donc là? .... Ah! il ne faut pas toucher à cela, mon mouton; tu pourrois le casser .... Donne, donne à ta Zélie.

L'ÉLEVE, *touchant sur les cordes.*

Je t'aime!

ZÉLIE.

Oui, oui : une autre fois je te montrerai à jouer de cet instrument. A présent, il faut achever notre dîner.

(*Elle prend la guittarre, la pose à terre et s'assied sur le banc. L'Eleve se met à genoux devant elle. Elle lui fait manger des fruits, qu'elle tire de sa poche. Elle lui donne à boire d'une liqueur, qu'il recrache à l'instant, la trouvant trop forte. Il va près d'un arbre, en arrache un fruit, mord dedans, le trouve bon, et l'offre à Zélie. Elle le mange. Quand elle est prête à porter le dernier morceau à sa bouche, l'Eleve le lui arrache et le mange. Pendant cette scene pantomime on joue une symphonie qui en rend les différentes situations.*)

ZÉLIE.

Comment! vous prenez le dîner de votre Zélie? Fi! que c'est vilain! Je ne vous aime plus!

L'ÉLEVE, *la caressant.*

Qu'on l'laisse en r'pos .... qu'on l'laisse en r'pos!

ZÉLIE.

A la bonne heure .... Je te pardonne; mais tu ne le feras plus?

L'ÉLEVE

Toujours... bien fort!

ZÉLIE.

Je vais te jouer un air de guittarre, seras-tu bien content?

L'ÉLEVE.

Ydele !

(*Zélie pince un air de guitarre qui est accompagné par l'orcheste. L'Eleve l'écoute, avec le plus grand étonnement. Il lui baise les mains, de tems en tems, appuie son oreille sur l'instrument, paroît transporté de joie, se leve, tout-à-coup, et danse en chantant :* Qu'on l'laisse en r'pos ! *Zélie saisit l'instant où il est tourné pour rentrer précipitamment dans la cabane, en disant, à part.*)

ZÉLIE.

Voyons ce qu'il fera quand il ne me verra plus.

(*Elle rentre.*)

SCENE XX.

EUPHÉMON, JOHNSON, WELDONE, SMIT, *suite de Matelots*, *au fond du Théatre ;* L'ÉLEVE.

L'ÉLEVE.

(*Il continue de sauter, puis revient où il avoit vu Zélie, qu'il ne trouve plus. Il court, en appelant de tous côtés.*)

ÉLIE ! Élie ! Élie !

ZÉLIE, *appelant, dans la cabane.*

Mouton !

L'ÉLEVE, *sautant, et allant dans la cabane.*

Toujours! toujours! toujours!

JOHNSON, *se mettant sur son passage, et l'arrêtant p[ar] le bras.*

Mon fils!

L'ÉLEVE, *étonné.*

Hou! ....

(Il s'arrache des bras de son pere.)

JOHNSON, *l'arrêtant de nouveau.*

Mon cher Johnson!

(L'Eleve reste un moment immobile en regardant son pere.)

ZÉLIE, *appelant, dans la cabane.*

Mouton! mouton!

(L'Eleve, à la voix de Zélie, fait un effort pour quitter son pere, puis revient, par un mouvement naturel, se presser sur son sein, en s'écriant d'une voix oppressée :)

L'ÉLEVE.

Qu'on l'laisse en r'pos!

SCENE XXI et derniere.

ZÉLIE, EUPHÉMON, JOHNSON, L'ÉLEVE, WELDONE, SMIT.

ZÉLIE, *à l'Eleve, sans voir d'abord les autres.*

Tu ne veux donc pas venir?.... (*Appercevant son pere avec Johnson et sa suite.*) Ciel!

JOHNSON, *s'approchant, ainsi que les autres.*

N'ayez aucune peur. Je ne condamne point l'amour que vous avez pour mon fils; il est digne de votre tendresse.

ZÉLIE.

Votre fils?

EUPHÉMON.

Oui, ma bonne amie.

ZÉLIE, *à Johnson.*

Mais, Monsieur, par quelle aventure?....

JOHNSON.

Permettez qu'un autre moment soit employé à vous en instruire. La joie que je ressens m'empêcheroit maintenant d'entrer dans tous les détails nécessaires pour cette explication.

L'ÉLEVE, *caressant alternativement Zélie et son pere.*

Zélie.... Bien fort!.... Qu'on l'laisse en r'pos!.... J' t'aime!

JOHNSON, *à Euphémon.*

Mais, à ce qu'il me paroît, mon fils a fait bien des progrès depuis ce matin !

EUPHÉMON, *montrant sa fille.*

Voilà son maître.

ZÉLIE, *à Johnson, en lui montrant son fils.*

Et en amour, voilà le mien.

JOHNSON.

Je m'en suis douté .... Voilà ce que c'est que de passer sa jeunesse sans connoître l'amour ; la premiere femme qui s'offre à nos regards, il nous en coûte notre liberté.

WELDONE.

Eh ! mon ami, peut-on la regretter quand on la perd en si bonne compagnie ?

JOHNSON, *à Euphémon.*

Mon bonheur seroit imparfait, si je ne faisois point celui de mon fils. Ces deux enfans s'aiment ; voulez-vous m'en croire ? unissons-les.

EUPHÉMON.

Ma fille est bien jeune, et votre fils a si peu d'expérience !

WELDONE.

Avec un objet aussi aimable que Zélie il en aura bientôt acquis !

EUPHÉMON, *à Zélie.*

Serois-tu contente qu'il fût ton époux ?

ZÉLIE.

Tous mes desirs seroient remplis !

EUPHÉMON, *à l'Eleve.*

Et toi ?

L'ÉLEVE.

Qu'on l'laisse en r'pos !

ZÉLIE.

Veux-tu m'épouser ?

L'ÉLEVE.

Toujours . . . . bien fort !

JOHNSON, *à Euphémon.*

Le langage le plus éloquent est celui de la nature ; consentez à leur union.

EUPHÉMON.

Votre choix m'honore, et je pense que lorsque nous nous connoîtrons mieux nous n'aurons qu'à nous en féliciter.

JOHNSON.

Vous me le confirmez, de plus en plus.... (*A Zélie.*) Belle Zélie, regardez donc déja mon fils comme votre époux. Aussi-tôt votre mariage célébré à Londres, nous reviendrons nous fixer dans cette Isle, où nous avons trouvé le bonheur.... (*Aux Matelots.*) Vous, mes amis, prenez part à notre joie : que cette heureuse journée finisse par une réjouissance générale ; et répétez souvent que si les Dieux commandent dans l'Olympe, il n'est rien sur la terre qui ne fléchisse sous le sceptre de la beauté.

(*On danse.*)

FIN.

L'ORGUEILLEUSE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, ET EN PROSE,

Par M. GABIOT DE SALINS.



A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

SUJET

DE L'ORGUEILLEUSE.

M. Rondin, Bourgeois de Paris, et qui s'est enrichi dans le commerce, a deux enfans, un fils, nommé Auguste, et une fille, nommée Cécile. Il s'est chargé, de plus, de deux enfans d'un de ses amis, mort dans l'infortune. Ce sont un garçon, nommé Paulin, et une fille, nommée Agathe. Il leur a fait donner la même éducation qu'à Auguste et à Cécile; et l'amitié qu'ils ont eue les uns pour les autres, pendant qu'ils étoient très-jeunes, étant devenue de l'amour, M. Rondin pense à les unir un jour par un double mariage. Cependant la famille du Chevalier de Brillancour, qui est ruinée, et qui voudroit lui faire faire un riche mariage de roture, pour le remettre en fonds, l'engage à se faire aimer de Cécile, et à tâcher d'obtenir sa main. Il l'a rencontrée dans

une assemblée de jeunes gens. Il lui fait des honnêtetés, qui flattent la vanité de la petite personne. Il demande la permission d'aller, avec Victorine, sa sœur, aux assemblées qui ont lieu chez M. Rondin. La liaison se fortifie, de jour en jour; et Cécile, enorgueillie des soins que le Chevalier lui rend, dédaigne la société des jeunes enfans de sa sorte, qu'elle voyoit ordinairement, se refroidit pour Paulin et pour Agathe, ses premiers amis, montre de la hauteur à Auguste, son frere, et regrette même de n'être pas née de parens plus nobles que M. et Madame Rondin. Cette derniere, trop complaisante pour les défauts de sa fille, l'entretient dans ces ridicules et coupables sentimens, à l'insu de M. Rondin. Paulin est désolé du changement de Cécile, mais il n'ose pas lui en faire des plaintes. Auguste, moins endurant pour son ami et pour lui-même, et qui n'a pas été séduit par les airs de grandeur de Victorine, raconte tout à son pere, malgré la défense que lui en a faite Agathe, qui voudroit épargner des reproches à Cécile, toute ingrate qu'elle est. M. Rondin a le bon esprit

de vouloir que chacun reste dans son état, et que l'on ne s'allie qu'à ses pareils. Il a résolu les mariages de ses enfans avec ceux de son ami, puisque ces enfans s'aiment, et il veut que l'on rompe toute liaison avec le Chevalier de Briancour et avec sa sœur. Le Chevalier ne se prêtoit qu'à regret aux vues de sa famille. Il n'a point du tout d'amour pour Cécile ; et il méprise fort, ainsi que Victorine, toute cette bourgeoisie, qu'on les contraint de fréquenter. Auguste s'est apperçu de ces dédains du Chevalier et de Victorine. Il en avertit Cécile, qui a peine à l'en croire, mais elle en est bientôt assurée par elle même. Elle est invitée, ainsi que Madame Rondin, à un bal chez la mere du Chevalier, et celui-ci doit venir, avec Victorine, les chercher pour les y conduire. Au moment où le frere et la sœur Brillancour arrivent, M. et Madame Rondin, Cécile, Auguste, Paulin et Agathe sont cachés dans un cabinet d'où l'on peut entendre comment le Chevalier et sa sœur s'expriment sur le compte de cette famille bourgeoise. Cécile, humiliée et confondue de s'être trompée sur les sentimens que le Chevalier lui a

montrés, dévore son dépit. Elle vient, en présence de sa famille et de ses premiers amis, abjurer son erreur, aux yeux du Chevalier, qu'elle congédie, et qui se retire, avec sa sœur. M. Rondin, content de Cécile qui s'est exécutée elle-même de cette maniere, l'en félicite, et voit renaître ainsi l'espoir de la double alliance qu'il avoit projettée entre ses enfans et ceux de son ami.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR L'ORGUEILLEUSE.

CETTE Comédie, d'une excellente morale, mérite, à tous égards, d'être comprise dans le petit nombre des Pieces qui peuvent servir à l'éducation de la jeunesse. Les caracteres en sont bien dessinés et suffisamment prononcés ; le dialogue facile et le style toujours convenable aux personnages. Les leçons y sont en action, par conséquent plus faciles à retenir que celles que l'on débite dans de longs discours froidement sentencieux, et les peres et meres trouvent autant à profiter dans cette Piece que les jeunes gens des deux sexes.

Telle a été l'intention de l'Auteur, déja connu par plusieurs autres jolis Ouvrages de ce genre, qu'il a donnés à ce Théatre et à celui des

petits Comédiens de S. A. S. Mgr. le Comte de Beaujolois.

On doit regarder M. Gabiot de Salins comme l'un des Auteurs Dramatiques, de nos jours, qui ont le plus contribué à rendre les petits Théatres utiles à la correction des mœurs, par la représentation d'Ouvrages où l'instruction se trouve toujours réunie à l'intérêt de situation et au plaisir du Spectacle.

L'Orgueilleuse n'avoit pas encore été imprimée. L'Auteur a bien voulu nous permettre d'en enrichir notre Recueil, et d'être les premiers à la rendre publique, par la voie de l'impression.

Cette Piece a eu beaucoup de succès au Théatre, à la Foire Saint-Laurent, dans sa nouveauté, au Boulevard, et à la Foire Saint-Germain, l'hiver suivant. Elle fut jouée très-fréquemment et très-bien. Le rôle de M. Rondin a toujours été rempli par M. Picardeaux, avec toute la bonhommie d'un bourgeois, bon époux, bon pere de famille, bon ami et bon citoyen, qui, quoiqu'enrichi, par son travail, ne veut pas sortir de son état. Le rôle de Madame Rondin, joué par Made-

moiselle Boursier, offre aussi au vrai le caractere d'une bourgeoise qu'une trop grande prédilection pour un de ses enfans rend aveugle sur ses défauts, qu'elle autorise avec complaisance. Le rôle de Cécile fit infiniment d'honneur à Mademoiselle Louvain, qui y mit toutes les nuances de vanité, de dédain, d'orgueil, de dépit, de sensibilité, de tendresse et de repentir dont il est susceptible. Ce rôle commença la réputation de cette jeune Actrice, éleve de M. Tonnelier (1), Professeur particulier de déclamation théatrale, et qui depuis s'est montrée avec avantage dans plusieurs autres rôles, au même Théatre, qu'elle quitta l'année suivante. Elle est actuellement à celui de Mgr. le Comte de Beaujolois, où elle obtient, chaque jour, de nouveaux applaudissemens mérités, dans différens rôles d'amoureuses, et quel-

---

(1) M. Tonnelier donne des leçons à des écoliers, des deux sexes, qui se destinent à des Théatres publics et à des Théatres de sociétés; et il en a formé plusieurs, dont les talens jouissent d'une réputation méritée.

ques-uns de soubrettes, tant comme Actrice, dans les Comédies, que comme Mime dans les Opera-Comiques. Le rôle d'Auguste et celui d'Agathe, de *L'Orgueilleuse*, furent joués par Mademoiselle Bonnet et par Mademoiselle Dorbois, avec toute la finesse et l'espiéglerie qui les caractérisent. Celui de Paulin, par M. Buisson, qui y montra beaucoup de décence et de franchise, et ceux du Chevalier et de Victorine, par M. Talon et Mademoiselle Simonet, la cadette, avec toute l'aisance et la légéreté dont ces deux rôles sont susceptibles, et que l'on connoît à cet agréable Acteur et à cette jolie Actrice.

L'ORGUEILLEUSE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, ET EN PROSE,

Par M. GABIOT DE SALINS;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de l'Ambigu-Comique, le 5 Juillet 1786.

PERSONNAGES.

M. RONDIN, bourgeois.

Madame RONDIN, son épouse.

CÉCILE, leur fille.

AUGUSTE, frere de Cécile, et amant d'Agathe.

AGATHE.

PAULIN, frere d'Agathe, et amant de Cécile.

LE CHEVALIER DE BRILLANCOUR, proposé pour Cécile.

VICTORINE, sœur du Chevalier.

La Scene se passe, à Paris, chez M. Rondin.

L'ORGUEILLEUSE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

AGATHE, PAULIN.

AGATHE, *surprenant Paulin la tête appuyée sur une main, devant une table.*

ENCORE rêveur, mon frere ! qu'as-tu donc ?

PAULIN.

Rien.

AGATHE.

A quoi pensois-tu ?

PAULIN.

A rien.

AGATHE.

Qu'est-ce qui te chagrine ?

PAULIN.

Rien.

AGATHE.

De quoi as-tu à te plaindre ?

PAULIN.

De rien.

AGATHE, *ironiquement.*

Voilà de fort jolies réponses, mon frere! très-satisfaisantes, et sur-tout très-variées! Vous devez faire à merveille les honneurs d'une conversation! Elle sera intéressante si vous y mettez toujours avec les autres autant d'esprit qu'avec moi!

PAULIN.

Courage, ma sœur, égayez-vous!

AGATHE.

Il faut bien que je m'égaye pour vous, quand vous avez la complaisance de vous attrister pour moi.

PAULIN.

Vous êtes fort honnête, ma sœur!

AGATHE.

Vous êtes bien bon, mon frere; mais convenez que si j'étois aussi triste que vous, nous ferions deux petits êtres fort divertissans; et que le moyen le plus agréable de partager votre tristesse, c'est de lui opposer ma gaîté.

PAULIN.

Vous allez voir qu'il faudra que je vous remercie d'une gaîté qui m'afflige.

AGATHE.

Sans doute, et sur le champ. Allons, vîte! le chapeau à la main, la révérence.... (*Paulin la salue avec ironie.*) Un peu plus profonde; cela sent davantage le

chagrin.... (*Il la salue une seconde fois.*) Bien, très-bien ! Vous pouvez maintenant vous passer de maître à danser, mon frere.

PAULIN.

En est-ce assez, ma sœur ? Etes-vous contente ?

AGATHE.

Vous êtes la douceur et la complaisance même, mon cher petit frere, et vous réussirez avec les femmes.... (*Paulin pousse un soupir.*) Quoi ! un soupir ? A seize ans ! quelqu'une de nous auroit-elle déja l'honneur de renverser votre jeune tête ?.... (*S'appercevant qu'il a pleuré.*) Les yeux rouges ! Ah ! ah ! ceci devient sérieux ! Trêve de plaisanterie ! je suis inquiete, et je veux absolument savoir la cause de ton chagrin.

PAULIN.

Si tu n'étois pas aussi étourdie, tu l'aurois devinée, et tu ne me ferois pas cette question !

AGATHE.

Ah ! ça, ne prends donc pas cet air langoureux, ni ce ton plaintif pour me répondre ! Conte-moi ton chagrin gaîment. A notre âge nos petites aventures ont toujours un côté plaisant ! Je t'écouterai sans pleurer, et je te consolerai en riant.

PAULIN.

Il faut faire ce que tu veux.

AGATHE.

Allons tu ne saurois mieux faire.... Racontez, jeune et tendre affligé.

SCENE II.

AUGUSTE, PAULIN, AGATHE.

AUGUSTE, *à Paulin.*

AH ! ça ! vous moquez-vous de moi, M. Paulin.... (*A Agathe.*) Et vous, Mademoiselle Agathe, est-ce que vous voulez déja profiter du privilége qu'ont les dames de faire attendre les Messieurs ?

AGATHE.

Eh ! pourquoi pas, M. Auguste ? Ce privilége est très-commode ; il est établi, et j'en veux profiter plutôt que plus tard. Il faut, s'il vous plaît, vous y accoutumer.

AUGUSTE.

Une superbe partie que vous faites manquer !

AGATHE.

Cela m'est égal !

AUGUSTE.

Mes camarades qui vous attendent !

AGATHE.

Si vous me grondez encore, je n'irai pas du tout.

AUGUSTE.

Mais pourquoi ne pas venir ?

AGATHE.

Et ne falloit-il pas tenir un peu compagnie à ce pau-

vre solitaire que j'ai surpris la tête tristement appuyée sur sa main ! l'attitude m'a serré le cœur. Un gros soupir s'en est mêlé, j'ai voulu en savoir la cause, et l'on alloit me la dire lorsque vous êtes venu, comme un étourdi, interrompre une conversation qui se disposoit à devenir très-intéressante !

AUGUSTE.

Et voilà donc la cause de cette jolie petite humeur, dont vous m'avez si généreusement régalé à mon arrivée ?

AGATHE.

Justement. Empêcher une femme d'apprendre un secret, c'est un crime de leze-volupté féminine, et vous en avez porté la peine.

AUGUSTE.

Vous allez voir que je finirai par avoir tort, sans m'être mêlé de rien !

AGATHE.

Cela est malheureux, n'est-ce pas ? mais, pour vous dédommager, vous allez être de moitié dans la confidence de mon frere.

AUGUSTE, *à Paulin.*

Dépêche, car on nous attend.

PAULIN.

Le fait est que je vais prier M. Rondin de me mettre au collége.

AGATHE.

Au collége ! et pourquoi ?

AUGUSTE, *à Paulin.*

Oui, pourquoi nous quitter ?

PAULIN.

Parce que je n'ai plus le courage de supporter le changement de Mademoiselle Cécile.

AUGUSTE.

Ma sœur ?

AGATHE.

Il est vrai que j'ai souvent, pour mon compte, des momens assez durs à passer auprès d'elle.

AUGUSTE.

Et moi donc ! me croyez-vous plus épargné que vous ?

PAULIN.

Depuis que le Chevalier de Brillancour vient ici, ce n'est plus la douce, l'aimable, l'interressante Cécile, son humeur est changée, l'orgueil a remplacé dans son cœur la confiance et l'amitié qu'elle avoit pour moi. Elle me traite maintenant comme un étranger.

AGATHE.

Et moi comme une morveuse ; et c'est ce qui m'est bien dur à digérer !

AUGUSTE.

Si peu de chose vous étonne ! le pis de tout cela, c'est qu'à peine veut-elle bien permettre que je sois son frere .... C'est à la lettre ; et je crois qu'elle me troque-

roit volontiers contre le fils du plus pauvre cadet de la Garonne.

PAULIN.

Je suis encore jeune ; mais je vous avouerai que je ne sais quel sentiment au-dessus de l'enfance m'attachoit à elle ; un mot de sa bouche me rendoit heureux, voler au devant de ses desirs étoit toute mon étude, et un sourire ma plus douce récompense.

AGATHE.

Là, là, là, doucement, mon frere ! Je crois, Dieu me pardonne, que vous êtes amoureux ! Vous voilà tendre comme une Romance !

AUGUSTE.

Je ne ressemble pas à ma sœur, moi ; car j'aime toujours de plus en plus ma chere Agathe !

AGATHE.

Mademoiselle Victorine, la sœur du Chevalier, ne vous a donc pas tourné la tête aussi ?

AUGUSTE.

A moi ? Dieu m'en préserve ! Je pense comme mon papa ; je ne donne pas dans la qualité.

AGATHE.

C'est fort heureux pour la bourgeoisie !

PAULIN.

Vous voyez bien qu'il faut que j'aille au collége

pour ne plus être témoin des préférences que Céc[ile]
accorde au Chevalier?

AGATHE.

Comment donc? jaloux aussi comme un Espagno[l?]
Mon frere, vous êtes malade! « Vous avez la fievre.
» Allez vous coucher. »

AUGUSTE.

Ne vous moquez pas de lui. A sa place, j'en ferois tout autant.

AGATHE.

Vous conseillez donc à mon frere de me quitter? Eh! bien, je vais demander aussi d'aller au couvent.

AUGUSTE.

Gardez-vous en bien; car j'irois m'y renfermer avec vous.... Mais, écoutez, il y a encore du remede. Je veux prévenir mon papa; il priera très-honnêtement les gens de qualité de ne plus troubler notre amitié bourgeoise.

PAULIN.

Cécile en seroit affligée, et j'aime mieux souffrir que de lui savoir le moindre chagrin.

AGATHE, *à Auguste.*

Quand je vous dis qu'il donneroit déja des leçons à nos faiseurs de Roman!

AUGUSTE, *entendant quelqu'un s'approcher.*

J'entends ma sœur.

PAULIN, *s'en allant.*

Je m'enfuis.

AGATHE.

Mon pauvre frere ! Cela commence à devenir sérieux !

SCENE III.

CÉCILE, AGATHE, AUGUSTE.

CÉCILE, *saluant Agathe.*

BON JOUR, Mademoiselle.

AGATHE.

Bon jour, ma chere Cécile !

AUGUSTE, *à part.*

Comme l'orgueil donne de la politesse !

CÉCILE.

Bon jour, Monsieur.

AUGUSTE, *cherchant autour de lui à qui s'adresse le mot de Monsieur.*

Est-ce à moi que tu parles ?

CÉCILE.

Certainement, Monsieur.

AUGUSTE.

C'est aussi à moi que tu fais la révérence?

CÉCILE.

Quelle pitoyable question ! Oui, Monsieur.

AUGUSTE, *ironiquement.*

En ce cas, Mademoiselle ma sœur, j'ai bien l'honneur de vous saluer, et de vous rendre très-respectueusement le bon jour que vous venez de me donner si poliment !

CÉCILE, *à Agathe.*

Est-ce moi qui ai fait fuir si promptement M. Paulin ?

AGATHE.

Tout juste ! puisqu'il faut vous l'avouer.

CÉCILE.

Pourquoi donc ?

AUGUSTE.

Pourquoi? parce que tu es trop polie.

CÉCILE.

Pour lui?

AUGUSTE.

Et pour nous.

CÉCILE.

On ne sauroit trop avoir de politesse. C'est la marque d'une belle éducation.

AUGUSTE.

Oh ! bien, si tu ne veux pas en avoir un peu moins,

moins, te mettre plus à notre portée et paroître un peu moins bien élevée, tu nous feras bientôt déserter la maison.

CÉCILE.

C'est que vous ne voyez pas le grand monde.

AGATHE.

Il est vrai.... Mais il y a un mois vous ne le connoissiez pas plus que nous, et vous nous rendiez tous heureux.

AUGUSTE, *à Cécile.*

Ah ! çà, est-ce que dans le grand monde on traite son frere de *Monsieur*?

AGATHE, *à Cécile.*

Et son amie de *Mademoiselle*?

AUGUSTE, *à Cécile.*

Son pere de *Monsieur* ?

AGATHE, *à Cécile.*

Et sa mere de *Madame* ?

CÉCILE, *à Auguste.*

Oui, Monsieur.... (*A Agathe.*) Oui, Mademoiselle.

AUGUSTE.

Et l'on n'ose point, par politesse, se traiter de freres, de sœurs, s'embrasser, se faire des caresses; en un mot, vivre en bons amis?

CÉCILE.

Quelquefois, en secret, on se dédommage de la contrainte de l'étiquette.

AUGUSTE.

Eh! bien, laisse donc là maintenant ton étiquette; et puisque tu n'oses pas être ma sœur et notre amie en public, sois-le, au moins, à présent qu'il n'y a personne qui te regarde.

CÉCILE, *émue.*

Mon frere!..

AUGUSTE, *à part, en s'en allant.*

Voilà ma sœur qui donne un démenti à l'étiquette!

SCENE IV.

CÉCILE, AGATHE.

AGATHE.

Est-ce que les caresses de l'amitié ne valent pas bien toutes les révérences de la politesse?

CÉCILE.

Ma bonne amie, ma chere Agathe, je t'aime toujours, de tout mon cœur!

SCENE V.

AUGUSTE, PAULIN, CÉCILE, AGATHE.

AUGUSTE, *à Paulin, en le forçant d'entrer.*

VIENS, mon cher Paulin; il faut que tu aies ta part de notre bonne fortune!... (*A Cécile.*) Ma sœur, voilà ton meilleur ami que je t'amene.... (*A Paulin.*) Et toi, mon ami, embrasse ma sœur. Elle veut bien l'être, et nous permet de l'aimer.

CÉCILE, *à Paulin, avec amitié.*

Oui, mon cher Paulin, je suis toujours la même.

SCENE VI.

UN DOMESTIQUE, CÉCILE, AUGUSTE, AGATHE, PAULIN.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

MONSIEUR le Chevalier et Mademoiselle sa sœur.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

CÉCILE, AUGUSTE, AGATHE, PAULIN.

CÉCILE, *à Paulin, en reprenant sa dignité.*

Et vous pouvez toujours compter sur moi, Monsieur.

AUGUSTE, *à part.*

Voilà ma sœur redevenue Duchesse!

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VICTORINE, CÉCILE, AUGUSTE, AGATHE, PAULIN.

LE CHEVALIER, *à Cécile.*

Bon jour donc, ma belle Cécile. Il y a un siecle que je ne vous ai vue!

AUGUSTE, *à part.*

Ils étoient encore ensemble hier au soir!

VICTORINE, *à Cécile.*

Je mourois d'impatience de vous revoir!

AUGUSTE, *à part.*

Et quand elles sont ensemble c'est pour se quereller!

CÉCILE, *au Chevalier.*

Vous ne pouviez arriver plus à propos. J'allois avoir une foiblesse.

LE CHEVALIER.

Seriez-vous incommodée ?

VICTORINE, *à Cécile.*

Il faut prendre garde !

LE CHEVALIER, *à Cécile.*

Il faut voir quelqu'un !

VICTORINE, *à part.*

Cette petite bourgeoise qui joue déja la petite santé !

AUGUSTE, *au Chevalier.*

Non, M. le Chevalier, vous n'y êtes pas. Ce n'est point de cette foiblesse que ma sœur veut parler !

CÉCILE, *d'un air imposant.*

Monsieur !

AUGUSTE.

Mademoiselle ! Je ne dis plus mot !

PAULIN, *à Agathe.*

Ma sœur, allons-nous-en.

AGATHE, *au Chevalier, à Victorine et à Cécile.*

Monsieur et Mesdemoiselles, je suis bien votre petite servante.

(*Paulin les salue, sans rien dire.*)

LE CHEVALIER, *à Paulin.*

Votre serviteur, Monsieur.

VICTORINE, *à Agathe.*

Votre servante, Mademoiselle.

(*Paulin et Agathe sortent.*)

SCENE IX.

CÉCILE, LE CHEVALIER, VICTORINE, AUGUSTE.

CÉCILE, *au Chevalier.*

Ne faites point attention, Chevalier, ce sont deux enfans dont on prend soin à la maison.

AUGUSTE.

Fi, ma sœur! ce que tu dis là n'est point joli!... (*Au Chevalier.*) Monsieur, ce sont nos meilleurs amis; ce sont les enfans d'un intime ami de mon pere. Il est mort pauvre, mais honnête homme. Mon pere nous les a donnés pour compagnons d'enfance, d'études et d'amitié; et si j'en crois certains discours que mon papa et maman ont tenus, on destine Paulin à ma sœur; et quand je serai grand, je ferai partie quarrée avec la belle Agathe, que vous venez de voir, et que j'aime autant que Paulin aime ma sœur.

LE CHEVALIER.

Voilà un beau projet d'alliance!

CÉCILE, *montrant son frere.*

C'est que Monsieur a les inclinations un peu bourgeoises.

AUGUSTE.

Cela se peut, ma sœur! mais c'est que je préfere une jolie bourgeoise qui sera mon égale et qui m'aimera, comme ma petite Agathe, à une Demoiselle de qualité qui se moquera de moi, quand j'aurai tourné les talons.

VICTORINE, *montrant Cécile.*

Mademoiselle n'aura jamais rien à craindre de pareil.

AUGUSTE.

Je le crois bien. Ma petite sœur n'est qu'une bourgeoise : elle le sait bien ; mais tout le monde la verra avec mes yeux, l'aimera à la folie et sera enchanté de la posséder.

LE CHEVALIER.

Comme vous êtes mortifiant dans vos réflexions, Monsieur !

AUGUSTE.

Mortifiant ? Ce n'est pas mon intention !

LE CHEVALIER.

C'est cependant l'effet que vous produisez ! D'ailleurs, pourquoi s'arrêter à des idées si communes ? Que diriez-vous, Monsieur, si au lieu d'une alliance si fort au-dessous de votre sœur mes parens en avoient projetté une plus digne d'elle ?

CÉCILE.

Que dites-vous, mon cher Chevalier?

LE CHEVALIER, *montrant Auguste.*

Comme Monsieur j'ai entendu certains discours... (*A Auguste, en lui montrant Cécile.*) Mademoiselle a quatorze ans, et dans un an il n'y auroit rien d'impossible que M. le Marquis de Brillancour vînt demander pour moi une main que vous croyez destinée au petit Paulin.

CÉCILE, *avec embarras.*

Ah! M. le Chevalier, vous me flattez sûrement?

LE CHEVALIER.

Je dis ce que j'ai entendu.

VICTORINE, *à part.*

La tête tourne déja à Madame la Marquise!

CÉCILE, *à Auguste.*

A propos, je me souviens que toutes ces petites bonnes gens sont dans le salon. Si vous alliez leur tenir compagnie à ma place, Monsieur? Qu'en pensez-vous?

AUGUSTE.

Je pense que voilà une maniere fort jolie de me renvoyer. Elle me fait de la peine; mais, tu auras beau faire pour me décourager, je sais qu'il faut aimer ses amis avec tous leurs défauts. Je ferai donc tes excuses à nos camarades?

CÉCILE.

Des excuses! Pourquoi donc?

AUGUSTE.

Ils comptoient sur toi; ils en seront privés : cela vaut bien des excuses, je crois?

CÉCILE.

Eh! Monsieur, trève de complimens. Dites-leur seulement qu'il vient de m'arriver une visite de conséquence, et que j'ignore quand je serai libre.

VICTORINE, *à part.*

Quel air d'importance prend déja Mademoiselle Rondin!

AUGUSTE, *à Cécile.*

Cela suffit. Au revoir donc, Madame la Marquise future!

(*Il sort.*)

SCENE X.

LE CHEVALIER, VICTORINE, CÉCILE.

(*Dans toute cette scene, le Chevalier et Victorine persiflent Cécile.*)

VICTORINE, *à Cécile, avec malice.*

Le petit bon-homme vous plaisante, je crois?

LE CHEVALIER, *à Cécile, de même.*

Mais, effectivement, je crois m'en être apperçu!

CÉCILE.

Il est si accoutumé à végéter dans la triste société de camarades qui pensent comme lui que mes moindres discours, mes moindres actions l'étonnent toujours.

VICTORINE.

Il est vrai qu'il y a entre vous deux une si prodigieuse différence!...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Prodigieuse? Dites donc immense!

VICTORINE.

Diroit-on, à voir Mademoiselle, qu'elle soit née de parens bourgeois, et enrichis dans le commerce?

LE CHEVALIER.

Non, certainement! Du premier aspect, on la croiroit d'une de nos meilleures maisons.

CÉCILE.

C'est pousser trop loin la politesse!

VICTORINE.

Non, je dis ce que je pense.

LE CHEVALIER, *à Cécile.*

Je suis aussi vrai que ma sœur.

VICTORINE.

Il m'est venu cent fois dans l'idée que Mademoiselle avoit été changée en nourrice; car il n'est pas

possible d'avoir des sentimens si élevés, à moins qu'on ne les puise dans la source d'un sang distingué.

CÉCILE.

Quoi! vous pourriez penser?....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Écoutez donc, Mademoiselle, de pareilles aventures sont arrivées si souvent qu'après vous avoir vue on seroit tenté d'y croire sans difficulté.

CÉCILE.

Mais, effectivement, depuis que j'ai le bonheur de vous connoître, je me sens si peu faite pour ma condition que je croirois, sans peine, n'y avoir jamais été destinée.

LE CHEVALIER.

Il n'y faut pas rester.

VICTORINE.

Quel dommage!

LE CHEVALIER.

Ce seroit un meurtre!

CÉCILE.

Vos discours m'élevent encore l'ame! Moi, je serois jamais la femme de M. Paulin?

VICTORINE.

Le bel époux!

CÉCILE.

Un courtaut de boutique ! car il ne sera jamais bon qu'à cela !

LE CHEVALIER.

Un rang élevé ! voila ce qu'il vous faut, et non une place dans un comptoir.

CÉCILE.

Ah ! j'en mourrois de honte et de douleur !

LE CHEVALIER.

Bien ! j'aime à vous voir dans ces sentimens.

CÉCILE.

Qu'il vienne encore rôder autour de moi, ce petit M. Paulin, que sa sœur vienne me fatiguer de ses caresses familieres, et je les remettrai bien vîte à leur place ! Cependant, je vous avoue ma foiblesse, élevée avec ce petit Paulin, je ne peux m'empêcher de lui vouloir du bien !

VICTORINE.

Cela fait l'éloge de votre cœur.

LE CHEVALIER, *à Cécile.*

Eh ! bien, quand nous serons mariés, je le prendrai pour mon valet-de-chambre. Nous le protégerons, et il pourra parvenir.

CÉCILE.

Votre valet-de-chambre ? Il ne voudra pas l'être : il a trop de cœur pour cela !

LE CHEVALIER.

Eh ! bien, je le ferai mon intendant, mon secrétaire.

Ce

Ce sera une place dans son genre, et vous serez tranquille sur son sort.

CÉCILE.

A merveilles! Je n'ai plus d'inquiétude maintenant.

LE CHEVALIER.

Ah ! ça ! nous venions pour quelque chose de plus important que tout cela. Il y a ce soir une superbe assemblée à la maison, nous venions vous prier d'en être. N'y viendrez-vous pas ?

CÉCILE.

Je le voudrois bien, de tout mon cœur! mais....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Hé bien, quoi ? qu'y a-t-il ?

CÉCILE.

C'est que maman ne voudra peut-être pas....

VICTORINE, *l'interrompant.*

Vous y laisser aller? ...

CÉCILE.

Toute seule.

LE CHEVALIER.

Eh ! bien, elle n'a qu'à vous y conduire.

CÉCILE.

Croyez-vous que cela soit possible ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas?

CÉCILE.

C'est qu'il n'y aura que des gens de qualité, et maman n'en est pas.

LE CHEVALIER.

Elle est votre mere, c'est la plus belle qualité qu'elle puisse avoir !

CÉCILE.

Vous êtes très-galant, Chevalier !

LE CHEVALIER.

Nous allons dire que vous viendrez ?

CÉCILE.

Le plutôt possible ! Je vais m'habiller, et j'y vole.

LE CHEVALIER.

Sans adieu, ma belle Cécile ! je reviendrai vous chercher.

VICTORINE, *à Cécile, en lui faisant la révérence.*

Au revoir, Mademoiselle !

CÉCILE, *lui rendant sa révérence.*

Mademoiselle, je suis bien votre servante.

(Le Chevalier et Victorine sortent.)

SCENE XI.

CÉCILE, *seule.*

QUE je suis heureuse! ce soir je serai d'une magnifique assemblée! Confondue avec la noblesse, on me prendra pour la fille de quelqu'un comme il faut! Mise avec éclat, j'attirerai tous les yeux, je tournerai toutes les têtes! Le Chevalier verra mon triomphe, et m'aimera mille fois davantage, me fera remarquer à sa famille, et alors cela pourra, sans doute, hâter mon mariage avec lui.

SCENE XII.

M. RONDIN, Madame RONDIN, CÉCILE.

CÉCILE.

AH ! venez, mon papa... ma chere maman, venez et partagez ma joie ! Je suis la plus heureuse des filles !

Madame RONDIN.

Comment ! que veux-tu dire ?

CÉCILE.

On vient de m'apprendre la plus agréable nouvelle !

M. RONDIN.

Qu'est-ce que c'est ? voyons.

CÉCILE.

M. le Chevalier de Brillancour sort d'ici, avec sa sœur.

Madame RONDIN.

Après ?

CÉCILE.

Il venoit m'inviter à une brillante assemblée pour ce soir.

M. RONDIN.

Et tu as répondu ?

CÉCILE.

J'ai promis que j'irois.

M. RONDIN.

Sans nous consulter ?

CÉCILE.

J'étois bien sûre que vous ne vous refuseriez pas à une

invitation faite de la part de gens qu'il ne peut qu'être très-flatteur de connoître.

Madame RONDIN, *à M. Rondin.*

Ma fille a raison. Est-ce que l'on peut refuser les gens de qualité ?

CÉCILE, *à M. Rondin.*

D'ailleurs, j'ai demandé et obtenu la permission d'y conduire maman avec moi.

M. RONDIN, *avec ironie.*

C'est fort joli de ta part ! comment donc ! c'est une faveur dont elle doit te savoir gré !

Madame RONDIN, *à Cécile.*

Comment ! et moi aussi ?

CÉCILE.

Oui, maman.

Madame RONDIN.

Allons, ma fille, nous nous y montrerons comme il faut !

M. RONDIN, *à part.*

Bon ! voilà la mere et la fille aussi folles l'une que l'autre !

CÉCILE, *à Madame Rondin.*

Ce n'est pas encore tout.

Madame RONDIN.

Et qu'y a-t il encore ?

CÉCILE.

Je touche peut-être au moment d'épouser M. le Chevalier. Il vient de m'annoncer que c'étoit l'intention de ses parens.

M. RONDIN.

Bon ! quelle plaisanterie ! il a voulu se moquer de toi.

CÉCILE.

Se moquer de moi ! Je ne souffrirai jamais qu'il se moque d'une personne qui le vaut bien !

M. RONDIN.

Comment ! tu pourrois croire....

CÉCILE, *l'interrompant.*

Eh ! pourquoi pas, Monsieur ? quel déshonneur lui ferois-je ? La source de son sang est plus brillante que celle du mien : c'est un malheur dont je ne suis pas responsable ; mais j'ai le cœur et les sentimens aussi nobles que les siens.

Madame RONDIN.

Viens, ma fille, viens, que je t'embrasse ! Voilà comme l'on doit penser.

M. RONDIN, *à part.*

Voilà deux cerveaux dérangés !

Madame RONDIN, *à Cécile.*

Hé bien, ma fille, à quelle heure partirons-nous ?

CÉCILE.

Le Chevalier viendra me chercher, et me présentera lui-même.

Madame RONDIN.

C'est une attention bien flatteuse !

M. RONDIN, *ironiquement.*

Comment donc ! c'est on ne peut pas plus honnête !

Madame RONDIN, *à Cécile.*

Eh ! bien, il faut vîte nous apprêter. Va, ma fille,

va, fais-toi habiller par Lisette. Prends tous mes bijoux, sois radieuse! Je brillerai assez si tout le monde a pour toi le cœur et les yeux de ta mere!

CÉCILE.

Bien obligée, maman!

(*Elle s'en va brusquement, mais quand elle est un peu loin, elle revient sur ses pas en faisant la révérence à son pere.*)

M. RONDIN.

Ah! j'aurois été bien étonné si je n'avois pas eu une révérence de cour!

(*Cécile sort.*)

SCENE XIII.

M. RONDIN, Madame RONDIN.

M. RONDIN.

AH! ça, je vous ai laissées toutes deux dire et faire toutes vos folies. Maintenant je crois que c'est à mon tour de vous parler raison.

Madame RONDIN.

Nos folies? Que voulez vous dire, Monsieur?

M. RONDIN.

Eh! laisse-là le ton de ta fille, et appelle moi ton mari. J'aime mieux ce dernier titre, auquel je te dois, que l'autre, avec lequel je ne te posséderois pas.

Madame RONDIN.

C'est on ne peut pas plus galant!

M. RONDIN.

C'est qu'on n'a pas besoin d'être de qualité pour dire des choses agréables quand le cœur les sent !... Mais revenons. Est-ce que tu ne te lasses pas de la comédie dans laquelle ta fille nous fait jouer un rôle si ridicule !

Madame RONDIN.

Je ne vous entends pas.

M. RONDIN.

Encore un vous !.. Eh ! que diable, tutoie-moi, puisque je prends cette liberté avec toi... Que veulent dire ces visites du Chevalier, ces propositions de mariage ? me croit-on assez fou pour donner dans de pareilles balivernes ?

Madame RONDIN.

Puisqu'on assure que cela est vrai.....

M. RONDIN, *l'interrompant.*

Ecoute-moi. Je ne crois pas que tu te sois jamais repentie de m'avoir épousé ? Du moins, j'ai tout fait pour te rendre heureuse !

Madame RONDIN.

Et vous y avez réussi !

M. RONDIN.

Je ne crois pas, non plus, que tu aies jamais rougi d'être ma femme ? Je ne suis qu'un bourgeois ; mais j'ai, pour le moins, autant d'honneur que bien des gens de qualité !

Madame RONDIN.

A cet égard, ta réputation est faite, depuis longtems.

M. RONDIN.

Et cependant depuis que nous avons quitté le commerce, tu as paru souffrir de ce que je n'avois jamais voulu joindre quelques titres à nos richesses.

Madame RONDIN.

Mais, en effet, pourquoi ne pas faire un sort à ses enfans ? Un titre donne de la considération.

M. RONDIN.

Ma probité fut mon titre; qu'il devienne celui de mes enfans. J'ai mérité l'estime publique : voilà la noblesse d'un Négociant !

Madame RONDIN.

Mais en seriez-vous moins estimable si vous cherchiez à illustrer votre famille.

M. RONDIN.

Moins estimable, c'est un peu fort; mais j'apprêterois à rire à ceux qui m'estiment. Un titre que l'on achete est un masque, rarement fait pour le visage de l'acquéreur. Ne pouvant le faire tomber tout à fait, l'envie, la jalousie le dérangent; et qu'en arrive-t il? le masque ainsi dérangé cache souvent les plus beaux traits du visage, et ne laisse voir que les défauts.

Madame RONDIN.

Ah! voici de la morale !

M. RONDIN.

Non, c'est tout bonnement du sens commun, et, tiens, ne vois-tu pas le danger de sortir de son état dans la personne de ta fille?

Madame RONDIN.

Mais non, point du tout.

M. RONDIN.

C'est que tu es aussi malade qu'elle. C'étoit bien la petite créature la plus jolie, la plus douce, la plus aimable. Depuis que le Chevalier vient ici, ce n'est plus elle... Ah! si cela continue il me faudra prendre des gans pour lui parler.

Madame RONDIN.

Mais si les choses sont comme le Chevalier l'assure?

M. RONDIN.

Il faut donc te dire mon dernier mot? Le voici. Le Chevalier eut-il dit vrai, je n'y consentirois jamais. Ma fille épousera son égal. Veux-tu que je la donne à un Gentilhomme qui n'épousera que son bien, le dissipera, peut-être, l'abandonnera, ou me la renverra, avec mépris? Non, je veux un gendre qui vienne manger ma soupe... (*Voyant Madame Rondin hausser les épaules.*) Le terme n'est pas bien noble, mais c'est le mot propre; un gendre, dis-je, qui vienne manger ma soupe, qui m'offre la sienne, qui se croie heureux de posséder ma fille, et qui la rende heureuse, par reconnoissance.

Madame RONDIN.

Il faut donc rompre tout commerce avec la famille du Chevalier?

M. RONDIN.

C'est bien mon dessein!

Madame RONDIN.

Cela ne peut se faire trop tôt; et je vais dire à ma fille que nous restons ici ce soir.

M. RONDIN.

Non, ma chere femme; ne brusquons rien. Tout ceci,

jusqu'à présent, n'est qu'un enfantillage; ce ton d'autorité lui donneroit trop d'importance. Cécile a le cœur excellent. Je ne crains rien encore assez pour la contraindre à renoncer à un monde qui n'est pas fait pour elle. Ce seroit le lui faire regretter, aimer, & par entêtement, quand je veux le lui faire quitter par raison.

Madame RONDIN.

Comment donc s'y prendre?

M. RONDIN.

Il faut l'éclairer, sans qu'elle s'en apperçoive; et, en la forçant à se corriger, lui laisser toute la gloire du sacrifice.

Madame RONDIN.

A merveilles!

M. RONDIN.

Or donc, vous irez ce soir à cette assemblée; et si tu trouves l'occasion de commencer à lui ouvrir les yeux, je me fie à la sagesse de sa mere du soin de travailler au bonheur de sa fille.

SCENE XIV.

PAULIN, AGATHE, AUGUSTE, M. RONDIN, Madame RONDIN.

M. RONDIN, *aux trois jeunes gens, qu'il voit tristes.*

QU'EST-CE que c'est? Qu'avez-vous mes enfans?

PAULIN.

Mon bon ami.....

AGATHE, *l'interrompant.*

Si tu parles je ne te regarde plus comme mon frere!

AUGUSTE, *à Paulin.*

Si tu ne parles pas je me brouille avec toi, pour la vie!

M. RONDIN, *à Paulin.*

Hé bien, Paulin?

PAULIN.

Je viens.....

AGATHE, *l'interrompant.*

Tais-toi!

AUGUSTE, *à Paulin.*

Va donc!

PAULIN, *à M. Rondin.*

Monsieur, je n'ose parler... et cependant mon cœur est bien malade!

AGATHE.

Te tairas-tu?

AUGUSTE, *à Paulin.*

Acheve donc!

PAULIN.

Je n'en ai pas la force.

M. RONDIN.

C'est très-clair; et me voilà bien savant!

AGATHE.

Eh! bien, mon bon ami, vous n'en saurez pas davantage!

M. RONDIN.

Eh ! bien, ma bonne amie, je te suis fort obligé de m'avoir si bien instruit.... Mais si je devine ?

AUGUSTE.

Si vous devinez, mon papa, je vous dirai la vérité

M. RONDIN, *à Paulin.*

Je parie que c'est Cécile qui t'a fait du chagrin ?

AUGUSTE.

Justement : vous y voilà !

PAULIN.

Oh ! mon Dieu, non ; car depuis quatre jours, elle ne m'a pas seulement dit vingt paroles !

M. RONDIN, *à Agathe.*

Et toi, Agathe ?

AGATHE.

Moi, Monsieur ? je viens de l'aider à se parer. Jamais elle ne m'a paru plus aimable ! A chaque bijou que je plaçois, c'étoit des complimens à perte de vue, des excuses à n'en plus finir, sur la peine que je me donnois. En un mot, j'ai achevé mon ouvrage, et quand j'ai cru qu'elle alloit m'embrasser, elle m'a régalée d'une grande révérence, et d'un : « Je vous remercie bien, » Mademoiselle. »

M. RONDIN, *ironiquement.*

On ne peut rien de plus poli !.... (*A Paulin.*) Et toi, Paulin, t'a-t'elle aussi fait la révérence ?

AUGUSTE.

Mon pauvre Paulin ! elle ne l'a presque pas regardé ! Seulement, en passant, elle l'a honoré d'un petit coup de

de tête, pour dire qu'elle vouloit bien s'appercevoir qu'il étoit là.

M. RONDIN.

Eh ! bien, c'est toujours quelque chose.

PAULIN.

Cela m'a fait beaucoup de peine ; mais, Monsieur, elle est si belle que j'ai tout oublié, pour ne m'occuper que du plaisir de la voir.

M. RONDIN, *à Auguste.*

Et toi, Auguste?

AUGUSTE.

Moi ? Connoissant l'air du bureau, je me suis approché, bien respectueusement, j'ai mis un gand blanc, je lui ai présenté la main, en tenant mon sérieux, tant que je pouvois, et je l'ai conduite ainsi, comme une Princesse, jusqu'au cabinet de toilette de maman, où elle est gravement occupée à mettre son rouge.

M. RONDIN.

Son rouge ?

AUGUSTE.

Oui, mon papa, son rouge. Toutes les femmes de qualité en mettent, et n'en point avoir exposeroit ma sœur à être reconnue pour votre fille, et cela seroit mortifiant pour elle !

PAULIN.

Auguste ! ce que tu dis-là est trop fort ! Cécile peut nous traiter sans conséquence, parce que nous sommes des enfans..... (*A M. Rondin.*) Mais, Monsieur,

croyez qu'elle respecte et qu'elle aime ses parens, de toute son ame.

M. RONDIN.

Bien, mon ami! c'est très-généreux de ta part de la défendre quand tu as à t'en plaindre!

AUGUSTE.

Et d'autant plus généreux que sa patience est à bout; et qu'il venoit ici pour vous demander de le mettre dans un collége, parce que le changement de ma sœur lui fait trop de peine.

AGATHE.

M. Auguste, je me souviendrai de cette indiscrétion-là!

AUGUSTE.

Mais ma chere Agathe, elle est nécessaire!

AGATHE.

Laissez-moi, Monsieur, ce n'est pas à un frere de parler contre sa sœur. Il paroît que vous ne ménageriez pas davantage vos amis!

M. RONDIN.

Je demande grace pour lui. Sa faute vient d'un excès d'amitié pour vous. Quant à moi, je lui pardonne.

AUGUSTE, *à Agathe.*

Nous allons voir si vous prétendez être plus raisonnable que mon papa.

AGATHE.

Taisez-vous, enfant! quand je vous gronde, c'est me gronder moi-même.

M. RONDIN.

A merveille, mes amis! Aimez-vous toujours bien!

Je vous l'ordonne.... (*A Paulin.*) Toi, Paulin, sois tranquille; je te réponds du cœur de Cécile. Les enfans de mon ami ne sont pas faits pour être haïs, ni méprisés des miens.... (*Apperçevant Cécile, qui s'approche.*) Chut!... voici Cécile!.... Diable! J'ai peine à la reconnoître.

(*Auguste remet vîte son gand blanc, et court donner la main à sa sœur.*)

SCENE XV.

CÉCILE, *vêtue magnifiquement*, M. RONDIN, Madame RONDIN, AUGUSTE, PAULIN, AGATHE.

AUGUSTE, *à Cécile, ironiquement.*

VOULEZ-VOUS bien permettre que je continue encore un moment auprès de vous mes fonctions d'Écuyer?

CÉCILE, *sérieusement.*

Volontiers, Monsieur.

Madame RONDIN.

Vous voilà très-bien, ma fille!

M. RONDIN.

Effectivement, il y en a de plus mal!

AUGUSTE, *à Cécile.*

Tu vas faire bien des conquêtes ce soir! Tout ce qu'il

y aura de Comtes, de Marquis, de Barons vont devenir les très-humbles serviteurs de tes beaux yeux!

CÉCILE.

Cela se pourroit bien, mon frere.

M. RONDIN.

Ah, ça! tu te souviendras un peu de nous, au milieu de tes grandeurs?

CÉCILE.

Mon papa me plaisante aussi?

M. RONDIN.

Et tous vos camarades qui étoient ici tout-à-l'heure, que sont-ils devenus?

AGATHE.

Ils se sont en allés.

Madame RONDIN.

Et cette partie qui devoit être si intéressante?

AUGUSTE.

Elle a fini, avant de commencer.

Madame RONDIN.

Pourquoi donc?

PAULIN.

C'est qu'on ne vient ici que pour Mademoiselle Cécile. On ne s'amuse, on ne se divertit que quand elle y est. Nous n'avons pu l'avoir aujourd'hui, et l'on a remis la partie à un autre jour.

Madame RONDIN.

Votre petite société aime donc bien ma fille?

AUGUSTE.

Beaucoup trop!

CÉCILE.

Je vous remercie, mon frere.

AUGUSTE.

Il n'y a pas de quoi, ma sœur.

M. RONDIN.

Pourquoi dis-tu cela ?

AUGUSTE.

Parce que ma sœur ne sent pas combien elle est chere à tout notre petit cercle. Elle nous préfere des gens qui ne nous valent point par le cœur, et qui la flatten, en sa présence, pour en rire dans son absence.

CÉCILE.

Personne ne se permet de pareilles choses, que j'y sois ou que je n'y sois pas, Monsieur.

AUGUSTE.

Tu le crois ?

C ILE.

Et j'en suis sûre.

AUGUSTE.

Ce n'est cependant pas ce que j'ai entendu tantôt.

CÉCILE.

Expliquez-vous ?

PAULIN, *à Auguste.*

Mon ami, ne dis rien qui afflige Cécile !

M. RONDIN, *à Cécile, en lui montrant Paulin.*

Vois-tu le bon cœur.... (*A Auguste.*) Dis, Auguste, dis ?

AUGUSTE, *à Cécile.*

Tu sais bien que tu m'as renvoyé tantôt dire à nos camarades qu'une visite de conséquence t'empêchoit de les recevoir ? J'y suis allé, tu es restée avec le Chevalier et sa sœur. Je ne sais ce que vous avez dit, mais à peine étoient-ils sur le grand escalier qu'il se sont mis à rire tous deux à gorge déployée, comme des gens qui en avoient envie depuis long-tems.

CÉCILE.

C'est que nous venions de parler de choses qui nous avoient causé beaucoup de plaisir.

AUGUSTE.

Je te demande bien pardon d'avoir eu l'œil bon et l'oreille un peu fine; mais ils répétoient ces mêmes choses avec malice, et levoient, de tems en tems, les épaules de pitié.

CÉCILE, *avec fierté.*

De pitié ?.... Si j'en étois sûre ! ....

M. RONDIN, *à Madame Rondin.*

Bon ! la guérison commence.

CÉCILE, *à Auguste, avec réflexion.*

Mais, en effet, il me semble que dans notre conversation de tantôt ils ont mis tous deux un ton d'ironie et de persiflage ?

M. RONDIN.

Tu te rappelles cela !

CÉCILE.

Je ne fais encore que m'en douter, parce que tous leurs discours étoient accompagnés de tant de politesses....

AUGUSTE, *l'interrompant.*

Que les accompagnemens t'ont empêchée d'entendre l'air ?

Madame RONDIN, *à Cécile, qu'elle voit rêver.*

Hé bien, ma fille, à quoi rêves-tu ?

CÉCILE.

Je pense que si j'ai été le jouet du Chevalier..... Vous me croyez orgueilleuse ?.... Ah !.... mais j'aurai, du moins, le bon orgueil de m'estimer assez pour ne regretter ni mon erreur, ni ceux qui en ont été la cause !

M. RONDIN.

Tu m'enchantes, ma fille !.... Mais, tiens, ne mets point de tragique dans tout ceci. Dans le fait, c'est un enfantillage. Les hommes sont bien trompés, avec toute la maturité de leur raison ; comment un enfant ne le seroit-il pas avec la sienne, qui n'est encore que dans sa fleur ?

CÉCILE.

Mais je veux me donner une satisfaction.

Madame RONDIN.

Quelle est-elle ?

CÉCILE.

Je veux les entendre et les confondre... Voici mon projet. Le Chevalier et sa sœur vont revenir me chercher .... (*A Auguste.*) Toi, mon frere, tu resteras ici pour les recevoir, et, ensuite, tu les quitteras, sous prétexte de venir m'avertir.

AUGUSTE.

C'est entendu!

(*Il va au fond du Théatre, voir s'il n'entendra personne.*)

M. RONDIN, *à Cécile.*

Et moi, quel rôle me donnes-tu dans la catastrophe?

CÉCILE, *montrant le cabinet voisin.*

Vous, vous viendrez avec maman, Paulin, Agathe et moi, dans ce cabinet, où nous attendrons l'arrivée du Chevalier et de sa sœur.

AUGUSTE, *accourant.*

Tu ne les attendras pas long-tems, je les entends sur l'escalier.

M. RONDIN, *à Madame Rondin, à Cécile, à Paulin, et à Agathe.*

Nous, allons à notre poste.

AUGUSTE.

Moi, je reste au mien... Voici l'ennemi: allons vîte; cachez-vous dans vos retranchemens.

(*M. Rondin, Madame Rondin, Cécile, Paulin et Agathe entrent dans le cabinet.*)

SCENE XVI.

LE CHEVALIER, VICTORINE, AUGUSTE.

AUGUSTE, *à part.*

IL étoit tems, car les voilà.

LE CHEVALIER, *à Auguste.*

Serviteur, Monsieur!

VICTORINE, *à Auguste.*

Mademoiselle votre sœur n'est pas encore prête?

AUGUSTE.

Pas tout-à-fait; mais elle ne tardera pas, je vais l'avertir de votre arrivée!

(*Il entre dans le cabinet où tout le monde est caché.*)

SCENE XVII.

LE CHEVALIER, VICTORINE.

VICTORINE.

PAS encore prête! as-tu entendu, mon frere?

LE CHEVALIER.

Oui, ma sœur; et je trouve cela fort plaisant!

VICTORINE.

Elle va nous faire attendre un siecle!

LE CHEVALIER.

Si elle tarde trop, j'aurai bientôt fait de m'en aller.

VICTORINE.

Vous verrez qu'elle aura fait des apprêts, un étalage à grande prétention !

LE CHEVALIER.

Et qui n'en sera que plus ridicule !

VICTORINE.

C'est que ces petites bourgeoises sont si gauches quand elles veulent se parer comme nous !

LE CHEVALIER.

Elles feroient bien de ne pas sortir de leur état; c'est où elles sont le mieux. Par exemple, la petite *Cécile*, elle est à croquer dans un simple déshabillé, elle va être laide à faire peur avec des atours pour lesquels elle n'est et ne sera jamais faite.

VICTORINE.

Et pourquoi l'avoir invitée ?

LE CHEVALIER.

C'est la famille qui l'a voulu, mais je crois que les gaucheries que nous lui verrons faire suffiront pour guérir de la prévention qu'on a pour elle, et moi de l'habitude de la voir.

VICTORINE.

Ah ça ! parlons sérieusement, l'aimerois-tu ?

LE CHEVALIER.

Moi ? je n'en ai pas seulement l'idée !

VICTORINE.

Et que veut donc dire ce projet de mariage ? seroit-il vrai ?

LE CHEVALIER.

Je le crois ! nous sommes ruinés ; il n'y a qu'un riche mariage qui puisse nous relever, et la famille a jetté les yeux sur cette petite, dont elle m'a recommandé bien fort de caresser la vanité pour en tirer parti.

VICTORINE.

Et tu l'épouseras ?

LE CHEVALIER.

S'il le faut, je serai bien obligé d'en passer par-là.

VICTORINE.

La belle alliance !

LE CHEVALIER.

La petite Rondin est riche ; et son argent me consolera de l'inégalité de nos conditions.... (*Victorine se met à rire.*) Qu'as-tu donc à rire !

VICTORINE.

Je ris de la belle figure que va faire chez nous la maman Rondin !

LE CHEVALIER.

Et le papa ! Il n'y manqueroit plus que lui pour que

le tableau fût le plus gai et le plus original possible !

VICTORINE.

Sais-tu bien que si sa fille est pétrie d'orgueil, c'est, en grande partie, la faute de la mere ?

LE CHEVALIER.

Est-ce que je ne l'ai pas vue plusieurs fois enflammer l'imagination de la pauvre petite créature, et renverser le peu de raison que sa petite tête tâchoit de conserver ?

SCENE XVIII.

AUGUSTE, CÉCILE, LE CHEVALIER, VICTORINE.

AUGUSTE, *au Chevalier.*

VOILA ma sœur que je vous amene.

LE CHEVALIER, *à Cécile.*

Hé bien, partons-nous ?

VICTORINE, *à Cécile.*

On nous attend.

CÉCILE.

Un moment, de grace !... Quoique j'aie du chagrin de vous faire attendre un siecle !

LE CHEVALIER.

Mais non ! une femme comme il faut ne peut gueres être moins de tems à sa toilette.

CÉCILE.

CÉCILE.

Comment me trouvez-vous ?

LE CHEVALIER.

Mais on ne peut pas mieux !

VICTORINE, *à Cécile.*

Le maintien noble !

LE CHEVALIER, *à Cécile.*

L'air aisé !

CÉCILE, *à Victorine.*

Vous croyez donc que je ne ressemblerai pas à ces petites bourgeoises, à grand étalage, à grande prétention, qui ne sont jamais si gauches que quand elles veulent se parer comme les personnes de qualité ?

VICTORINE.

Mais non, point du tout.

CÉCILE, *ôtant ses brasselets, ses boucles d'oreilles et tous ses bijoux.*

Cela est fort heureux ! car j'avois peur de faire chez vous des gaucheries qui guérissent votre famille de sa prévention pour moi.... (*Au Chevalier.*) Et vous, Monsieur, de l'habitude que vous avez de me voir !

LE CHEVALIER, *bas, à Victorine.*

Aurions-nous été entendus.... (*A Cécile.*) Que faites-vous donc ?

CÉCILE.

J'ôte des atours pour lesquels je ne fus jamais faite.... (*Après qu'elle a ôté tous les bijoux qu'elle avoit.*) Voilà maintenant la petite Cécile, qui est à croquer sous un simple déshabillé.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

VICTORINE, *à Cécile.*

Et Madame votre mere, pourquoi ne vient-elle pas?

CÉCILE.

La maman Rondin ne tardera pas. Je vais vous l'amener.

(*Elle va ouvrir la porte du cabinet et en faire sortir M. et Madame Rondin, Paulin et Agathe.*)

SCENE XIX.

LE CHEVALIER, VICTORINE, AUGUSTE.

VICTORINE, *bas, au Chevalier.*

LA mèche est éventée!

LE CHEVALIER, *bas.*

Décampons; c'est le plus prudent.

SCENE XX.

CÉCILE, LE CHEVALIER, VICTORINE, AUGUSTE.

CÉCILE, *au Chevalier.*

ET voici, en même-tems, le papa, qui devoit faire chez vous le tableau le plus original et le plus gai possible.

LE CHEVALIER.

Je vous demande bien pardon. Je vais dire que l'on ne vous attende pas, que vous êtes incommodée?

CÉCILE.

Au contraire. Dites que ma raison étoit malade et que vous venez de la guérir.

LE CHEVALIER.

Nous n'y manquerons pas.

VICTORINE, *à Cécile.*

Je vous salue, Mademoiselle.

CÉCILE, *avec ironie.*

Mademoiselle, je suis bien votre servante!

(*Le Chevalier et Victorine sortent.*)

SCENE XXI et derniere.

M. RONDIN, Madame RONDIN, CÉCILE, AUGUSTE, AGATHE, PAULIN.

Madame RONDIN, *à Cécile.*

VIENS, ma fille! je te dois une leçon dont je saurai profiter!

M. RONDIN, *à Cécile.*

Viens, ma Cécile; voilà ce qui s'appelle avoir du courage et de la raison!

PAULIN, *à Cécile.*

J'étois bien sûr que le cœur de ma belle amie étoit excellent!

CÉCILE, *à M. et à Madame Rondin.*

J'ai bien des torts avec vous, et avec tous mes amis!

M. RONDIN.

Tu les sens; ils sont réparés.

Madame RONDIN.

Allons, ne songeons qu'au bonheur d'avoir échappé aux piéges de l'orgueil.

CÉCILE.

De bon cœur, maman !.... (*A Paulin.*) Mais, en adoptant le projet de mon papa, je commence à sentir, mon cher Paulin, qu'on n'est jamais parfaitement heureux qu'avec ses égaux.

M. RONDIN.

Rien n'est plus vrai; mais prends garde aussi que des enfans de qualité bien élevés ne t'auroient jamais causé une pareille mortification. La vraie noblesse est douce, honnête, pleine de franchise et d'humanité, se tient à sa place et y fait rester ceux qui l'environnent. Tu étois mal tombée; tu t'en es apperçue à tems. Cela doit te faire sentir la nécessité de bien choisir un jour tes sociétés; car, selon le proverbe : « Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es. »

CÉCILE, *au Public.*

Je suivrai, sans regret, la leçon de mon pere;
Mais ma docilité va trouver un écueil,
Si mes foibles efforts ont pu vous satisfaire;
Car qui se défendroit d'un mouvement d'orgueil,
Quand on a pu, Messieurs, réussir à vous plaire.

FIN.